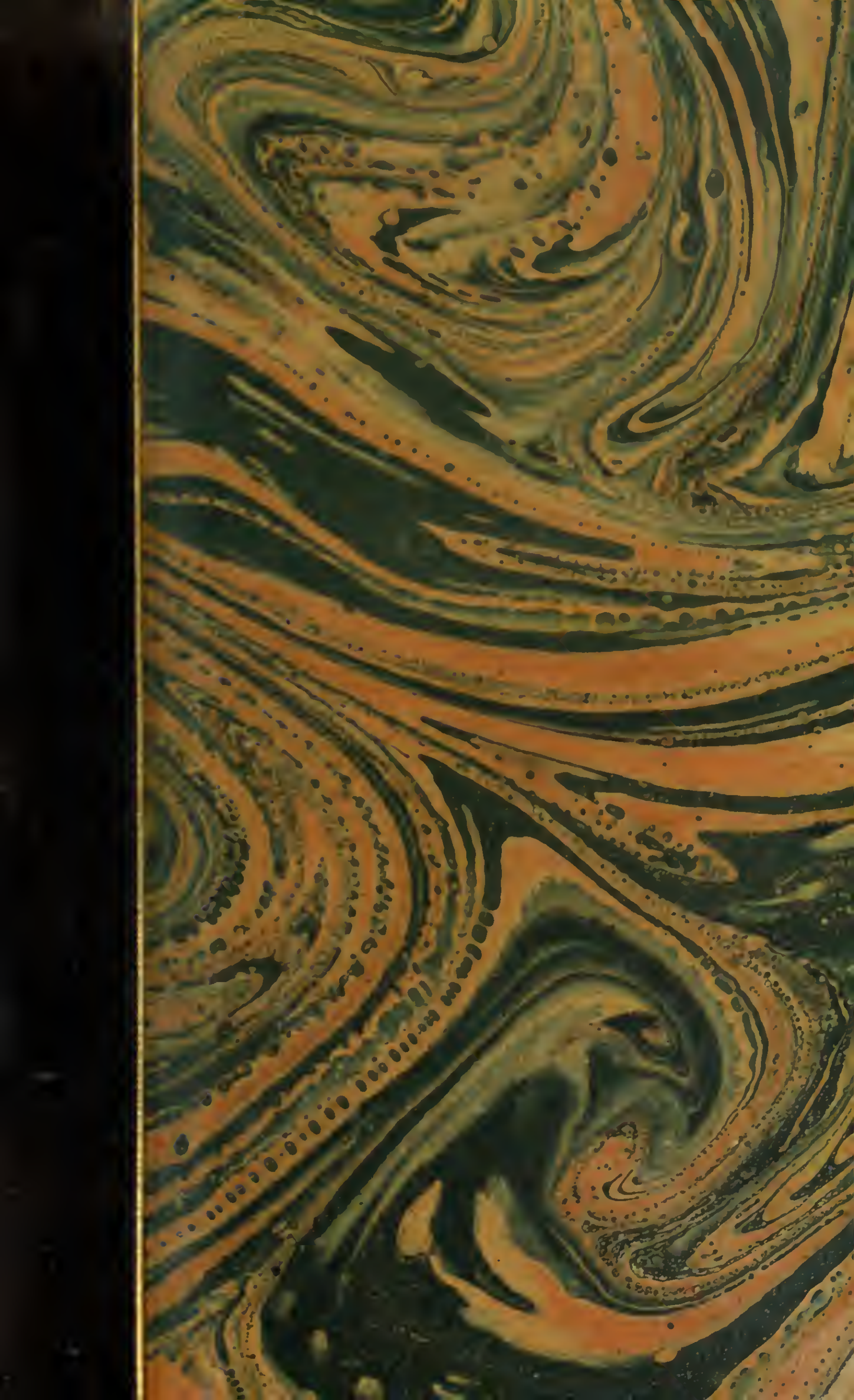






ÉTUDES ET PORTRAITS

DU MÊME AUTEUR

A la même Librairie :

Édition elzévirienne

Poésies (1872-1876). — *Au bord de la mer.* — *La Vie inquiète.* — *Petits Poèmes.* 1 vol. . . . . . 6 fr.
Poésies (1876-1882). — *Edel.* — *Les Aveux.* 1 vol. . 6 fr.
L'Irréparable. — *Deuxième amour.* — *Profils perdus.* 1 vol. . . . . 6 fr.

Édition in-18

POÉSIE

La Vie inquiète, 1 vol. (*épuisé*) . . . . 3 fr.
Edel, 1 vol. (*épuisé*) . . . . 3 fr.
Les Aveux, 1 vol. . . . . 3 fr.

PROSE

Essais de Psychologie contemporaine. (*C. Baudelaire — M. Renan. — Flaubert. — M. Taine. — Stendhal*). 1 vol. 3 50
Nouveaux Essais de Psychologie contemporaine. (*M. Dumas fils. — M. Leconte de Lisle. — MM. de Goncourt. — Tourguéniev. — Amiel*). 1 vol . . . 3 50
Études et Portraits. 2 vol. . . . . 7 »
L'Irréparable. — *Deuxième Amour.* — *Profils perdus.* 1 vol. 3 50
Cruelle Énigme. 1 vol. 3 50
Un Crime d'Amour. 1 vol. 3 50
André Cornélis. 1 vol. 3 50
Mensonges. 1 vol. 3 50

SOUS PRESSE :

Pastels. 1 vol.
Physiologie de l'amour moderne. 1 vol.

ÉMILE COLIN. — IMP. DE LAGNY.

PAUL BOURGET

Études et Portraits

II

III. ÉTUDES ANGLAISES

IV. FANTAISIES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC LXXXIX


OCT - 1 1968

III

Études anglaises



I

L'ILE DE WIGHT

I

Ryde, 11 août 1880.

En commençant ce journal, sous forme de notes sans unité, d'un premier voyage en Angleterre qui sera court et qui n'a pu être préparé, je demande son indulgence au lecteur de ces pages hâtives, griffonnées au hasard, et n'importe où. Celles-ci, par exemple, auront été mises au net sur la table, encombrée de réclames, d'une salle d'attente, à l'extrémité de la jetée qui termine la petite

ville de Ryde, et parmi le tumulte des voyageurs qui arrivent en tramway ou en chemin de fer — car l'un et l'autre sur cette jetée courent parallèlement — et qui vont s'embarquer pour Portsmouth. La cloche sonne, le bateau crache sa fumée, les appels gutturaux s'échangent d'un bout à l'autre de la terrasse. Certes, les jeunes filles au chapeau en cabriolet et aux gants brodés de larges côtes qui causent à deux pas de moi, certes, le négociant qui prend son encre au même encrier pour terminer des lettres d'affaires, certes encore, la fille de comptoir aux yeux étonnés à qui j'ai acheté ces feuilles de papier à lettre et emprunté cette plume, ne se doutent guère que j'essaie une esquisse d'après nature du paysage qui s'étend autour de nous. Ainsi va le monde, chacun suivant sa destinée et sa pensée et ne montrant que la ligne extérieure et comme le fantôme de lui-même. Nulle part le sentiment de la solitude de chaque existence n'est plus visible qu'au cours d'une visite rapide dans un pays dont on entend mal la langue. Mais la beauté du spectacle mouvant des vagues dissipe bientôt cette mélancolie. A l'horizon s'effile la ligne élevée de la côte anglaise; les maisons de Portsmouth luisent toutes blanches sous la lumière crue du soleil, à peine séparées de nous par une mer d'un clapotis infiniment doux, une mer de nuance pâle, dont le vert tendre ondule comme mêlé de lait. A droite et à gauche, si l'on détourne la tête, ce sont les bosquets de l'île, de grandes masses d'arbres noires, et sur nos têtes, un ciel d'été, d'un azur trop chaud, qui pèse, et qui laisse lentement

s'amasser en lui une vapeur d'orage. C'est bien l'instant de recueillir, avant qu'elles ne s'effacent, les deux ou trois images restées dans le fond des yeux depuis Paris. Encore une fois, ces notes n'ayant pas la prétention de découvrir l'Angleterre, qu'on les excuse si elles paraissent ou trop banales ou trop personnelles. Il est malaisé d'éviter un de ces défauts sans tomber dans l'autre.

Aucun incident entre Paris et Calais, sinon la beauté du soleil couchant. Mais comment rendre cela avec des mots? Sur la ligne de l'horizon, noire de forêts, une mince bordure d'un rouge intense va se fondant à travers toutes sortes de couleurs diverses, jusqu'à ce qu'elle arrive au vert le plus délicat, — comme dans les fonds de tableaux qu'affectionne Léonard. Une première étoile brille d'un éclat d'or sur ce vert si fin. Même mes voisins, deux forts Anglais doués de muscles et presque pareils à de vieux arbres par la solidité de leur structure, regardent longuement cette émeraude pâle de la coupole du ciel. Puis, en une minute, comme si une invisible main avait tiré sur cette coupole un rideau sombre, le ciel s'obscurcit, une sorte de frisson froid court sur la nature, et avant deux heures le train commencera de s'engouffrer dans ces gares de nuit si tragiques d'aspect et toutes pareilles à des usines, avec la noirceur et le sifflement des machines, les allées et venues des lanternes. Toute la différence entre l'homme ancien et l'homme moderne est rendue perceptible par ces violents contrastes entre les paysages

faits de lumière et les paysages d'industrie. Malgré moi, devant le firmament, appelé par le poète antique « l'incorruptible, » et semé de sa poussière d'étoiles, je me rappelle la fantaisie sinistre de l'humoriste des *Contes cruels*, qui parle du temps où des projections de lumière électrique permettront d'utiliser enfin cet espace inutile et d'y faire flamboyer de gigantesques affiches-réclames...

Puis ce fut l'entrée dans Calais, à une heure du matin, à pied, tandis qu'un domestique d'hôtel roule les bagages sur un haquet. Les remparts qu'on n'a pas encore jetés à bas forment une masse épaisse et sombre au milieu de laquelle la porte et la rue en enfilade détachent une sorte de corridor de clarté. Une fête qui dure depuis près d'une semaine enguirlande les édifices publics de lampions de toutes couleurs. Le beffroi à jour, ainsi paré de lanternes rouges, bleues et jaunes, semble quelque tiare de géant incrustée de fabuleuses escarboucles. Des cafés sont ouverts et répandent leurs tables sur la place, comme en Italie, parce que la nuit est douce et invite à la buverie en plein air. A la lueur de toutes ces lanternes, je lis quelques affiches ; des mots anglais sont à côté de tous les mots français, indiquant le prochain voisinage de l'autre pays. *My native land, good bye*, disait Byron ; c'est le cas de répéter plus gaiement le mot du poète.

Autre vision très saisissante : celle de l'approche de la côte anglaise avec la tour du château de Douvres,

bien en face. Cette côte coupée à pic montre une épaisseur de pierre blanche, couverte, comme d'une croûte légère et menue, de champs de blé et de prairies vertes... De petites barques de tous côtés courent sous le vent qui remplit doucement leurs voilures, et c'est vraiment quelque chose de bien vivant que ces bâtiments à toiles, grands ou petits, tout mêlés qu'ils sont à la vie changeante de l'atmosphère, au lieu que les paquebots à vapeur restent en dehors de cette atmosphère, ou mieux lui imposent la force mécanique de leur impulsion. Ceux-là surtout qui sont d'une masse considérable représentent ce caractère brutal de la force nue. Le nôtre est des plus grands parmi ceux qui font le service de la Manche. Deux bateaux le composent, reliés au centre. Il est muni de quatre machines qui obscurcissent l'air de leur jet de fumée. Charriant derrière lui un remous qui trouble la verte nappe d'un floconnement formidable de flots blancs, il avance comme une maison, j'allais écrire comme un morceau de ville, dont le sol tremble à peine ; et, en se penchant par une des ouvertures ménagées au-dessous du pont, on aperçoit les gigantesques poumons d'acier qui halètent dans la poitrine du monstre. La bielle grosse comme deux corps d'hommes est lancée avec un élan effroyable, mais aussitôt ramenée en arrière. Le chauffeur noir de charbon peine, tout à côté, dans un barathre de suie, de fumée et de tapage, et sur le devant du bateau, entre les deux proues qui fendent la mer, un courant s'est établi qui précipite l'eau avec une fureur de torrent, tandis que là-haut, insou-

cieuses du labeur des hommes et des choses dont est faite leur sécurité, les demoiselles blondes, prises dans la gaîne de leur ulster ajusté, s'appuient à leur parapluie, serré comme elles dans sa gaîne de soie; et du bout de leurs dents blanches, elles sourient à la patrie aperçue. Sir Bulwer Lytton, dans son roman d'Ernest Maltravers, a écrit la confession de tous ses compatriotes en commençant le chapitre où son héros revient du continent, par cette phrase ou une bien analogue : « Je plaindrais et j'estimerais peu le citoyen « anglais qui pourrait rentrer dans notre île sans un « transport d'orgueil de la retrouver si grande par la « force morale de son peuple !... »

Des maisons et encore des maisons, et, quoique le ciel soit d'un bleu si joli, celui de la dernière heure d'un beau jour d'été, une impression presque terrible s'échappant de cet entassement, — la même impression infigée par l'allure des passants, les cris des cochers, l'énormité des ponts, l'effort de la rivière, — quelque chose de surhumainement solide et d'entretenu par un travail surhumainement poussé; ainsi m'est apparue Londres, comme à tous ceux qui l'ont traversée. Quand on est à deux et qu'on cause de France, le spectacle n'est que curieux. Tout seul et par un jour de brume, on doit le trouver écrasant... Le temps d'errer une soirée avec mon ami Louis G***, que j'ai entraîné jusqu'ici, le long de Piccadilly et de Regent's Street, — trois heures de chemin de fer, une

demi-heure de bateau, et voici que, parti de Paris il y a trois jours, je puis achever ces pages sur l'esplanade de la jetée de Ryde, au son d'une musique militaire qui vient de s'installer sur la terrasse, et devant les uniformes rouges des soldats qui, après une valse de Waldteuffel, entonnent comme il convient le « God save the Queen ! »

II

Shanklin, 16 août 1880

Le petit village dont je viens d'écrire le nom, inconnu de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf Parisiens sur mille, est en bon train de devenir quelque chose comme le Deauville de l'île de Wight, mais un Deauville qui n'aura du sablonneux et peu maritime Deauville que l'élégance des maisons. Ici la mer déferle tout au bas de la falaise et la campagne verdoie délicieusement. En 1846, les géographes décrivaient Shanklin comme un « hameau tout pauvre et dispersé. » Aujourd'hui la population est de plus de 4,000 âmes. La douceur de la plage sans galets et la beauté du site expliquent le succès de cette coquette station, qui n'est qu'à une demi-heure de chemin de fer de Ryde, partant à quatre heures de Londres. Shanklin est d'ailleurs le village classique des romans anglais, avec la

coquetterie de ses cottages, semés parmi les arbres et garnis de rosiers grimpants. Des pelouses, tondues au ras du sol, moelleuses comme du feutre, vertes et fines, séparent du chemin ces riants cottages. A travers les grillages des portes ou par-dessus les haies vives fleuries de liserons, vous apercevez de jeunes athlètes en costume blanc, la petite toque posée sur le derrière de leur tête blonde, chaussés de sandales à semelle de caoutchouc, qui jouent au lawn-tennis avec des jeunes filles armées de raquettes. Derrière les carreaux à guillotine des fenêtres ornées de plantes, vous devinez des salons confortables et luisants comme l'intérieur d'un nécessaire de voyage, où des personnages respectables prennent un nombre incalculable de tasses de thé, — et là-bas, c'est, à travers les arbres, la ligne de la mer dont le bleu intense ou le gris sombre se détache, suivant la gaieté ou la tristesse du jour, sur le bleu plus pâle ou le gris plus tendre du ciel.

La vie d'une ville de bains de mer, c'est sa plage. Allons-y donc, quoique nous ne soyons arrivés que depuis deux heures et que le soir tombe. S'il y a un Casino, nous y entrerons. Notre attente de Parisiens flaneurs et mal renseignés est trompée. Il n'y a point de Casino. L'esplanade, — comme on dit ici, — lisez la plage, est parcourue mélancoliquement par des ombres qui prononcent du bout des dents des phrases rares, et le seul endroit de réunion est une sorte de terrasse de

verdure, à cent mètres au-dessus de cette plage, en pleine falaise, où un orchestre du lieu joue, à grand renfort de cuivre, des airs de valse et de polka. Sous la molle lueur d'une lune d'été, que corrigent les lueurs plus crues de nombreux becs de gaz, la foule des mères de famille et des jeunes gens erre gravement, tandis que les notes s'éparpillent dans la légère brise qui vient du large. Les musiciens portent sur leur épaule, gauche ou droite, selon l'instrument, une façon d'épaulette en métal, à l'extrémité de laquelle est fichée une petite lanterne qui éclaire tellement quellement leur partition posée devant eux. Avec des figures sérieuses d'officiants, ils exécutent des morceaux d'opérette en vogue chez nous il y a deux ans. A la queue leu-leu et au hasard du pot-pourri, les motifs des *Cloches de Corneville* défilent bruyamment. C'est la mélodie chère aux modistes : « J'ai fait trois fois le tour du monde... » C'est le « Va, petit mousse... » auquel se complaisent les canotières de Bougival. Le souvenir du Paris facile qu'évoquent ces accords, contraste étrangement avec l'aspect familial des figures qui les écoutent aujourd'hui. Même des ralentissements et des inexactitudes de mesure enlèvent à ces phrases ce qu'elles ont de si parfaitement adapté à la sensibilité des petites dames qui gagnent leur vie au pourtour des Folies-Bergère. C'est bien du Paris encore, mais du Paris traduit, du Paris avec l'accent britannique, et le ronflement subit de l'inévitable « God save the Queen » achève de nous rappeler que nous sommes, quoique si près, dans un autre monde.

Au service, le matin du dimanche. Il y a déjà quatre temples à Shanklin. D'ici à deux ans, il y en aura huit. Celui-ci est le plus grand et il appartient à l'Église orthodoxe. De onze heures à midi et demi, la séance est longue; mais l'impression est assez originale pour que cette longue séance passe vite. Sur une mélopée gutturale, l'assemblée tout entière accompagne les psaumes. Aucun chuchotement, aucun sourire, rien de ce caractère de mondanité, mi-convenable, mi-sceptique, d'une cérémonie pareille dans une ville d'eaux en France. Si la conviction n'est pas sincère dans tous les cœurs, — et comment le savoir? — elle est sincère sur toutes les figures. Mon compagnon et moi, nous sommes sans livres de prières, les bras croisés. Je me sens frappé doucement au coude : c'est une jeune fille qui m'offre son recueil de cantiques, en me marquant du bout de son doigt ganté le verset qu'on chante. La voisine de mon compagnon fait mieux encore, elle lui tend son livre ouvert et suit avec lui. Elle est jolie et joliment mise. Son petit garçon remue et n'est pas sage. D'une main elle lui fait signe de se tenir tranquille, de l'autre elle tient toujours son livre devant les yeux de son voisin, chante à l'accompagnement, et tout cela sans l'ombre d'une coquetterie. Dans la simplicité de sa foi profonde, elle n'admet pas une minute que son action puisse être mal interprétée. La différence entre notre nation et celle-ci apparaît d'une façon saisissante. Chez nous, en dehors des dévots et des dévotes, la religion est trop souvent

comme à côté de la vie. Il est de bon ton d'en avoir ou de ne pas en avoir, selon la coterie dont on fait partie. Ici la religion est vivante dans chacun des fidèles. L'ironie, cette lame sans poignée, qui blesse à la fois celui qui la manie et celui qu'elle perce, est étrangère à ces descendants des puritains. Ils ne regardent pas et ne se sentent pas regardés. Absorbés dans l'émotion personnelle, ils semblent parler à leur Dieu directement et comme s'ils étaient seuls avec lui. En même temps, comme il faut que le sens de la commodité matérielle, ce dogme de l'existence anglaise, ait ses droits même dans la maison du Seigneur, des tabourets, savamment rembourrés et d'une pente bien calculée, sont là pour empêcher que l'agenouillement ne soit pénible. — Et infatigable, monotone, rauque, la mélopée continue, coupée seulement par la lecture que le pasteur fait en chaire d'un sermon écrit. Il prononce ses phrases d'une voix uniformément saccadée. Il est immobile et comme garrotté dans sa chaire. Une machine n'est pas plus mécanique, et cependant ce ne sont, dans la salle très remplie, que couleurs violentes des étoffes, que rubans verts, rouges ou lilas, que tournures compliquées des chapeaux. La lumière du soleil entre par les carreaux en verre de vitre sans peinture. Elle incendie encore ces étoffes et ces rubans des chapeaux. Mais qui donc y prend garde, sinon mon ami et moi, et que nous étonnerions les aimables protestantes qui nous ont prêté à lire dans leurs livres si nous leur prêtions, nous autres, à lire dans notre pensée?...

Impossible de se baigner ce dimanche. A partir de neuf heures du matin, toutes les cabines roulantes sont rangées contre la falaise. Même la mer, toute nue, et sans un des bateaux de plaisir qui l'égayent les jours de semaine, a l'air d'observer la loi commune et de ne pas travailler. Graves et en chapeau de haute forme, les bourgeois passent dans les rues dont tous les magasins sont fermés. Au restaurant, nous demandons de l'ale. Après quelque hésitation, le garçon nous en apporte. Puis, quand il nous remet la note, il nous fait remarquer que l'ale n'est pas portée sur cette note : « — Il nous est défendu d'en vendre le dimanche, » ajoute-t-il sans sourire. Cette hypocrisie de taverne nous divertit une minute; puis nous descendons sur la plage presque déserte, au pied de cette falaise où le premier soir nous entendîmes l'orchestre attaquer la *Valse des roses*, et, le long de la plage, nous gagnons le *Chine*.

Le Chine ou ravin, d'un vieux mot saxon « cinan » bâiller, — disent les guides, — est la gloire de Shanklin. Longfellow a composé sur la source qui coule par la fissure de son entrée six vers qui sont inscrits à même le rocher : « O voyageur, arrête ton pied fatigué. « — Bois de cette fontaine pure et douce. — Elle « coule, pour le riche et pour le pauvre, la même. — « Puis, va ton chemin, te souvenant encore, — le long « de la route, au-dessous de la colline, — du verre d'eau « offert en Son nom. » Le Chine est une échancrure de cinq cents pieds de long et de trois cents pieds de large à son extrémité. La mer brise là-bas, mais ici ce

sont des végétations d'une puissance énorme, entretenues par l'humidité. Des fougères gigantesques grimpent sur le roc où l'eau suinte. Des touffes d'arbres foisonnent de tous côtés. Vu d'en haut, c'est comme un gouffre de verdure. Un sentier, soigné comme celui d'un jardin, conduit le voyageur jusqu'au fond du ravin, puis de là remonte sur la falaise d'où le regard découvre, à l'horizon, la côte de Sandown et partout la mer, crispée et palpitante. Le long du sentier, des bancs sont ménagés qui permettent de s'asseoir pour lire ou pour causer, dans la délicieuse solitude de cette fraîcheur et de cette verdure. Au dehors, l'aveuglant soleil se répercute dans le sable. Ici, ses rayons tremblotent sur les feuilles et dans le filet d'eau qui tombe en cascade à l'entrée du Chine. Il est si gai, ce soleil, si joli et si anglais, tout confortable et justement placé pour sécher les sièges de gazon. C'est ici l'endroit pour ouvrir quelque poète, d'un charme pareil à celui de ce ravin, élégant et sauvage. Le voisinage de Tennyson dont la maison de campagne est dans l'île, nous invite à choisir ses œuvres, et parmi elles ce conte de « la Princesse » où se trouvent les strophes si touchantes, sur une jeune fille qui regarde un beau paysage en versant des larmes sans cause, de vaines larmes, dit le poète : « Vaines, tendres et tristes « — comme des baisers dont on se souvient après la « mort, — ou comme ceux qu'une fantaisie sans « espérance, — imagine sur des lèvres qui sont à « d'autres !... »

II

Shanklin, 20 août 1880

Une affiche, imprimée en lettres noires sur fond rose, tire nos yeux dans le « dining-room » où nous achevons de vider un flacon de claret. Il y a aujourd'hui « bazaar, » c'est-à-dire vente de charité, à Ryde. Nous consultons l'indicateur. Le train part dans dix minutes et nous voici en route pour la grande ville. Le même indicateur attribue vingt-cinq minutes au parcours. Mais dans cette île de plaisance, la ponctualité anglaise consent à être, sinon à paraître en défaut. A chaque station, c'est un voyageur en retard que la locomotive attend volontiers, en indulgente personne. C'est un panier ou un paquet à mieux placer, deux doigts de causerie entre employés, un peu de la familiarité d'une diligence de province, — familiarité masquée d'ailleurs sous une allure automatique, un appel bref du nom des stations, tout l'attirail du vrai voyage britannique, rapide, pratique et mécanique. Tant et tant que ce parcours de vingt-cinq minutes est, le plus souvent, de trois quarts d'heure, voire d'une heure. Mais qui s'en plaindrait? Les wagons, peu remplis, ont comme un air de salons roulants, avec les deux fauteuils adossés au centre du compartiment. La voie

semble une allée de jardin, creusée comme elle est entre des parcs fermés seulement de haies vives, et, de place en place, c'est, à l'horizon, par quelque échancrure de terrain, le tremblotement de la nappe de la mer, criblée de soleil.

J'ai appelé Ryde la grande ville par comparaison avec le minuscule Shanklin. En réalité, avec ses maisons étagées sur la pente douce d'une colline foisonnante de beaux arbres, Ryde n'est pas plus considérable que Dieppe, mais un Dieppe quasi sans port. La crique artificielle découpée par la jetée dans la vaste courbure de l'anse n'abrite que des embarcations de promenades : minces yoles à voile latine, chaloupes à rames, périssoires manœuvrées à la pagaie. Le train va jusqu'au bout de cette jetée. Là, de demi-heure en demi-heure, un bateau à vapeur dépose et prend des passagers. Il fait le service de Portsmouth dont les maisons s'enlèvent sur la côte, en face, avec des tons légers et transparents d'aquarelle. Sur cette même jetée, et parallèlement au chemin de fer, — comme je le notais plus haut, — court un tramway. Un troisième et large chemin est aménagé pour les piétons. La locomotive siffle, les chevaux du tramway galopent, le flot des promeneurs se dirige vers l'esplanade qui sert à la fois de débarcadère, de gare, de salle de concert et de lieu de rafraîchissements. Cela fait une vitalité endiablée sur ce triple chemin et un mouvement qui s'égaye des toilettes hardies des femmes, qui s'accompagne de l'éclat des cuivres grâce à un orchestre placé sur la terrasse, qui s'encadre de l'ondulation changeante

des vagues, et il faut une conscience d'écrivain en mal de littérature pour ne pas s'oublier l'après-midi entière sous le tendelet du débarcadère, en jouissant de ce plaisir délicieux entre les plaisirs : se laisser vivre en regardant les autres vivre...

La vente se tient à dix minutes de Ryde. De loin en loin des bandes de papier, où est imprimée une main ouverte, montrent la route. La végétation de cette île est vraiment celle d'une contrée méridionale. Des plantes grasses poussent en pleine terre, énormes et dentelées. Les arbres des jardins croisent leurs branches sur le chemin et forment par instants comme des tunnels de fraîcheur sombre où des floraisons de fuchsias, hauts comme des hommes, éclatent de-ci de-là, férocement rouges. A travers les fûts de ces arbres, des pelouses apparaissent, des pièces d'eau écaillées de vertes mousses, des maisons élégantes, des parterres bariolés. L'aristocratique tenue de ce paysage s'achève par la tenue choisie des promeneurs. Depuis huit jours que nous vagabondons à travers l'île, nous n'avons pas rencontré un homme en blouse, pas un enfant pieds nus et demandant l'aumône. On dirait que les Anglais, ces inimitables artistes en confort, ont soigneusement échenillé leur verdoyant jardin d'été de tout ce qui rappellerait tristement au souvenir le tragique envers du décor social. Comment les jeunes femmes qui respirent cet air parfumé devant ces jardins aussi calmes, aussi réguliers, aussi frais que leurs senti-

ments, imagineraient-elles les passions désordonnées, les révoltes contre le destin, les trépignements dans la boue, les coupables et folles fièvres des réfractaires de tous ordres ? De là cette littérature que nous ignorons dans notre France révolutionnaire, — littérature si souvent oublieuse, dans son parti pris, des dessous lamentables de l'existence, occupée à peindre des âmes délicates et rares, des sentiments distingués, même dans l'exaltation. C'est bien parmi ces villas et sous ce ciel que le noble et tendre poète Tennyson a pu écrire les *Idylles du roi*, héroïques légendes dont la beauté purifiée s'harmonise si bien aux rêves de ce monde Anglais, que je comparerais volontiers à une fleur qui veut ignorer sa tige.

Mais alors pourquoi cette vente de charité, puisque les moindres brins de ce gazon et les moindres feuilles de ces arbres semblent ne pas savoir s'il est des misères ?... Tout simplement pour tenir en bon état les nombreuses églises qui dressent leurs croix par intervalles et semblent elles-mêmes donner un aspect de villégiature heureuse à la piété comme à la mort. Un lierre les revêt de ses feuilles qui luisent au soleil et dissimulent ce que le mur nu et gris aurait d'attristant aux yeux. Entre les pierres tombales du champ de repos, placé au pied de la gaie chapelle, l'herbe grandit, drue et soyeuse. Rien de plus « gentleman-like » et de plus confortable ! Pareillement, rien de mieux entendu pour le plaisir du regard que l'installation de la vente, destinée à l'entretien de ces salons du dernier sommeil et de la prière... Sur une colline d'où l'on domine la mer

immense et floconneuse, des tentes sont disposées entre des arbres. Un orchestre militaire a été prêté pour la circonstance. Dans l'entre-deux des morceaux, les hommes se reposent sur le gazon vert qui fait ressortir encore la violente couleur de leurs habits rouges. Dans la villa, dont les propriétaires ont complaisamment ouvert leur parc à la vente, une jeune femme chante au piano, tandis que, sous les tentes, d'autres tiennent des comptoirs et de leurs yeux attentifs invitent les passants. Voici que tour à tour des mains irrésistibles nous offrent des billets de loterie, des bouquets, des serviettes à thé, de la bière au gingembre. Les bouquets sont composés de roses, de chèvrefeuilles, d'œillets de toutes nuances. Les serviettes portent sur un de leurs coins, dessinées comme au crayon par un artifice de broderie, les vignettes du célèbre livre d'images : *Under the Window*, par miss Kate Greenaway. C'est une suite de scènes de babies anglais saisis dans le détail de leur existence intime et avec une bien amusante gaucherie de geste ou d'attitude. Des cinq et des six petites filles se tiennent par la main et regardent droit devant elles, leur large et bonne face auréolée par un colossal chapeau à bavolet. Un garçonnet a escaladé un mur trop haut et mord son pouce. Un autre, arrêté sur la porte d'un cottage, contemple un jardinet tracé au cordeau avec une physionomie qui révèle cinq générations de personnages graves derrière le petit bonhomme. Il va dire « Aoh » avec l'accent qu'on sait, celui des blondes jeunes filles débouchant le cruchon de bière au gingembre, — ce prétexte de plus à

boire du poivre qu'ont inventé les brasseurs anglais. — Et cependant le piano et la voix se sont tus dans le pavillon. Les soldats rouges sont debout à leurs pupitres. Le cuivre recommence de ronfler. Si nous profitions de notre présence ici pour marcher jusqu'à *Quarr-Abbey*, qu'on nous designe comme un couvent du moyen âge en ruine.

Le chemin continue à tourner parmi les haies vives. L'île de Wight en cela ressemble à l'île de Corfou. Presque jamais dans la campagne l'œil n'est arrêté par une de ces lourdes clôtures en pierre qui rappellent si utilement, mais si vilainement, la querelle du « tien » et du « mien » au voyageur égaré dans un paysage et des songes d'idylle. Par delà ces haies c'est toujours la même extraordinaire poussée de verdure, et aussi la même apparence de félicité comblée, d'opulence apaisée, d'installation définitive et savante. Les ruines de l'abbaye sont situées dans une vallée que termine une falaise. Les ruines? Non. Le propriétaire a su adroitement s'y ménager une villa, en adaptant à ce qui restait de l'ancienne construction une construction toute moderne. Les fenêtres en ogive, — derrière lesquelles on imagine quelque jeune figure de moine mélancoliquement accoudé dans la nostalgie de la vie sacrifiée, — s'ouvrent sur un salon garni de moquette et meublé d'acajou. Les sculptures des colonnettes, — qu'un pieux artiste fleurit avec amour de lis mystiques, — se rajustent à l'ardoise d'un toit

troué de tuyaux de cheminée. Comme une main économe colle une bande de papier sur la fêlure d'une vitre pour la masquer, ainsi l'ingénieux architecte a fait courir du lierre sur les soudures de l'antique édifice et de la bâtisse bourgeoise. Comme c'est anglais, cette ingéniosité-là, et n'y voyez-vous point un symbole inconscient du génie de ce peuple, si habile aux transitions sociales? Qui donc pratiqua mieux l'art difficile de joindre le présent au passé sans renversement, et d'exploiter tout ce qui fut pour le plus grand profit de tout ce qui est?

IV

Portsmouth, 25 août 1880.

Les journaux annoncent qu'à Portsmouth doit avoir lieu un embarquement de troupes pour l'Afghanistan. La reine y passera une revue. Nous nous mettons en route pour le Toulon anglais, en compagnie d'un de nos amis, étudiant à Cambridge. De Shanklin à Ryde, puis de Ryde à Portsmouth, il y a bien deux heures, mi-chemin de fer et mi-bateau. Peu d'endroits au monde sont plus favorables à la causerie gaie que le pont d'un paquebot quand le ciel est bleu, le vent tiède, la mer à peine ridée de vagues. Nous amusons beaucoup notre compagnon, en lui racontant

notre dialogue du matin avec un Irlandais. Vêtu d'un habit rouge, qui jurait terriblement avec le reste de son costume et le faisait ressembler à quelque roi nègre en tenue de cérémonie, cet Irlandais nous accoste sur la plage. Il nous offre des programmes de régates que nous lui refusons. L'homme ne se décourage pas, et souriant, il nous demande de quoi boire une pinte d'ale à notre santé, sous le prétexte que les Irlandais aiment la France. Il empoche bravement l'argent et avec majesté nous force d'accepter un de ses programmes... « pour nous régaler. »

... Et, tandis que nous discutions à ce propos sur l'Irlande et ses difficultés politiques, autour de nous se dressent les tours sur pilotis, qui révèlent l'approche du formidable port. Nous doublons la jetée, et la rade dessine son enceinte tranquille. Des barques courent des bordées sous un petit vent qui s'est levé. Les bateaux de transport, les canonnières apparaissent, et de-ci de-là d'énormes vaisseaux de ligne à la retraite dressent les trois étages de leurs ponts superposés. Les gueules des canons n'aboieront plus par les sabords, et, à leur place, des croisées, toutes pareilles à celles des apppartements, attestent que les paquets de mer ne briseront plus là contre. Notre paquebot passe joyeusement devant ces invalides avec cet air coquet des moineaux libres du Jardin des Plantes qui traversent la cage d'un aigle enchaîné. Nous descendons sur le quai pour gagner l'entrée des docks. En attendant l'heure de la revue, nous visiterons les chantiers des constructions navales, et les ateliers des

machines de guerre. Mais l'administration n'est pas plus facile de ce côté-ci de la Manche que de l'autre. Le factionnaire nous arrête pour nous demander nos noms et qualités. Nous sommes étrangers, nous ne saurions entrer dans les docks sans une autorisation de l'amiral commandant le port, et cette autorisation ne saurait être donnée que sur une demande venue de l'ambassade. Ces formalités indignent le policeman qui nous conduit au secrétariat, puis nous ramène à la porte. Il dit que les Français sont les amis des Anglais, et qu'on devrait tout leur montrer. Vaine formule qui nous console de notre déconvenue, et, d'après le conseil de ce brave homme, nous prenons une barque et filons sur les vaisseaux de guerre dont l'abord est autorisé.

A tour de rames, notre barque sillonne l'eau clapotante, cette eau verte, presque noire, du port. Nous longeons les flancs du bateau de transport sur lequel s'embarquent les soldats envoyés en Afghanistan : huit cents *rifles* ou fusiliers. Le bateau s'appelle *Jumna*, du nom d'une rivière de l'Indoustan. Il est de la longueur d'un beau transatlantique. D'en bas nous apercevons le haut du corps des soldats penchés sur le bastingage. Leur torse est serré dans une tunique bleue, leur tête couverte d'un bonnet vert. C'est toujours ces faces insouciantes d'hommes du peuple naturellement fatalistes, comme nous en avons tant vu, au commencement de la guerre de 1870, à Paris. Un d'entre eux, à

la petite ouverture d'un des entreponts, s'est accoudé tout seul. Il contemple le ciel anglais avec une infinie mélancolie. Le temps de saisir ce détail touchant, — de le rêver peut-être, — et notre barque est déjà sous les flancs du vapeur *Serapis*, qui a porté le prince de Galles dans son voyage aux Indes. De là, nous arrivons devant le *Glatton*, navire de guerre d'un nouveau modèle, qui peut, en cas de danger, plonger sous la mer et ne laisser à la surface qu'un seul de ses trois ponts : le *hurricane-deck* ou pont de l'ouragan. La forme de ce monstre d'industrie meurtrière est par elle-même sinistre. Il est semblable à un gigantesque instrument de physique. Ses trois ponts s'étagent comme des terrasses et reposent les uns sur les autres au moyen de colonnes. A l'arrière se dresse la tour mobile. Nous abordons. Un matelot, pieds nus, maigriot et musclé, qui donne l'impression d'une sorte d'orang à vareuse, nous montre le détail de ces trois terrasses. Deux canons attendent dans la tour, parés et lustrés comme une toilette de jolie femme, capables de tourner avec la tour en une minute et demie. Des obus, gros comme des corps d'enfant, sont rangés le long de l'entrepont. Canons et obus sont d'un petit calibre, nous dit le matelot, à côté de ceux de la *Devastation*, autre bâtiment du même genre. C'est bien là le vaisseau de guerre scientifique. Ni pittoresques sculptures, ni enjolivements : juste ce qu'il faut d'hommes, de bois et de fer pour le service d'un canon flottant !

Combien diffère de cette machine à tuer la *Victory*, le vaisseau qui eut l'honneur de porter Nelson à Tra-

falgar, et que nous visitons au sortir du *Glatton*. Ici la colossale figure de la proue, la forme monumentale, les trois mâts emmêlés de vergues et de cordages, le nombre des canons, tout révèle l'époque d'une guerre plus humaine, où le courage individuel comptait parmi les atouts du jeu sanglant, temps lointain des héroïques croisières, des abordages, des combats corps à corps. La *Victory* est aujourd'hui comme un musée consacré à la gloire de Nelson. Une plaque de cuivre marque sur le pont l'endroit où l'amiral tomba frappé d'une balle qu'un soldat lui tira du haut d'une des vergues du vaisseau ennemi. Sur le gouvernail sont inscrites les paroles qu'il prononça avant la bataille, et qui sont d'une éloquence bien anglaise : « *England expects every man to do his duty*, — L'Angleterre s'attend à ce que chaque homme fasse son devoir. » Un portrait du temps représente ce cruel adversaire de la fortune de Napoléon. C'est une face maigre, fine et rogue d'invincible entêté. Une chaloupe joliment peinte et qui fut la sienne, se fane dans un des entreponts, — celle sans doute qui balançait sur la mer de saphir des côtes italiennes cette lady H... dont il était fou, étrange femme dont Latouche a dessiné le dangereux profil dans son roman de *Fragoletta*. Un tableau, dont chaque figure est un portrait, met sous nos yeux la scène de cette mort dans la victoire, pas très loin de la place même où l'amiral expira. Les canons qui ont servi dans la lutte sont là encore, avec les amas de boulets préparés pour eux. Au bout de quelques minutes d'une telle promenade, et avec de l'imagination, l'idée que

ces choses de bois et de fer ne sont pas un décor, mais qu'elles ont été les outils réels d'un drame réel, fait battre le cœur. Je me rappelle un passage ou l'historien Carlyle, à propos d'un compte du roi Jean trouvé par hasard, rend vivement cette sensation : « Songe, dit-il à peu près, que ces hommes ont vécu, « que le temps durait pour eux, qu'ils respiraient l'air, « que l'herbe poussait, et tu sentiras tout ce que le « naturel enveloppe de surnaturel !... »

Le yacht royal, l'*Alberta*, est annoncé. Nous remontons dans notre barque pour bien le voir à son passage. L'aspect de la rade est peu changé. Dix barques peut-être, chargées de curieux comme nous, cinglent sur les flancs de la *Jumna*. Dans tous les vaisseaux, anciens ou nouveaux, qu'ils soient de guerre ou de transport, l'équipage doit monter sur les vergues. Les matelots s'aident des pieds et des mains, grimpent à la queue leu-leu sur les échelles de corde, et, dans leur costume de nuance sombre, semblent d'énormes rats envahissant un navire. Puis, arrivés aux hunes, ils garnissent toute la longueur de la vergue, debout et se tenant par les mains. Aucun coup de canon, pas un cri. Rien qui ressemble à une réception officielle. Ce caractère de simplicité parfaite est saisissant, lorsqu'on sait quels sentiments de vénération les Anglais portent à la Reine. Cette vénération n'a rien de l'idolâtrie personnelle que nous sommes habitués, en France, à considérer comme

la forme naturelle du sentiment monarchique. « Est-ce « le yacht privé de la reine, » dis-je au batelier qui nous conduit? — « Non, fait l'homme, il est au gouverne- « ment, » attestant ainsi que, dans son ignorance, il distingue le pays et la personne qui représente ce pays. L'*Alberta* n'est pas différent des yachts ordinaires d'amateurs élégants. Seulement, le pavillon royal, rouge, bleu et jaune, flotte sur lui. Il aborde. Avec la jumelle et d'où nous sommes, c'est comme si nous marchions sur le tillac, parmi les officiers en uniforme et les marins en veste blanche. Les toilettes des quatre dames d'honneur sont tout unies. La Reine apparaît, vêtue de noir; elle passe sur le petit pont jeté entre la *Jumna* et le yacht. Je distingue son profil connu, à la fois si sévère et si doux, alourdi et fin, presque bourgeois et pourtant royal, puis sa robe s'efface derrière le bastingage. Elle parle sans doute, et, j'imagine, à peu près comme Nelson avant le combat : « England « expects... » et à la réserve respectueuse, comme au silence ému, de tous les spectateurs, dont les visages portent tour à tour dans le champ de la lorgnette, on comprend que l'âme profonde et sereine de l'Angleterre plane sur cette scène. Que nous sommes loin de la vie du pays latin, si extérieure, si prodiguée en mouvements qui excitent encore la passion qu'ils manifestent!

Il était dit que nous serions récompensés de notre sympathie pour cette scène si anglaise par un témoi-

gnage de sympathie pour la France qui prouve combien les deux nations sont aujourd'hui voisines de cœur. Nous nous retrouvons le soir sur le bord de la mer, avec l'amiral D*** qui nous parle de la guerre et des larmes qu'il a versées « comme un enfant » en apprenant la reddition de Metz. « Ah ! ces Français, « ajoute-t-il, qu'ils sont vivants et alertes ! En Crimée, « deux heures après le débarquement, je les vois en« core, installés comme chez eux, fumant leur petite « pipe devant leur tente, et nous regardant, nous... » Et le souvenir du danger commun, du sang versé côte à côte sur les champs de bataille d'Orient, saisit le dur marin qui nous serre les mains avec attendrissement. Au risque de me faire traiter de « chauvin » par les désabusés du patriotisme, j'avoue que cette poignée de main et le sentiment qui la commandait m'ont fait un plaisir délicieux. Tous ceux qui ont vécu à l'étranger depuis la guerre, ne fût-ce qu'une semaine, me comprendront.

V

Shanklin, 30 août 1880.

Sur tous les murs, des affiches annoncent une journée de fête au profit du *Cricket-club* de la ville. Durant l'après-midi, *match* public entre les champions du club

de Shanklin et ceux d'une société de Londres, venus exprès. Le soir, à l'*Institute* — sorte de bâtisse à toutes fins qui tient du théâtre et du temple, — représentation, par une troupe d'amateurs, d'une comédie célèbre de Tom Taylor : *Still waters run deep*. C'est notre proverbe français : Il n'est pire eau que l'eau qui dort. Tout en marchant le long d'un sentier bordé de haies fleuries, nos amis nous content que la moindre petite cité de province a ainsi son *Cricket-club*, dont même les dames font partie, en leur qualité de joueuses de tennis. Durant la saison, il y a réunion du club chaque semaine. On joue, on cause, et une des dames offre le thé aux acteurs comme aux spectateurs du tournoi. Le club possède un terrain soigneusement entretenu. A Shanklin, c'est une pelouse sur une hauteur. L'encadrement est composé de prairies fraîches et de collines boisées. Une corde entoure un espace carré dans lequel sont les joueurs. Ils ont le costume blanc, les sandales, la toque de rigueur; quelques-uns portent sur les tibias une sorte de cnémide fabriquée en lamelles de bois à l'épreuve de la balle. Ils vont, ils viennent, lancent cette balle, la rejettent avec un flegme qui dément en apparence l'intérêt passionné qu'excite le résultat de la lutte. Il semble, à qui ne connaît point les arcanes du jeu de cricket, que ce soient là des préparatifs de la partie et non la partie même. Parfois un coup très adroit est salué par les applaudissements des spectateurs. Ceux-ci se tiennent dans un rond-point ménagé en dehors de la corde et qui constitue comme un salon en pleine campagne. Les dames

s'asseoient sur des pliants, les hommes sur des bancs. C'est un joli contraste que celui des toilettes de l'un et de l'autre sexe. Les dames sont mises comme pour une visite, en chapeau, en gants, en robe parée. Beaucoup d'hommes sont en costume de jeu, même s'ils ne doivent pas prendre part à la partie. Il y a là d'incroyables audaces de vareuses et de casquettes. Des raies jaunes ou rouges, violettes ou vertes, bariolent les étoffes. Des enfants, chaussés de bas de soie noire à coins bleus et en souliers découverts, charmants de grâce agile avec leurs cheveux d'or roussâtre, courent parmi les groupes. Un orchestre de musiciens, en costume bourgeois, attaque de temps à autre un air d'opérette française, et sur cette assemblée pétille un joli soleil d'après-midi, çà incendiant une étoffe déjà d'une couleur trop chaude, là ravivant encore les teints déjà presque trop vifs, çà et là luisant sur la verdure épaisse des feuillages et des gazons, puis, très au loin, estompant d'une buée de vapeur le contour de la colline plus sombre. N'est-ce pas un tableau tout posé pour le pinceau d'un Nittis? Tableau bien anglais par les plus menus de ses détails; car où trouver ailleurs cet horizon de jardins confortables? où cette scène de vie au grand air? où ces toilettes d'un goût singulier? où ces hommes du monde athlétiques? où, dans une réunion élégante de ville d'eaux, cette absence évidente de demi-mondaines en quête ou en rupture de galanterie?

Le soir, à l'*Institute*, même caractère bien anglais de la salle, de la pièce et des acteurs. La salle d'abord. Strictement nue et terminée par une mince estrade volante, elle peut servir au prêche comme au bal, à la conférence comme à la comédie. Elle est « à tout « faire » comme nos bonnes des petites affiches et les *general servants* des annonces du *Times*. Pour ce soir-ci, elle est garnie de chaises, et d'irréprochables jeunes gens, le bouquet de fleurs à la boutonnière, conduisent aux places numérotées les jeunes filles ou les mères. C'est un coup d'œil amusant pour la jumelle d'un chroniqueur français, habitué à nos premières, que cette quantité de coiffures britanniques. Les têtes sont nues. La longue tresse blonde unique retombe sur des épaules qui s'enfoncent dans une robe toujours montante. Des regards sans coquetterie se posent franchement sur le regard qu'ils interrogent. Les rires découvrent des dents souvent trop longues. Le poète Baudelaire eût aimé la grâce parfois un peu macabre de ce rire qui laisse deviner la tête de mort sous la figure vivante. D'autres fois c'est au contraire un de ces visages roses de santé que Tennyson définit dans son poème de *Maud* d'une épithète intraduisible : *babe-faced*. A côté de ces jeunes filles qui bavardent et des femmes plus âgées qui les accompagnent, les teints très rouges des hommes éclatent davantage, éveillés qu'ils sont par la clarté du plastron et par la couleur noire du frac. Le tempérament sanguin de la race anglo-saxonne est inscrit ici sur chaque physionomie,

comme la moralité puritaine dans les phrases de la comédie que vient d'annoncer un coup de cloche.

L'auteur était critique du *Times*. Mieux que personne donc il connaissait le goût anglais. Il savait le théâtre par la théorie et par la pratique. Il a écrit plusieurs drames d'histoire qui eurent peu de succès; mais ses comédies sont estimées, et, parmi elles, « *Still waters...* » tient le premier rang. La pièce passe pour originale, n'étant pas adaptée du français. Il ne sera pas sans intérêt d'en suivre la fabulation, scène par scène. John Mildmay, marié depuis un an, habite avec son beau-père, M. Potter, une ganache, et avec la tante de sa femme, Mrs. Sternhold, une femme supérieure et romanesque accoutumée à tout commander dans la maison. Entre cette tante dédaigneuse et ce beau-père peu délicat, le pauvre John, d'humeur modeste, de ton tranquille, fait assez piteuse figure, et Mrs. Mildmay arrive à l'estimer à peu près comme un meuble pas trop encombrant, mais inutile, tant qu'elle écoute les déclarations d'un aventurier, qui se fait appeler le capitaine Hawksley. Ce traître, — car c'est lui le traître de ce proverbe-mélodrame, — a déjà été l'amant de la tante. Il a monté une entreprise de bateaux électriques, et décide M. Potter à y placer la dot de sa fille. Bref, il rafle tout, l'heureux capitaine, banknotes et cœurs. Mais il a compté sans les portes entr'ouvertes. Il propose un rendez-vous à la jeune femme. La jalouse tante, cachée derrière le battant de la porte, écoute et vient à la place de sa nièce. Tandis qu'il se débat lui-même avec cette amante irritée, John Mildmay, caché

derrière le battant d'une seconde porte, écoute et apprend à la fois les désordres de Mrs. Sternhold et les imprudences de Mrs. Mildmay. On entre, on sort, la scène reste vide. Ces procédés, de facture enfantine, choqueraient-ils assez sur une de nos scènes, la plus petite?... Ici, l'intérêt tout moral empêche qu'on ne remarque la faiblesse des moyens dramatiques. L'honnête John Mildmay triomphera-t-il du criminel Hawksley? La grande affaire est là, et non ailleurs.

Et il en triomphe... John a connu jadis Hawksley dans une maison de commerce. En ces temps-là le fringant capitaine s'appelait Burgess et tenait les livres. En ces temps-là aussi l'honorable capitaine a fait une fausse traite, et John vient de recevoir cette nuit même les preuves du faux. Ne les ayant pas, il patientait depuis un an, quoiqu'il eût reconnu Hawksley dès le premier jour. Voilà donc que l'honnête homme frappe à la porte du coquin, et, dans une scène assez finement menée au commencement, il laisse ce dernier se moquer de lui, de sa douceur, de sa bonhomie, jusqu'au moment où, de ce même air bonhomme et si doux, il lui met sous le nez les preuves de son crime. Une lutte s'engage à coups de poings. John est le plus fort, et le coquin doit rendre l'argent que le beau-père lui a confié, sans compter treize lettres que la tante coquette lui a écrites — lettres qui doivent être *improper* au premier chef, si l'on en juge par la terreur de la bonne dame à la seule mention de leur existence.

On devine le troisième acte. C'est comme dans les fables d'Ésope : Ce récit démontre que... Premier ser-

mon de John Mildmay à mistress Sternhold en lui rendant les lettres. Second sermon du même à mistress Mildmay en lui pardonnant. Troisième sermon du même au capitaine Hawksley, qui a l'audace de reparaître et d'insulter son ennemi en public pour le forcer à se battre. John propose un duel à trois pas, avec un seul pistolet chargé. Hawksley refuse. Un détective, invité par John et présenté comme un ami, met les menottes au gredin. Ce dernier ne se doutait pas que John lui avait remis toutes les preuves de son faux, moins une. Le commissaire l'emporte sur Polichinelle. La tante et la femme proclament John Mildmay maître chez lui, sur quoi le beau-père, qui a traversé toute l'intrigue sans comprendre un seul moment le dessous des cartes, s'écrie que « tout ce qui brille n'est pas or, » demande pardon à son gendre sans savoir pourquoi, et modestement John répond : *Still waters run deep.* — Il ajouterait : *Amen*, que nous n'en serions pas trop surpris.

J'ai écrit le mot d'intérêt moral. C'est qu'en effet cette pièce, composée avec une telle naïveté de combinaisons, présente au spectateur anglais le tableau qui le passionne le plus, celui de la lutte pour le *at home*. Les motifs qui poussent John Mildmay sont tout domestiques, et cela suffit pour qu'il ne demeure indifférent à aucun de ceux qui le regardent combattre pour la domination de sa table de famille. Puis les acteurs jouaient avec verve. Surtout les rôles comiques

étaient bien tenus. Le beau-père, par exemple, était parfait de drôlerie, de précipitation imbécile, de maladresse importante. Il m'a rappelé beaucoup les ganaches des bouffonneries des Hanlon lees, ces clowns incomparables qui ont eu un succès de révélation sur les planches des Folies-Bergère. Il me semble que le comique anglais est surtout constitué par une exagération de l'activité physique, tandis que le comique français, même celui du Palais-Royal, réside surtout dans des allusions à des traits de caractère. L'Anglais sérieux, réservé, mais affairé, mais emporté par une fièvre de mouvement, remarque beaucoup la difformité visible produite par ce mouvement même. Le Français, causeur, très sociable et par suite sensible à l'excès aux piqûres de l'amour-propre que la société exaspère, remarque beaucoup l'avortement des prétentions, ce produit naturel de l'extrême sociabilité. La parodie anglaise est celle d'une gare ou d'une usine. La parodie française est celle d'un salon. Voilà pourquoi le pugilat, les coups de pied dans le derrière, les gifles retentissantes font partie du programme d'une farce anglaise, tandis que ces débordements de vie animale sont soigneusement mis en dehors des farces françaises. Et sur ces réflexions, un peu bien philosophiques, et peut-être d'une généralisation précipitée, il faut quitter l'*Institute* qui éteint ses becs de gaz et suivre la foule qui se disperse à travers la petite ville endormie. — Demain il faudra quitter l'île charmante, après lui avoir donné seulement ce que les Italiens appellent une « occhiata. » Mais j'en aurai emporté,

moi, le besoin de revenir dans cette Angleterre si hospitalière — de quoi comprendre mieux quelques vers de Tennyson, quelques pages de Dickens et d'Eliot, — de quoi aussi avoir, devant les yeux, aux heures tristes, d'adorables visions de paysages : des pelouses si tendrement vertes, une mer si froidement bleue, un ciel si finement gris.





II

EN IRLANDE ET EN ÉCOSSE

I

Duras (comté de Galway), juillet 1881.

Le domaine écarté d'où je date ces quelques notes, — les premières d'un voyage en Irlande que les loisirs de l'été me permettent d'entreprendre, — est situé sur les bords d'une anse, repli elle-même de la vaste baie de Galway que ferme le brise-lames des îles d'Aran chantées par Moore. La route qui conduit ici n'est ni très longue, ni mal commode. Le voyageur, parti de Paris le matin, arrive à Londres le soir. Il prend aussitôt un train qui

le mène à Holyhead, puis un paquebot qui le porte à Dublin. Le tout demande vingt-quatre heures. Puis six heures de chemin de fer de nouveau et deux heures de *car*, et voici qu'à trente-six heures seulement de Paris c'est un autre univers, aussi lointain que l'Afrique, aussi particulier, pas beaucoup plus visité par les touristes qui aiment les voyages commodes et les émotions notées d'avance dans le guide.

Un autre univers, et d'abord un paysage d'une âpreté austère qui fait songer à ces autres paysages qu'un fort télescope découvre dans ce cadavre de planète qui est la lune. Au trot de son bidet peureux, le *car* file le long des routes. — Ce *car* irlandais est, comme on sait, une voiture à deux roues dont les banquettes, au lieu d'être de face, sont de côté et adossées l'une à l'autre. — La première impression est celle que procurerait une monstrueuse carrière de pierres éventrée, dont les débris encombrent jusqu'à l'horizon. Ce ne sont, en effet, que pierres et que pierres. Les champs étalent un maigre gazon, chargé de ces pierres énormes et grises, entre des clôtures de ces pierres posées les unes sur les autres, sans ciment. Des maisons ruinées, dont il ne reste que les quatre murs, bâtis eux aussi avec ces pierres, attestent que la misère a chassé de leur asile quelques pauvres cultivateurs de ce dur pays. Dans les champs nettoyés, des moutons paissent l'herbe courte, sans berger. Une

lanière de paille tressée va d'une de leurs jambes à l'autre et les empêche de courir. D'autres maisons, couvertes en chaume, apparaissent, habitées par des créatures d'une saleté si prodigieuse que la page célèbre de La Bruyère n'est ici que juste : « On voit « dans les campagnes certains animaux noirs... » Ce sont des paysans irlandais. La première sensation de sauvagerie s'augmente encore à se ressouvenir des cruautés de la *Land League*, et à surprendre le regard de ces yeux obscurs. Ce sont vraiment les rudes enfants de ce rude sol qu'ils n'exploitent qu'en le débarrassant de sa lèpre de rochers. Quelques-uns, les vieux, portent l'habit à boutons de métal, le chapeau haut de forme, les culottes guêtrées, le tout dans un si prodigieux état de délabrement qu'ils semblent promener sur eux une misère de soixante années. Voici des femmes pieds nus, la tête enveloppée d'une étoffe jaunâtre, puis des enfants aux regards d'un bleu encore candide.

Les villages sont pleins de ces petites filles,
Roses avec des yeux rafraichissants à voir...

La grâce de l'âge n'est pas enlaidie, même par les loques. — Il en est de ces enfants comme des frêles églantiers qui, de place en place, et le long de ces routes, ont poussé par la fente d'un mur et qui épanouissent leurs pâles roses que le premier vent disperse. C'est une fleur de vie, bientôt effeuillée, mais une fleur.

Dans cette âpreté de la contrée, les parcs des landlords s'étendent comme des oasis de végétation libre et riche. J'ai visité trois de ces parcs aux environs de Duras, — entendez par là quatre ou cinq heures de *car*. Une fois la grille franchie, c'est vraiment comme si la baguette d'une fée vous ouvrait un paradis de verdure au milieu du désert de pierres. Les immenses pelouses piquées de pâquerettes blanches et de renoncules jaunes, développent le vert tapis de leur herbe épaisse. Des arbres d'une plénitude de sève incomparable, tilleuls parfumés, frênes délicats, hêtres noirs, poussent à distance les uns des autres dans ces larges pelouses. A l'extrémité de l'allée, le château découpe ses tourelles, derrière les fenêtres desquelles on devine le confort solide qui est la marque propre de la grande existence anglaise. Et, de fait, c'est ici, en pleine Irlande Pétrée, la même installation seigneuriale que dans le Devonshire ou Norfolk. Par derrière le château s'ouvrent les futaies. Les cerfs vivent dans leur enclos particulier, et c'est par douzaines que les gracieux animaux bondissent à l'approche du visiteur. Dans le château, la bibliothèque, aménagée pour les longues séances des soirées d'hiver, est pleine de livres d'érudition qui prouvent que le maître a étudié à Oxford ou à Cambridge, comme le choix des volumes de poésie posés sur la table témoigne que la maîtresse ou les filles du logis ont ce goût des belles lectures qui est l'exception en France et la règle ici, goût si délicat et si répandu

qu'il a permis au plus raffiné des poètes, Alfred Tennyson, d'obtenir une gloire populaire.

Seulement, — car il y a un seulement à cette félicité d'une civilisation comblée, — à la nuit tombante, il faut fermer les volets pour que le tenancier en révolte n'ajuste pas le landlord aperçu, lisant ou causant, derrière la vitre. Seulement, l'entretien négligé des pelouses qui entourent le château atteste que le landlord est en détresse, et que ses huit mille livres de revenus ne lui sont plus payées. Puis, quand le landlord est en promenade, le salut du paysan se fait rare, ce salut féodal qui ploie le genou en même temps qu'il incline la tête. J'imagine que, vers 1790, la situation d'un seigneur terrien devait être à peu près pareille en France, lorsque la Révolution avait commencé d'éclater et que cependant la vie continuait, — car elle continue toujours, avec ses habitudes de petits plaisirs quotidiens, et le tragique n'y est jamais que l'exception. Ce qui rend d'ailleurs inexacte par d'autres points cette comparaison, c'est que l'Angleterre, si voisine de grands bouleversements sociaux pour l'observateur, est cependant très solide encore, et l'Irlande participe, même malgré elle, à cette solidité de l'île voisine. Puis les landlords irlandais n'ont pas été, uniquement, comme tant de seigneurs en France du dix-huitième siècle, de dangereux ou inutiles extorqueurs d'argent. Ils ont ces deux qualités maîtresses de l'aristocratie anglaise, la première du monde : le respect de soi et la forte culture. Des fondations de toute nature attestent leur bienfaisante présence. Ici, c'est une

jetée qui se construit en un coin perdu de la baie, parce que le landlord a obtenu des fonds à Londres. Ailleurs, c'est une maison de sœurs dotée par l'aïeule du landlord actuel. Les sœurs soignent les malades, tiennent une école. Leur couvent encadré de fleurs est pour un peuple catholique un témoignage charmant de la bonté pieuse des maîtres. Le malheur est que la bonté des grands n'est jamais un titre à la reconnaissance lorsqu'il y a révolution. Les pauvres voient dans cette bonté la preuve d'une supériorité qu'ils exècrent, et qui les humilie davantage en les accablant de ses dons.

Pas très loin du dernier des trois parcs où je me suis promené et dans l'intérieur des terres, se dresse la tour de Kilmacduagh, qui mérite d'être mentionnée comme le type d'étranges édifices, spéciaux à l'Irlande, et, paraît-il, à la Sardaigne. Qu'on se représente, construite avec des blocs énormes et montant d'un jet à la façon d'un obélisque, une tour ronde, haute comme un grand phare, et qui mesure une circonférence d'environ douze mètres. La porte est taillée à six mètres au-dessus du sol; manifestement, on n'accédait à cette tour qu'au moyen d'une échelle. Quelques fenêtres sont creusées par places. Tout à fait en haut elles se multiplient au-dessous du toit en forme de cône. Ni cette porte, ni ces fenêtres n'ont une apparence qui permette de ranger cette tour, non

plus que ses pareilles, — celle de Killala ou de Clonmachnois, — parmi les édifices du style gothique ou roman. Quelques archéologues ont supposé que les moines s'étaient ainsi ménagé un refuge où se cacher durant une incursion des Normands ou des Danois. D'autres ont voulu voir là un clocher séparé de toute église, d'autres un simple poste d'observation, d'autres, s'appuyant sur le caractère cyclopéen de la construction, considèrent ces sortes de tours comme les ouvrages des Celtes anciens, — symboles coupables de quelque obscure religion. Quoi qu'il en soit d'une origine encore discutée, l'effet de cette tour solitaire est puissant sur l'imagination, à côté des abbayes ruinées qui l'entourent et du cimetière qu'elle surplombe. L'incurie des paysans irlandais pour les morts est telle que pas un des tombeaux n'est entretenu. Les dalles anciennes se distinguent des dalles plus récentes par la noirceur moussue de la pierre. Les églises aussi sont abandonnées, mais la nature s'est chargée du soin de parer ces restes vénérables d'une foi antique. De beaux lierres font courir leurs feuilles lustrées au bas des fenêtres en ogive que la délicate fragilité de leurs rameaux rend toutes coquettes. Il y ainsi deux abbayes à trente pas l'une de l'autre. Il semble qu'en Irlande ce fût une coutume d'élever à la fois plusieurs églises sur le même terrain. L'élégance du style gothique achève de donner à ces décombres une physionomie presque jolie, et une impression de tristesse encore plus grande se dégage des landes pierreuses que le *car* doit de nouveau traverser, pour regagner Duras et le bord de

la mer doucement violette sous la bande orangée d'un ciel du couchant.

II

Killarney, juillet 1881.

Difficilement imaginerait-on la lenteur et la laideur des wagons du chemin de fer qui fait le service du nord au midi de l'Irlande. Une sorte de drap à carreaux jaunes et noirs habille comme d'un « complet » les planches mal jointes. Ce ne sont sur les quais des stations que paysans sordides, vêtus de ce haillon particulier à l'Angleterre, où la blouse est inconnue et le chapeau haut de forme d'un usage universel. Les constables aux tailles gigantesques se promènent, serrés dans leur uniforme sombre. La jugulaire de leur mince casquette leur tombe sur la moustache. Leur bras écarté tient une baguette. Des hommes vêtus de longues redingotes noires passent, distingués encore par leur col de chemise qui leur prend le cou sans ouverture par devant. Ce sont des prêtres catholiques. A les voir aller sans soutane, presque pareils à des pasteurs, causant avec celui-ci, puis celui-là, le regard vif, le teint allumé, on devine un clergé tout voisin du peuple, vivant réellement avec lui, et par conséquent plus capable d'une influence directe sur ce peuple. Et, en

réalité, les prêtres irlandais font si bien commerce avec le peuple que la Land League n'a pas eu de plus hardis soldats. Nous assistons ici à un phénomène, assez inintelligible pour nous autres continentaux, d'un clergé enrégimenté dans le parti révolutionnaire. La rigueur protestante de la politique anglaise, l'origine rustique de presque tous les desservants, et aussi le fait que ces desservants sont payés directement par leurs ouailles, — voilà de quoi expliquer cette attitude unique. Parfois un de ces hommes noirs porte un plastron violet sous son gilet. C'est un évêque, accompagné de son clerc. Les *gentlemen*, mêlés à ces prêtres et à ces paysans, ne se distinguent pas beaucoup du type connu de l'Anglais mangeur de viande, buveur d'ale, lourd, athlétique et délibéré. Vers dix-huit ans, souvent une fraîcheur du sang éclate sur les joues, qui, cinq années plus tard, s'épaissira en rougissements pléthoriques. Tout cela donne l'impression d'une race peu entamée, mais sans beauté. Même la face aplatie de beaucoup d'enfants du peuple, le nez court, les pommettes saillantes, font songer à quelque atavisme finnois, et à l'infiltration à travers les âges du sang des races jaunes. La rareté des jolis visages de femmes et l'absence de costumes originaux achèvent d'enlever au spectacle de cette foule tout caractère de grâce, — et de station en station cependant le train, parti d'Ardrahan, a déjà quitté l'Irlande pierreuse pour entrer dans l'Irlande herbue. Ennis, la vieille cité du comté de Clare, est dépassée. Le Shannon a roulé son eau noire sous les arches du pont. Nous stoppons à Lime-

rick, dont la capitulation fameuse revient encore dans la conversation de ces insulaires qui ne savent pas oublier. Puis c'est Mallow, et l'Irlande boisée commence. Les montagnes vertes s'arrondissent sur un ciel clair, et le nom de Killarney se lit sur les murs de la gare où nous descendons.

Killarney est célèbre par son lac, ou mieux par ses lacs, car il y en a trois : le *Lower lake*, qui est le plus considérable, et qu'un mince détroit sépare du second, le *Muckross lake*. Un long chenal conduit de ce dernier au lac supérieur, le *Upper lake*, semé d'îles. La vaste étendue de ces belles eaux, la variété des sites qui les environnent, les légendes qui enveloppent comme d'une vapeur romantique les rochers, les cascades et les bruyères, — autant de caractères qui font de la promenade à Killarney un des attraits d'un voyage en Irlande, attrait maintes fois tourné en déception. Car le ciel capricieux de cet entonnoir de montagnes se brouille durant des semaines, et c'est alors, sur la nappe du lac, toute brune, la pesée lourde des nuages qui s'effilochent aux pointes des arbres. C'est des sautes de vents qui frangent d'écume les vagues noirâtres. C'est la pluie encore, fine et continue, qui donne à ce lac, moucheté d'innombrables gouttelettes, l'aspect fantastique d'un parquet mouvant de point de Hongrie. Et c'est surtout la perspective cruelle du livre du *peerage*, désespérément feuilleté dans le salon commun

d'un hôtel, traversé par des tribus d'Anglais et d'Anglaises d'une dignité implacable. Toutes tortures qui parfois, et ce fut mon cas, ne durent qu'une journée. Et leur souvenir rend plus aimable encore le vagabondage, à force de rames, sous le ciel nettoyé de son brouillard, et sur l'eau, rendue à sa franche couleur naturelle d'un noir frais et souple qui se transforme en bleu vaporisé vers l'horizon.

La barque glisse donc sur une des baies du *Lower lake*. L'abondance des îlots est une des originalités de ce lac. Beaucoup sont des rochers sur lesquels une touffe de bruyères allume comme un incendie rose. D'autres, comme Innisfallen, sont des oasis immobiles d'une verdure presque surnaturelle, tant elle est opulente. C'est vers cette île que la barque se dirige, doublant une pointe sur laquelle surgit, parmi un bosquet fleuri, le château de Ross, jadis habité par un des O'Donoghue. Cet étrange châtelain était une façon de sorcier, qui, parvenu sur le tard de sa vie, appela sa femme et, lui montrant une cuve, lui signifia qu'elle eût à le couper en morceaux, quand il aurait bu d'un certain breuvage, puis à le jeter dans cette cuve. Après sept semaines, il en sortirait haut comme un enfant de trois ans. Pour éprouver si cette pauvre femme aurait le courage d'exécuter la terrible opération, il évoqua devant ses yeux des spectacles effrayants, qu'elle supportait sans pâlir, quand lui ayant montré son

fils mort, la femme jeta un cri, et le château s'écroula. Le laboratoire vola en éclats. O'Donoghue ne reparut jamais. Seulement, il vit encore, et à des nuits marquées de l'année, il se dresse hors du lac, et chevauche sur l'eau, qui s'illumine. Son cheval blanc est ferré d'argent. Une meute le suit, aboyante, et il visite son château dont les tours se relèvent, pour s'écrouler à nouveau, quand, à la première pointe du jour, le mélancolique revenant doit regagner son autre palais sous les eaux.

Cette île gracieuse d'Innisfallen a été chantée en des vers, gracieux comme elle, par le poète Thomas Moore : « Suave Innisfallen, adieu. — Calme et ensoleillée puisses-tu être longtemps ! — Combien belle tu es, que d'autres le disent. — Mais le *sentir*, combien tu es belle, n'appartient qu'à moi.

« Suave Innisfallen, adieu, — et longtemps puisse la lumière sourire autour de toi — tendre comme elle était dans ce soir tombant, — où pour la première fois je t'ai vue, toi, l'île féerique... »

Elle est d'une impression étrange, en effet, au soir tombant, cette Innisfallen plantée de frênes aux feuilles tremblantes et de houx aux feuilles lustrées. Sur l'herbe épaisse qui grandit parmi les pierres, ruines d'un cloître, l'imagination évoque le tournoiement des pâles fées au clair de lune, et dans les clochettes tachetées des rouges digitales s'abrite sans doute un peuple de farfadtes nocturnes qui dorment le jour, tandis que les

brebis broutent cette herbe, et que les visiteurs troublent du bruit de leurs pas le silence enchanté de l'île. Le cap étroit qui la termine, résonne à peine du clapotis des houles menues. Un if, battu des vents, a grandi sur cette pointe, et la ligne des montagnes qui entourent le lac se teinte en violet dans la clarté adoucie qui agrandit encore l'ombre des grands arbres.

Mais où cette impression de féerie s'exalte encore, c'est dans la visite à la cascade d'O'Sullivan, de l'autre côté du lac et en face de l'île. Les feuillages des chênes et des houx verdoient puissamment dans la terre humide qui foisonne encore en fougères et en mousses. Le filet d'eau blanche se tord, tombe dans la coupe d'un bassin de pierre où il s'amasse en nappe obscure. A travers les branches, si l'on se retourne, le lac apparaît d'un bleu tout pâle, presque confondu avec le bleu plus pâle cependant du ciel décoloré. Sur la pointe extrême de ces branches, là-haut, la lumière du soleil blondit. Les délicieuses histoires de l'Arioste s'évoquent à l'esprit, et le sourire, dans cette fraîcheur d'ombre, d'une Bradamante ou d'une Armide. Le murmure de la cascade a je ne sais quoi de doucement continu qui berce le songe, jusqu'à ce que la voix du guide batelier, descendu à terre et qui veut raconter la légende d'O'Sullivan, vous rappelle que vous n'êtes qu'un touriste à la merci des guides. Cet O'Sullivan fut un grand chasseur que Fingal a récompensé pour n'avoir pas tué un cerf à lui appartenant, — un beau cerf fauve, haut comme un poulain, avec un collier d'or rouge à son cou. Fingal fit jaillir du roc une

source de whiskey, changée en une source d'eau quand les héritiers d'O'Sullivan furent dépossédés.

... Et le jour s'éteint dans des vapeurs d'un gris de perle. Le bateau, engagé dans un chenal, avance avec lenteur parmi les plantes d'eau qui tendent le calice jaune ou blanc de leurs fleurs sur leurs larges feuilles étalées. Le reflet rose des bruyères tremble dans l'eau, et c'est une jolie sensation du vaste silence des choses, lorsque, les bateliers ayant levé les rames, le bateau glisse tout seul, et que l'oreille entend le bruit des gouttelettes qui, du bois de ces rames, tombent sur la surface moirée du chenal.

III

Lisdoonvarna (comté de Clare), juillet 1881.

On m'avait dit : la route sera dure, mais vous verrez des prêtres irlandais et un village d'eaux d'un aspect unique. Me voici donc lancé à travers ce sauvage comté de Clare, patrie des O'Brien et des Mac-Mahon. D'Ennis à Liscannor bay, c'est un paysage de prairies désertes que traversent des corbeaux de la grande espèce qui rasent l'herbe, noirs et leur long bec

tendu. Puis les châteaux ruinés abondent. Pas une motte de terre qui n'ait vu mourir son homme, durant les âpres guerres locales du pays. C'est ensuite, sur le bord de la mer et auprès de la baie, les falaises de Moher qui, à elles seules, vaudraient le voyage. La côte tombe à pic d'une hauteur de six cents pieds, et, durant plusieurs milles, les énormes rochers développent leur ligne. Des porches d'ombre s'y creusent, et, dans cette profondeur d'abîmes, d'innombrables oiseaux de mer tournoient avec un hululement continu, comme d'enfants plaintifs, tandis que la mer glauque écume. Puis la route monte au nord, et le long de ces côtes où périrent les vaisseaux de l'*Armada*, un plateau se dessine, mamelonné de larges pelouses dont la pente dévale vers une sorte de vallée centrale. Une demi-douzaine d'hôtels et deux douzaines de maisons se dispersent sur ces mamelons et dans cette vallée. C'est Lisdoonvarna, station thermale connue depuis quelque dix ans, et qui sert de rendez-vous au clergé irlandais. Sans doute, il vient là quelques Anglais que les médecins envoient faire une cure de silence et de calme, encore plutôt qu'une cure d'eaux, après l'existence excessive de Londres. Mais l'aspect mort des hôtels où végètent ces énervés contraste étrangement avec le bruit et la gaieté des maisons où discutent les prêtres. Le soir, après un dîner largement arrosé d'ale et de whiskey, ces prêtres vaguent dans les rues, par groupes. L'air vif a fouetté leur sang qui colore leurs joues. Leurs redingotes ouvertes, leur forte carrure, leur verbe haut, la sécurité de leur démarche, tout révèle en eux

des personnages libres, indiscutés et hardis. Ils sont en vacances ici, et, une fois rentrés à leur auberge, joueront au *loo* — un jeu très analogue à la *mouche* dont il est parlé si spirituellement dans *Béatrix* de Balzac — très tard dans la nuit. Ils vivent bien d'une vie franche, et sans que personne songe à les suivre de ce regard méfiant des campagnards de France qui voient passer leur curé. Les événements de cette année ont, une fois de plus, montré l'étroit lien qui unit ce clergé et cette population catholique d'Irlande. J'ai recueilli quelques notes, certes incomplètes, mais que j'espère exactes sur le détail des mœurs de ces prêtres. Je les transcris à peu près telles quelles.

Le plus souvent, le prêtre irlandais est fils d'un paysan. Il a été élevé en pleine sauvagerie des champs, à courir pieds nus parmi les pierres. Vers sept ou huit ans, il a été envoyé à l'école nationale. On appelle ainsi les écoles primaires, qui sont nombreuses, gratuites et bien tenues. Un des traits particuliers du paysan irlandais est la gâterie de l'enfant tout jeune. Aussi le travail des champs n'est-il exercé que par les adultes, et le garçonnet peut étudier en toute liberté de ses heures. Vers les douze ans, si l'enfant a montré quelque disposition, surtout s'il a dans sa famille quelque personne appartenant au clergé, on l'envoie dans une façon de collège préparatoire. Dès lors, il faudra qu'il soit prêtre. Sa vocation n'est guère consultée qu'en seconde ligne. Le paysan, son père, qui

paye les frais de cette seconde période d'éducation, sait que la carrière est bonne, et qu'une fois entré à Maynooth la fortune du garçon est faite.

Maynooth est une petite ville sise à quinze milles de Dublin et qui renferme le plus important des trois grands séminaires où se recrute le clergé de l'île. Les deux autres sont celui de Rome et ce collège des Irlandais à Paris, qui survit, dans la paix d'une des rues aboutissant au Panthéon, à tant d'orages de notre politique. Au siècle dernier, deux autres grands séminaires à l'usage des Irlandais résidaient, l'un à Douai, l'autre à Salamanque. Le séminaire de Maynooth recevait jadis une dotation annuelle qui, sous le présent règne, a été remplacée par une somme d'argent une fois versée. Cette somme, qui constitue le capital de la maison, est assez considérable pour que, tous frais payés, l'administration assure à chacun des cinq cents élèves une pension de vingt à trente livres sterling par année. L'élève est nourri; il est logé. Une fois reçu dans le séminaire, il a huit années d'études à suivre, durant lesquelles sa pension lui représente, à lui, fils d'un tenancier souvent en détresse, un extraordinaire changement de sa fortune. Qu'un peu d'orgueil en résulte, cela est évident, et surtout un vif sentiment de la dignité de l'état ecclésiastique. Aucune trace de l'influence du gouvernement ne vient montrer au séminariste, comme chez nous, qu'il sera fonctionnaire salarié, et que son rôle dans la machine sociale se mesurera aux fluctuations de l'idée d'autorité dans les conducteurs de cette machine. Le prêtre irlandais est

issu du peuple, et va vivre du peuple. Toute la différence entre le rôle des deux clergés me paraît tenir dans ce fait.

Les années de séminaire finies, la période des sacrifices recommence, mais courte et adoucie par l'approche de la situation définitive. Sur le choix de son évêque, qui le connaît souvent depuis son enfance, le jeune homme a été nommé vicaire. Son traitement consiste alors en une somme que lui donne le curé. A cette somme, forcément minime, le vicaire ajoute le produit de ses messes, et dans certaines paroisses, il augmente ces maigres revenus d'une dîme prélevée sur l'avoine. Ses parents lui viennent en aide et parfont le reste. Une fois possesseur d'une cure, il les récompensera de ce dévouement, car tout changera et il sera riche. Il aura pour lui d'abord la rente que lui assureront les mariages. Le chiffre de la somme que les curés irlandais demandent pour célébrer un mariage est presque incroyable. Sur une dot de cent livres sterling, ils ne prennent, me dit-on, pas moins de dix livres. Or, il est rare, pour ne pas dire sans exemple, qu'une fille se marie sans une dot, — un autre trait de l'Irlandais qui, celui-là, lui est commun avec le Français, étant de dépenser volontiers la plus grosse partie de sa fortune à doter ses filles. A cette première et grosse rente, le curé en ajoute une autre qui monte beaucoup plus haut. A Noël et à Pâques, il fait une collecte pour lui-même, à l'église. Des dévots de bonne volonté ont

préparé des listes sur lesquelles chacun inscrit ce qu'il s'engage à donner. Qu'on réfléchisse que toute la population communie à Noël et à Pâques, que le curé est là, en personne, qui lit de ses yeux le détail des sommes promises, et il ne faut pas beaucoup d'expérience de la nature humaine pour conclure que cette seconde source de revenus dépasse encore la première en abondance.

La vie de ce curé, ainsi renté par ses ouailles, leur est d'ailleurs toute dévouée, en charités d'abord, mais surtout en zèle apostolique. Le curé loge à ses frais, et d'ordinaire il vit avec une sœur ou une parente qui tient son ménage. Sa besogne principale est de préparer tous ses paroissiens aux deux grandes communions de l'année. Il faut qu'à cheval ou juché sur la banquette de son *car*, il parcoure sa paroisse, souvent très étendue, pendant deux mois aux environs de la Noël, et deux mois encore aux environs des fêtes de Pâques. Il court donc à travers les fermes dispersées, s'installant dans une d'elles qui, pour les maisons de la vallée ou de la montagne, devient la « station. » Là, il confesse, et donne la communion sur un petit autel portatif qu'il installe de son mieux. La besogne est rude, par les mauvais temps et les mauvais chemins ; mais la foi non entamée de ces insulaires en fait aussi une sorte de dictature morale qui n'a pas de rebelles. Un de mes amis me raconte que les curés, eux-mêmes d'une chasteté irréprochable, ont maintenu la chasteté parmi les fidèles à force de terreur, apostrophant les coupables en pleine église, et encore aujourd'hui, dirigeant

contre eux des allusions à peine voilées, sans que personne fasse que baisser la tête.

Cette dictature s'augmente de toute l'indépendance que procure une fonction très solide. Une fois la *collation* reçue, le curé devient, en effet, inamovible dans sa cure. Rarement il cherche à la troquer contre une autre, même plus riche, installé qu'il est dans une tranquillité admirable d'existence, qui est celle d'un gros bourgeois de campagne de chez nous, avec toute l'abondance matérielle que ce pauvre pays peut procurer. Cependant, au fur et à mesure des vacances dans l'épiscopat, les curés du diocèse ont à présenter trois candidats au choix de Rome pour le poste d'évêque. Ces candidats, par ordre de suffrage, sont le *dignissimus*, le *dignior* et le *dignus*. Pie IX est le premier des papes qui ait nommé des évêques en Irlande choisis par lui en dehors de cette liste. Le pape actuel semble être revenu à l'ancien usage.

La psychologie du prêtre irlandais se dessine plus nettement à la lumière de ces faits. Encore une fois, le trait primitif, c'est que le prêtre est né du peuple et vit par le peuple. Il en a donc et les mœurs, et les intérêts, et les idées. Le peuple est devenu révolutionnaire; le clergé est devenu révolutionnaire avec lui. Le prêtre irlandais, chaste et robuste, n'aurait que peu à faire pour se transformer en homme d'action; il n'a rien à faire pour se transformer en homme politique. Tout

l'y pousse : sa haine de catholique contre l'Église protestante, son sentiment de patriote, l'orgueil naturel à un paysan parvenu, enfin le souci même de sa position matérielle, qui sera d'autant plus belle que celle de ses paroissiens sera plus grande. C'est ici, comme on voit, précisément l'envers de la position politique du clergé français. Avec sa finesse habituelle, Rome a dû ménager ce clergé excentrique, par la peur d'un schisme qui est toujours possible. Quand une Eglise a un extrême sentiment de sa nationalité, elle ne saurait devenir ultramontaine. C'est bien le cas pour l'Église d'Irlande. En attendant, cette Église est d'une orthodoxie encore intacte. A la quête pour le denier de Saint-Pierre, même les plus loqueteux des assistants donnent leur pièce de monnaie. Il faut avoir vu le recueillement de ces pauvres gens lors d'une messe du dimanche, dans une misérable chapelle de village, pour bien apprécier la distance qui sépare ces paysans des nôtres. Il est probable que rien n'a bougé dans ces têtes depuis que les soldats de Cromwell sont venus disperser les moines, dont les couvents écroulés jonchent tant de vallées de Killaloe jusqu'à Youghal et de Howth jusqu'à Corcomroe. C'est ce fond ancien de rancune religieuse qui s'unit à la rancune socialiste pour donner à la révolution actuelle ce caractère d'inconnu redoutable, que constatent tous ceux qui connaissent bien le paysan d'Irlande.

IV

Du Connemara, août 1881.

Le Connemara est de toute la sauvage Irlande le plus sauvage endroit. Non qu'il y ait le moindre danger à parcourir cette ligne de montagnes qui compose la partie nord du comté de Galway, mais ici, plus de chemins de fer, peu d'hôtels. Des routes étroites; pour tout véhicule, le *car* de louage, et pour tout gîte, l'auberge. Je recopie quelques notes prises au hasard d'une promenade dans ce dur pays.

Le train qui vient de l'intérieur de l'Irlande longe la baie de Galway, dont le dessin est charmant à suivre des yeux par le temps clair. L'eau bleue encadre les îles vertes. De gros vaisseaux découpent sur le ciel leurs fins cordages, et tout au bout c'est la ville, ancienne et noire. Je ne fais que la traverser — juste le temps de passer devant une construction carrée qui est la prison. Quoiqu'il ne soit guère que midi, une patrouille armée circule sur le chemin de ronde. Il y a dans l'intérieur des hommes arrêtés comme ligueurs, et on redoute toujours un coup de main de leurs innom-

brables complices épars dans la ville et la campagne. Il est impossible de faire cent pas en Irlande, sans que quelque incident vous rappelle l'étrange état de révolution lente et continue, dont l'île souffre.

La route la plus courte pour aller de Galway au Connemara est celle du Lough Corrib, — énorme nappe d'eau qui est comme le type des lacs démesurés de l'Irlande. Un bateau à vapeur, un peu moins grand qu'une des mouches qui vont d'Auteuil à Charenton, fait le service. Ce mince bateau s'engage d'abord dans une rivière qu'il remonte et dont l'eau, comme celle du Shannon et en général de toutes les rivières irlandaises, est d'une intense couleur noire. La quantité de tourbières que le voyageur traverse explique assez cette infiltration de la terre sombre dans l'eau courante. Des prairies et des châteaux ruinés apparaissent sur les deux bords de la rivière. Une petite barque passe, conduite par trois jeunes prêtres, qui rament vigoureusement et cherchent le gros remous du vapeur pour faire danser leur embarcation. La rivière se resserre. D'énormes plaines de joncs s'étendent, par-dessus lesquelles volent des hérons. A peine si le bateau a la place nécessaire à son passage. Puis le large lac se développe.

Il est d'un aspect singulier, tout semé d'îlots qui hérissent sa surface de leurs rochers duvetés d'herbes. On en a compté jusqu'à trois cent soixante-cinq. Même

la profondeur est si peu considérable et les dents aiguës des rochers affleurent de si près, qu'un chenal est tracé au vapeur par des cônes de pierre dont les masses peintes en blanc achèvent de donner au paysage un caractère singulier. A l'horizon, les douze pointes du Bunnabeola — les plus hautes cimes de la contrée — se dessinent, et, entre elles et le lac, des contreforts plus bas vont s'étageant, avec des dégradations de teintes violettes, qui indiquent la perspective des montagnes et la succession des gorges. Sur le bateau, c'est un tout petit nombre de passagers, sept à huit, tous des gens du pays : gros fermiers revenant à leur terre, petits boutiquiers regagnant leur échoppe. Le silence naturel aux hommes du Nord s'augmente encore de la défiance que la crise politique et l'espionnage de la Land League inspirent aux uns et aux autres. — Il leur suffit, en effet, d'ouvrir leur journal pour y voir qu'un homme du comté de Waterford a reçu deux coups de fusil, l'autre semaine, pour avoir mal parlé des agitateurs. Ils regardent d'un regard morne ce sombre paysage qui ne s'éclaire d'un sourire de feuillage qu'à son extrémité. Une coquette baie, fermée de cinq îles, termine le lac sur un gazon merveilleusement tenu, ce gazon, passé au rouleau chaque matin, des villas anglaises. Ce vert si tendre fait bordure à des parterres de fleurs bariolées, et un château, dans le style romantique, en pierres blanches et noires, émerge des branches de magnifiques arbres. C'est la propriété de lord Ardilaun, le plus riche brasseur du Royaume-Uni, anobli sous le ministère de lord Bea-

consfield pour l'énergie de son rôle politique. Ainsi se recrute parmi les plus gros propriétaires et les plus hauts talents cette aristocratie toujours vivante à cause de ce renouvellement continu de ses membres.

Le village de Cong, où le bateau me dépose, ne contient qu'une auberge, et ses curiosités se bornent à deux : le passage souterrain du Mask et la vieille abbaye. Les géologues expliquent par une composition particulière de terrain l'étrange phénomène des apparitions et des disparitions de la rivière qui joint le lough Corrib au lough Mask. Tantôt cette rivière coule à ciel découvert, tantôt elle entre sous la terre, et cela sans accident de terrain dont les hauts et les bas fassent tantôt tunnel, tantôt plate-forme. Un des points où ces différences de niveau du même courant sont le plus sensibles s'appelle le « trou du pigeon. » Au milieu d'une prairie un trou, en effet, se creuse, le long duquel descendent soixante marches d'escalier, et dans le souterrain qui s'ouvre au fond de ce gouffre, profond de dix-sept pieds, le Mask roule une eau dont la nappe noire s'éclaire au feu d'un bouchon de paille que la gardienne de ce souterrain fait flamber. Au-dessus de la rivière, des pierres pendent toutes miroitantes. Puis, une fois remonté et à deux cents pas, vous retrouverez ce même Mask sortant de terre sans jaillissement, et s'épanchant à plein lit découvert, pour s'abîmer de nouveau, comme par une magie, et se jeter

enfin dans le lough Corrib, après avoir traversé les pelouses du parc de lord Ardilaun, où se trouvent aussi les ruines de l'abbaye.

Cette abbaye est célèbre parce que le dernier roi d'Irlande y fut, dit-on, enterré. Ce souvenir, j'avoue, me laisse aussi froid que les détails d'architecture que le très exact *Guide Murray* énumère en plusieurs colonnes. Mais une impression d'une pénétrante poésie se dégage du spectacle des pierres tombales qui pavent le sol de ces vieilles abbayes, abandonnées par les moines lors des guerres de conquête. A Cong, comme à Corcomroe, comme à Kilmacduagh, les catholiques avaient transformé en cimetière l'ancien asile de leurs prêtres. La ruine ainsi demeurait sacrée, et aujourd'hui que toutes ces pierres, aux inscriptions presque effacées, datent d'un autre siècle et que l'herbe a poussé entre elles comme le lierre au long des murs de l'édifice sans toit, il est impossible de ne pas se sentir remué par ce qu'un Grec appelle le « mélancolique de la vie, » en songeant surtout que les haines qui ont détruit le vieil édifice existent toujours, et que les fils de ces morts sont agités des mêmes colères qui ont tourmenté leurs ancêtres. Il m'a suffi le lendemain, pour en avoir la sinistre preuve, de m'engager sur la route de Cong à Leenane.

C'est sur cette route, en effet, que fut assassiné, voici presque deux ans, ce malheureux lord Mount-

morris, dont la mort marqua le commencement de la sanglante campagne de la Land League. Le lord revenait à cheval d'une course dans le pays. Deux coups de feu, partis de derrière un mur, l'étendent roide mort. La reine a recueilli sa veuve et ses enfants. Mais jamais les assassins n'ont pu être retrouvés. Le paysan qui me conduit me montre la place, le mur, et, à quelque deux cents pas, la maison du lord. Elle est carrée, petite, à deux étages, et regarde le lac Corrib. Les fenêtres sont closes et les arbres du parc poussent en liberté. Le lord avait très peu de fortune, une dizaine de mille francs de rente et plusieurs enfants. Il fallait vivre. Il ne pouvait, comme beaucoup d'autres, passer en Angleterre et attendre, sans toucher à ses revenus d'Irlande, que ses affaires fussent réglées. « C'était un pauvre lord, » dit le paysan, « court et « trapu, toujours vêtu d'une cotte comme la mienne, » et il montre son méchant habit gris. Mais la Land League voulait « faire peur, » tragique formule de Danton qui se retrouve dans le programme de tous les révolutionnaires. Lord Mountmorris fut choisi sans doute comme étant le plus aisé à atteindre des pairs d'Irlande, attendu que sa médiocre condition ne lui permettait pas de se garder comme les châtelains des environs.

Pas très loin de là et toujours en vue du lac, le paysan nous raconte une anecdote sur un singulier tour joué au vice-roi d'Irlande, lord Carlisle, par lord Leitrim. — Ce dernier fut depuis tué dans le Donegal par un de ses tenanciers, qui demeura aussi impuni que l'assassin de

lord Mountmorris. — Lord Leitrim apprend que le vice-roi, qu'il haïssait, devait coucher à l'hôtel à Maume, après une journée de voyage fatigante et longue. Les patrons de l'hôtel étaient les tenanciers de lord Leitrim. Il leur défend, sous peine d'éviction, de recevoir le vice-roi. Les pauvres gens épouvantés ferment portes et volets et quittent la maison, si bien que lord Carlisle, en arrivant à la nuit tombante, trouva visage de bois, — jamais expression ne fut plus juste, — et il lui fallut continuer jusqu'à Cong, durant dix longs milles, qui durent lui sembler interminables. Détail de mœurs qui peint la primitive violence des passions de beaucoup des hommes de ce pays, et par cela même explique des traits de cruauté qui nous reportent à plusieurs siècles.

Cette route tragique dévale d'ailleurs dans une sauvagerie de paysage incomparable. C'est d'un côté le lac Corrib et ses îlots, de l'autre la montagne. Il n'y a d'arbre que de place en place. D'immenses prairies hérissées de rochers revêtent les pentes. Parfois ces prairies ont été éventrées pour être exploitées en tourbières. Les mottes de terre brune nagent dans un marais que les orages continus ont amassé. La pluie tombe, ou plutôt c'est de la poussière d'eau que le vent émiette des lourds nuages. Le *car* file au trot d'un petit cheval. Des huttes de sauvages, hautes d'une hauteur d'homme, attestent de temps à autre, que le

pays n'est pas désert. Une ferme apparaît. A côté, une baraque de construction récente sert d'abri à des gens de police à qui l'on a confié le soin de garder le fermier, menacé de mort par les ligueurs. Voici Maume, enfin, et l'hôtel d'où la fantaisie de lord Leitrim expulsa le vice-roi. Ma qualité d'homme de lettres étant moins lourde à porter, j'arrive à m'abriter dans la salle commune de cet asile, où des Irlandais prennent un lunch. Ils boivent leur thé et beurrent leur pain avec le flegme de gens vêtus de caoutchouc des pieds à la tête, qui tout à l'heure reprendront leur voyage en voiture ouverte, — la voiture fermée étant inconnue sur les routes : « C'est l'habitude ainsi, » disent-ils philosophiquement. — La dure hygiène des races de la brume éclate à ce petit signe, comme à la forte nourriture et aux longs verres de whiskey dont les hommes s'emplissent, robustes, la face colorée, tout roux avec des yeux d'un bleu dur, si voisins de leurs aïeux, les combattants d'autrefois, et n'ayant pas un beaucoup plus grand nombre d'idées et de sensations.

De Maume à Leenane, c'est un autre versant de montagnes. Le lac a disparu. Des défilés succèdent aux défilés. C'est une exquise originalité dans ces gorges nues, lorsque sur la pente verte de la colline un ruisseau tout blanc tord son ruban qui tremble. Un torrent roule dans le creux de la vallée une eau brune et mousseuse comme de la bière noire. Puis les montagnes s'ouvrent et la baie de Leenane étale son eau à peine ridée. Elle fait l'extrémité d'une espèce de fiord, tout pareil à ceux de la Norwège. La mer est entrée

dans les terres à une profondeur énorme, et comme elle emplit plusieurs gorges de montagnes, chacun des petits bassins semble un lac, mais un lac où la marée ondule, et les grands oiseaux de l'Atlantique y viennent pêcher. Ce paysage d'une suavité si âpre rappelle ces fonds de tableaux que les peintres primitifs dessinent avec piété derrière le visage de la madone, pour que la virginité de l'horizon mette comme un silence de la nature, non souillée par l'homme, autour de la mère de pureté.

V

Dublin, août 1881.

Que faire en voyage lorsqu' « il pleut et que la vie est triste, » comme dit le délicat Sully Prudhomme, — et que l'on a devant soi les interminables heures à user d'une après-midi de solitude ? Que faire, sinon lire et compléter par des notes prises dans le livre les notes personnelles, prises à même les promenades ? Le titre d'un article de la *Contemporary review* m'avait tiré l'œil, voici un mois : « *They were a great people*, *sir*. — « C'était une grande race, monsieur, » — et en petits caractères : « *Une contribution à quelques problèmes concernant l'histoire d'Irlande.* » Ma curiosité n'a pas été déçue, et l'article, des plus curieux, vaut la peine

d'être résumé pour l'éclaircissement, au regard du lecteur français, de la question de propriété dans cette verte Erin qui est en train de devenir la rouge Erin.

———

L'auteur de cet article, M. Butler, a pris texte d'une excursion d'été dans l'âpre comté de Clare, qui se développe à l'est de l'île et fait le sud de la baie de Galway. L'histoire locale d'une des familles de ce comté représente l'histoire de beaucoup d'autres familles de beaucoup d'autres comtés. Avec une familiarité à la Carlyle, et qui serre de près les menus faits, M. Butler raconte sa conversation avec le conducteur du *car* qui le menait à une montagne de cette province : « A qui appartiennent ces terres ? » dit-il à ce paysan, qui n'a jamais quitté son village, et qui, répétant la légende entendue de la bouche des vieux, répond aussitôt : « C'est la terre des Mac-Mahon. Ils la possé-« daient toute, depuis six milles au-delà d'Ennis jus-« qu'aux rochers de Loop Head. *They were a great* « *people, sir ;* mais ils ont tous quitté le pays...

« — Et où sont-ils allés ?

« — Le diable le sait, votre honneur, ils sont partis « voici beaucoup de jours...

« — Et qui est à leur place maintenant ?

« — Un tas de gens ; il y a les S..., les S..., les S..., « et bien d'autres. Ah ! c'était une grande race ; mais, « racine et branches, tout a quitté la terre... »

Qu'on réfléchisse que ces propriétaires anciens ont

quitté en effet ce sol depuis deux cents ans, et que pourtant ce cocher de village se rappelle leur nom comme si ce départ datait de la veille. M. Butler, rien que par ce trait, marque le point de vue spécial du paysan irlandais pour qui les propriétaires actuels sont tous des usurpateurs contre lesquels tout est permis. Mais d'où cette étrange protestation du souvenir populaire contre le fait depuis si longtemps accompli ? Deux causes diverses, prétend-il, ont agi sur la mémoire du cultivateur indigène. D'abord les familles dépossédées au dix-septième siècle étaient vraiment celles des chefs héréditaires, — des chefs qui commandaient depuis des siècles et dont le sang s'était mêlé au sang de leurs féaux sur tous les champs de bataille du moyen âge, puis les nouveaux occupants n'ont rien su faire de ce qu'il aurait fallu pour effacer le puissant et féodal souvenir.

M. Butler nous initie aux origines de ces Mac-Mahon du comté de Clare. Leur premier ancêtre fut Brian Boroimhe, le héros favori des ballades celtiques, vieux roi de guerre qui fut tué à Clontarf par des soldats danois, au moment où il priait dans sa tente pour le succès de son armée en train de livrer la sanglante bataille qu'on sait. Le même jour, son fils aîné Murogh et son petit-fils Turlogh furent tués en combattant. Le premier avait tellement fatigué son bras droit et sa hache à frapper les Danois, que ses coups ne fendaient plus

les casques. Attaqué par le chef ennemi, Arnulf, de la main gauche il lui arrache son armure et d'un coup de hache l'assomme, tandis que l'autre lui perce le côté d'un coup de dague. Turlogh n'avait pas plus de seize ans. On trouva son cadavre flottant sur les eaux de la Tolka, les deux mains prises dans la chevelure d'un Danois qu'il avait entraîné dans l'eau et retenu férocement dans son agonie.

Les descendants de ces héros ne furent ni moins héroïques ni moins sauvages. Un d'eux, O'Brien de Thomond, roi d'Irlande, répondait à Richard II d'Angleterre, qui voulait lui conférer la chevalerie : « Chez « nous, c'est à sept ans que les garçons reçoivent la « chevalerie. Nous les campons sur des chevaux dans « une grande plaine et nous les lançons sur des obsta- « cles. Celui qui en brise le plus est le premier cheva- « lier. » Établis dans le comté de Clare, ces O'Brien et leurs cousins les Mac-Mahon guerroyèrent durant des générations contre les Danois, contre les Anglais, contre leurs parents, et qui avaient-ils à leur suite, durant ces chevauchées meurtrières, sinon précisément les ancêtres des ligueurs d'aujourd'hui ?

Vers le quinzième siècle, une révolution s'accomplit qu'il faut bien comprendre pour saisir la psychologie du paysan irlandais. La féodalité devint territoriale. Le *clan* se transforma en la *tenance*. Le chef militaire se changea en landlord. Cela veut dire que, mieux assis et participant sans le savoir au grand mouvement d'installation sociale de l'Europe moderne, les nobles d'Irlande commencèrent à dessiner plus nettement

leurs possessions, et à exploiter plus pacifiquement ces possessions. Les féaux des guerres du moyen âge devinrent les tenanciers du seizième et du dix-septième siècle. En vertu du principe de féodalité qui les faisait donner leur sang dans les combats, ils donnèrent leur argent et le produit de leur travail. Ce second tribut continuait l'autre, et il était considérable. Les archives des Mac-Mahon nous montrent que, précisément au quinzième siècle, le chef d'alors, un personnage surnommé « l'homme aux six doigts » distribua son domaine entre ses trois fils, et que le plus jeune eut pour sa part douze mille acres de terre dans le comté de Clare. C'est l'histoire de ces douze mille acres de terre que M. Butler nous donne comme le type de l'histoire de toute la terre irlandaise.

Sous les Tudors et sous Cromwell, les O'Brien et les Mac-Mahon conservent leur domaine. Puis Jacques II règne et tombe. Les nobles Irlandais demeurés fidèles à sa cause quittent la contrée. C'est l'émigration connue sous le nom d' « envolée des oies sauvages, » et tout naturellement leurs terres en déshérence sont données à des personnes venues de l'Angleterre. Les anciens propriétaires ont pris du service à l'étranger. En vain les femmes restées sur le sol essayent, pour sauver les terres de la confiscation, de se faire protestantes comme cette vaillante Marie Mac-Mahon qui disait : « Il vaut mieux qu'une vieille femme soit

« damnée et que mes fils ne soient pas des men-
« diants. » Un spirituel historien de ces conversions étranges les dépeint d'un mot. « Ces femmes quittaient « les erreurs de l'Église romaine pour embrasser celles « de la religion établie. » Mais cela ne servait de rien. Lorsque l'héritier de la famille des Mac-Mahon revint au milieu du dix-huitième siècle, il trouva ses domaines dépecés, son château presque détruit, et il mourut de solitude au milieu des ennemis, maîtres de tout autour de lui.

Et quels maîtres ? M. Butler cite une phrase profonde d'Edmond Burke : « Une oligarchie plébéienne est « un monstre qu'aucun peuple, sinon de bêtes brutes, « ne peut supporter longtemps. » Or, précisément la nouvelle oligarchie irlandaise était, d'origine et de caractère, la pire qui fût, et qui n'avait obtenu l'investiture des terres abandonnées qu'au prix des services parfois les moins estimables. Elle se conduisit, durant tout le dix-huitième siècle, avec une inintelligence barbare de ses intérêts vrais. « Au lieu des vieux maî-
« tres, dit M. Butler, une nouvelle race d'hommes « tenait la terre, étrangers de nationalité, opposés de « religion, hostiles de cœur au peuple qui les entou-
« rait. Ils se considéraient et vivaient en garnisaires de « la contrée, ils détestaient ce peuple qui les détestait. « Ils buvaient pieusement à la glorieuse, à la pieuse, à « l'immortelle mémoire d'un certain roi, et, le 20 jan-
« vier, en moquerie de l'exécution d'un autre roi, ils « s'asseyaient à un dîner de tête de veau. C'étaient des « gens qui se tenaient aussi complètement isolés de

« leurs tenanciers que s'ils eussent été la garnison « blanche des prairies de l'Ouest, chargée de réprimer « la sauvagerie des Indiens rouges. »

De nos jours, et sur l'esprit des paysans qui n'ont rien oublié, les idées du nouveau monde ont passé. Les émigrants revenus d'Amérique ont rapporté des principes d'un socialisme simple, et séduisant par cette simplicité à la fois et par ses promesses. Quel lien aurait pu empêcher le tenancier irlandais de vouer à l'exécration le *landlord* de race étrangère, représentant à ses yeux une usurpation injuste, une tyrannie d'argent et une foi hostile ? Ainsi s'est élaborée cette haine sinistrement audacieuse dont les effets se manifestent tous les jours par des crimes nouveaux. Si M. Butler a raison dans les faits qu'il cite, et que j'ai résumés de mon mieux, sans pouvoir d'ailleurs les contrôler, l'agitation date de loin et l'Irlande n'est pas voisine du calme, quoique aujourd'hui la plupart des *landlords* soient doux et humains, quoique l'Angleterre traite l'île rebelle en enfant gâtée, quoique enfin le projet d'une république d'Irlande soit extravagant. Mais que faire entendre à des hommes dont les haines remontent à la capitulation de Limerick et qui en parlent comme d'un événement d'hier ?

VI

Oban (Écosse), août 1881.

De la pluie et encore de la pluie. Pour me consoler et en attendant le départ du bateau qui doit me conduire à Inverness par le *Caledonian canal*, je mets au net ces quelques notes prises au crayon sur mon carnet de voyage, — croquis sans dessin général qui donneront peut-être mieux la sensation de l'atmosphère de ce pays de brume.

—

L'impression d'un départ sur mer, à la nuit tombante, a quelque chose d'à la fois délicieux et mélancolique où se résume tout le charme de l'absence, — charme toujours un peu triste des habitudes rompues, charme toujours enivrant, lorsque l'on est jeune, de l'indépendance reconquise. Voici qu'autour du grand vapeur, l'eau sombre, couleur d'ardoise, ondule à peine. Le ciel, d'un gris tendre, se fond avec la mer. Sur ce ciel indécis, où flotte la lueur du jour finissant, les mâts des innombrables vaisseaux qui encombrent la rade découpent la finesse précise de leurs cordages. Sur l'un, puis sur l'autre de ces vaisseaux, des lumières

s'allument, toutes rouges. La ville, par derrière, se devine, noyée de brume. Des câbles grincent, et le mugissement du bateau annonce le départ, accompagné en sourdine par le mugissement d'un troupeau de bœufs parqués dans l'entrepont. *(Belfast.)*

Rencontrez-vous ailleurs qu'en Angleterre de ces énormes villes noires qui s'éveillent le matin sous un ciel fuligineux, où de la poussière de suie semble diffuse ? C'est de la brume sans ce veloutement des objets, sans cette éclosion de la tâche lumineuse dont le contour tremble, comme en Hollande. Ici le contour des maisons reste net et précis à travers ce *fog*. La tristesse des gazons des parcs est infinie sous cette pesée de l'air dense et âcre. Avec un ciel de cette épaisseur de brouillard, la libre expansion de la vie animale, seule source de volupté, est impossible. Aussi bien, la volupté dans le sens où nous autres Méridionaux interprétons ce terme, n'existe pas en Angleterre. Même le caractère de l'architecture indique cette absence du sentiment du bonheur, rien que par la sèche et dure arête des lignes. L'énorme effort, la réflexion continue et solitaire, l'entraînement, par les exercices violents et la nourriture trop forte, de la machine qui sans cela se briserait, la barricade du *home* contre la brutalité du dehors, tous ces traits de la vie anglaise sont comme rendus palpables par cette brume, — où un écriteau tire mes yeux, et j'y lis :

« Considérez vos voies! Éternité! Où la passerons-
« nous? » *(Glasgow.)*

Il y a des contrastes de goût dont vraiment les Anglais seuls sont capables. Dans la cathédrale de Glasgow, je vis un bas-relief qui représentait un *highlander* en costume, tombant sur le bras d'un ange qui, de sa main libre, tenait la trompette de la renommée. Le profil grec et la robe de l'ange étaient d'une exécution tout académique, tandis que le soldat, d'une réalité intacte de carrure et de costume, avait jusqu'au numéro de son régiment inscrit sur son baudrier. Cela me fit souvenir d'un livre, vu par hasard, dans je ne sais quelle gare, dont le frontispice configurait des jeunes filles en costumes de bain de mer regardant une sirène peigner ses cheveux. Ces heurts de mondes si divers ne choquent pas plus ces imaginations sans ironie que les heurts de couleur ne choquent leurs yeux, pas plus que l'éperdue fumée des machines à côté des constructions du moyen âge n'étonne leur sensibilité. Des villes entières, comme Édimbourg, du haut de la fameuse terrasse, développent ainsi un étonnant horizon de tours gothiques et de gares, de châteaux crénelés et de tuyaux d'usine. La puissance de juxtaposition, qui permet à la politique anglaise de toujours admettre le nouveau sans jamais détruire le passé — même contradictoire, — apparaît dans ces détails de physionomie des sculptures,

des gravures et des édifices. C'est exactement l'envers de l'esprit français, qui veut l'unité partout et la logique. *(Édimbourg.)*

Un jeune pasteur, avec qui je cause de M. Renan, sur un de ces chars à bancs découverts qui font le service des vallées d'Écosse, me raconte avoir entrepris le voyage de Londres pour entendre une conférence de notre grand écrivain. L'impression qu'il a rapportée, — et je sais qu'elle lui est commune avec beaucoup de ses compatriotes, — est celle d'un homme profondément religieux et chrétien. A quoi tiennent les destinées cependant? L'auteur de la *Vie de Jésus*, né en Angleterre et protestant, eût cédé à son penchant pour les études théologiques et fût entré dans l'Église. Il n'eût pas rencontré devant lui le terrible *sint ut sunt, aut non sint* du dogme catholique. Son goût naturel pour l'aristocratie intelligente l'eût rangé vraisemblablement dans le parti de lord Beaconsfield et des conservateurs. Il fût arrivé jeune à quelque haute dignité ecclésiastique et son beau talent n'eût jamais pris cette place de révolté qu'il a occupée, par la nécessité des faits, dans notre France. Ce n'est point pour le vain plaisir d'une hypothèse paradoxale que j'imagine cette autre rencontre d'événements, mais pour faire toucher au doigt la différence du recrutement des partis dans l'un et l'autre pays. C'est peut-être le plus grand malheur de la France contemporaine que depuis soixante ans le talent ait

presque toujours été révolutionnaire, — même malgré lui. *(Les Trossachs.)*

Il y a sur les côtes d'Écosse des entrées de golfes d'une sauvagerie qui n'a pas dû bouger depuis les primitives invasions de pirates. J'ai essayé dans ces six stances de rendre un de ces paysages que le paquebot traverse sans y laisser d'autre marque de son passage qu'un sillon d'écume aussitôt refermé.

Le ciel froid du matin où meurent les étoiles
Blanchit le golfe bleu qu'enserrent des coteaux;
Nulle trace de vie humaine, que les voiles,
Pleines de vent, de deux misérables bateaux.

Sur la gauche se creuse un porche basaltique
Où retentit parmi l'amas des rocs branlants
L'immense battement de l'immense Atlantique,
Et d'où s'échappe un vol d'affamés goëlands.

Tendant le bec, dardant leurs mobiles prunelles,
Et leurs ongles crochus ramenés sous leur corps,
Ils vont, battant l'air souple avec leurs blanches ailes
Qu'une plume noirâtre estompe sur les bords.

Si l'un d'eux voit dans l'eau reluire quelque proie
Il s'abîme du bond meurtrier de l'éclair,
Son bec plonge, sa serre avide se déploie.
Un coup d'aile, et l'oiseau plane au plus haut de l'air.

Un autre, fatigué d'une inutile chasse,
Et d'avoir si longtemps volé contre le vent,
Lève sa tête plate et pousse dans l'espace
Un rauque appel plaintif comme un sanglot d'enfant.

Toute la troupe alors, comme désespérée,
Répond à ce sanglot par un sanglot pareil,
Et ce hululement monte avec la marée
Vers le ciel où flamboie un frissonnant soleil.

(Près d'Oban.)

Est-ce une illusion produite par la magie de l'exotisme, il me paraît qu'en Angleterre plus qu'ailleurs se rencontre ce type, si reposant pour le cœur, de la femme qui ne peut pas mentir. Parfois, dans une gare, dans une église, au coin d'une rue, sur un paquebot, un de ces visages apparaît dont l'incorruptible pureté semble révéler une âme d'une qualité morale incomparable. Quelques poètes, Shelley, dans la *Plante sensitive*, Edgard Poë, dans son *Hélène*, Byron, dans sa *Fiancée d'Abydos*, ont évoqué de ces créatures dont la jeune grâce semble s'achever en un rêve d'idéalité surnaturelle. Il est probable qu'à l'approche, l'observateur découvrirait que ces âmes si pures sont aussi très froides et très formalistes, et que le souci du confort l'emporte en elles sur tout autre sentiment, excepté celui de la rigueur biblique. Mais, où serait le plaisir du voyage si ce n'était de voir les contours aimables des choses en se contentant de rêver le reste... sans vérifier son rêve? *(Les Trossachs.)*

VII

Inverness, août 1881.

Je viens de la faire, cette excursion, obligée et d'ailleurs facile, imposée par la mode à quiconque voyage en Écosse. Elle consiste à passer d'Oban à Inverness par quatre lacs successifs que relie le *Caledonian Canal*, étroit et profond. Du pont du vapeur, le touriste peut contempler à loisir, durant douze heures d'une lente traversée, ces gorges des hautes terres où vivaient jadis les farouches clans des guerres d'indépendance. Çà et là, un château ruiné atteste qu'un repaire de hardis soldats surplombait le lac. Ailleurs, une pierre commémorative rappelle un égorgement des temps anciens. Je n'ai pas l'intention de reproduire les détails d'histoire et de paysage très exactement donnés par le guide Murray, voici donc simplement quelques notes personnelles, prises dans la marge de ce livre de guide.

Une impression désagréable et qui accompagne le voyageur à travers toute cette Écosse si sauvage encore d'aspect et jadis de mœurs, c'est l'organisation comme mécanique du voyage. Avec leur pratique entente des

choses, les Anglais ont comme déchiqueté en excursions fixes cet admirable pays. Chemins de fer, bateaux et voitures sont organisés avec une parfaite intelligence de la fatigue et de la commodité, mais aussi pour la plus complète destruction du plaisir original et solitaire. Pour aller d'un lac à un lac ou d'une montagne à une montagne, nul moyen que le véhicule public, où les touristes s'entassent par fournées. Il faudrait, à mon sens, pour jouir de ce paysage, y marcher seul, — ce qui est impossible à un étranger, — ou bien y trouver des moyens de transport privés, — luxe interdit à l'écrivain qui n'a pas les quatre mille livres de revenu de lord Byron. Et encore ne suis-je pas sûr, tant les compagnies ont mis la contrée en coupes réglées, que ces moyens de transport soient aisés à prendre, même au prix de beaucoup d'argent. Force est donc au simple homme de lettres de se mêler à la cohue et de se voiturer comme un colis en compagnie d'autres colis humains qui parlent, s'agitent et contrastent si étrangement avec le paysage que cette rude ligne de montagnes, auprès desquelles frémit doucement l'eau brune, finit par ressembler au décor ironique d'une pantomime paradoxale. Deux noms de célèbres romanciers rendront plus sensible cette curieuse opposition de deux mondes pourtant jetés l'un dans l'autre. Les personnages qui encombrent le pont du bateau avec leurs types et leurs tics semblent sortis tout vifs du roman de Dickens, et le paysage au milieu duquel ils prononcent leur éternel « *very fine*, *inded* » est précisément celui des épopées de Walter Scott.

C'est un exemplaire de Rob Roy interfolié avec les pages de *Pickwick*, la plus perceptible et indiscutable attestation que tout est fini du monde décrit par le grand conteur écossais et que les hautes terres sont devenues, elles aussi, une des pièces du musée cosmopolite que l'étranger vient regarder du bout de sa lorgnette, — comme au Louvre les parures portées par des princesses à présent mortes, ou les portraits des madones dévotement implorées en des siècles pieux...

C'est Wordsworth qui a écrit sur les grottes de Staffa ces vers, d'une forme à la fois philosophique et familière : « Nous l'avons regardée, mais parmi cette « foule — pas un n'a *senti* la vue renommée au loin. — « Et comment l'aurait-il *sentie*, chacun appelant l'autre, « poussé, poussant ?... — C'est *un seul* qu'il faut se tenir, « — contemplant et recueillant dans son esprit et son « cœur, — avec une vénération non troublée, l'effet — « de ces proportions, œuvres de la Toute-Puissante « Main... » Surtout des lacs et de leur beauté tout intime, ces paroles sont vraies. Si encore la mer avec le retentissement de ses houles et la démesurée grandeur de son horizon réduit l'homme à néant, et abolit pour ainsi dire les petitesses des créatures qui déshonorent son rivage, il n'en va pas ainsi des lacs, dont le doux silence, dont l'horizon rétréci, dont le charme comme à portée de l'âme, encadrent l'homme sans l'écraser. La laideur ou la trivialité des êtres ressort

davantage dans ces horizons d'eaux reposées et de bois verts, et l'effort est rude pour aller jusqu'à l'exquise beauté des choses par delà les bérets, les waterproofs et les knicker-bockers des compagnons de route.

N'importe, la poésie visible de ces montagnes et de ces lacs finit par l'emporter sur l'énervante sensation du voisinage, et la pensée a raison des nerfs, comme toujours. La structure du pays rend plus aisée à comprendre l'histoire de ceux qui, l'ayant habité, ont façonné leur âme d'après les nécessités qu'il leur imposait. La distribution en *clans* distincts et rivaux qui explique la sujétion de l'Écosse à l'Angleterre n'est-elle pas écrite comme avec la main, dans la distribution des hautes terres en longues vallées ou *glens* qui s'étendent à perte de vue et s'isolent les unes des autres par de hauts sommets, des lacs profonds, des ravins déchirés? D'autre part, la végétation si pauvre, les pluies continuelles, jusqu'à ne pas avoir eu un jour bleu de tout ce mois d'août, la vision non interrompue du plus âpre pays n'ont-elles pas comme préparé ces montagnards à la sombre et austère religion de la Réforme? Si un dimanche, en Angleterre, apparaît à un continental comme une des plus sévères tyrannies qui soient, un dimanche, en Écosse, procure l'impression de deux dimanches anglais. Et cependant la bonhomie dont les récits de Walter Scott sont empreints n'est-elle pas aussi le résultat fatal des mœurs simples, de la saine et robuste allure de vie des hôtes de ces montagnes presque sans neige?

J'ai nommé pour la seconde fois Walter Scott, et je crois devoir insister sur ce nom aujourd'hui à la fois si célèbre et si démodé, parce qu'il me semble que notre génération est injuste envers ce peintre de l'ancienne Écosse. M. Taine, dans son quatrième volume de l'*Histoire de la littérature anglaise*, en parle avec un dédain d'autant plus significatif que le grand philosophe est aussi équitable d'ordinaire qu'il est sincère. La cause en est que l'auteur de *Waverley* passe pour un peintre de convention qui a débité le moyen âge en romans moraux pour l'usage des jeunes filles de l'un et de l'autre monde. Cela peut être admis d'*Ivanhoë* ou de tel autre récit du même genre, quoique le large souffle épique de ces poèmes en prose mette le poète singulièrement haut. Mais Walter Scott n'est pas seulement épique, il est, pour tout ce qui touche à l'Écosse, documentaire, comme on dit dans l'argot de lettres d'aujourd'hui, à un rare degré. La vérité des descriptions de la *Dame du lac*, par exemple, est telle que les livres de guide n'ont eu qu'à transcrire les vers de ce poème, et lorsque, soi-même, environné par ces paysages, on prend, non point un roman de chevalerie, mais un des romans modernes, comme l'*Antiquaire*, la vérité des caractères et des mœurs apparaît aussi évidente que la vérité des descriptions. Il y a dans les discours et dans les habitudes des personnages ce je ne sais quoi de parfaitement adapté au milieu qui démontre l'exactitude. — Je suis bien obligé de dire : « ce je ne « sais quoi, » car tout est en train de s'en aller de ce

monde écossais dont Walter Scott s'est fait l'historiographe. — Ici comme ailleurs, la marée de la civilisation moderne afflue, effaçant tout, — excepté ce qui survivra à toutes nos civilisations présentes ou passées : la ligne nue des belles montagnes.

VIII

Carlisle, août 1881.

Je viens de visiter plusieurs petites villes écossaises et anglaises : Oban, Inverness, Perth, Aberdeen, Carlisle. Dans chacune de ces petites villes, j'ai séjourné une demi-semaine, allant et venant, causant avec l'un, avec l'autre, regardant de mon mieux, écrivant beaucoup de notes. Je voudrais fixer en quelques traits un certain nombre des impressions qui me restent de ces allées et venues à travers ces rues étrangères, où l'on se répète, en altérant un peu le texte, le mélancolique vers de la *Tristesse d'Olympio :*

La maison me regarde et ne me connaît pas !

Il y a d'abord une impression saisissante, et qui ne fait que s'approfondir, de physionomie extérieure. Les petites maisons, toutes minces et serrées les unes contre les autres, avec leurs deux étages au plus et le nom du propriétaire gravé sur le cuivre de la boîte aux lettres,

disent assez le goût national du *home*, de l'existence séparée et personnelle. Point n'est besoin d'avoir franchi le seuil en mosaïque blanche et noire de beaucoup de ces maisons pour connaître le mobilier qui les garnit : un tapis de moquette préserve le parquet du salon et de la salle à manger. Un tapis de toile cirée couvre les marches de l'escalier intérieur. Un feu de charbon brûle dans la cheminée en fonte noire, car il fait très froid, bien que ce soit l'été. Probablement les meubles sont modernes. Aucun bibelot n'encombre les murs, les étagères ou la cheminée. Tout est utile et tourné vers le confort. En revanche, l'éclat neuf des meubles semble rendu plus neuf encore par le lustre d'un nettoyage acharné. Avant dix heures du matin, ce ne sont, dans la petite ville, que femmes de charge agenouillées devant la porte et lavant le carreau, ou debout derrière les vitres et frottant la fenêtre en guillotine. Vers dix heures, la petite ville est parée. Elle se dresse, propre et noire à la fois, sous ce ciel fuligineux qui noie les collines avoisinantes, — un ciel opaque, à le couper au couteau, comme on dit en France familièrement, ciel de tristesse et de dureté, qui explique l'âme puritaine mieux encore que les volumes de Thomas Carlyle sur Cromwell. Qui donc a dit : « La créature humaine est « le résultat de ce que les lois mettent dans son esprit, « — et le climat dans son cœur ? »

Aucune rue ne ressemble à une autre rue. Entre les rues d'une même ville l'observateur note des diffé-

rences de monde à monde. Entre les rues d'un peuple et les rues d'un autre peuple, il y a toute la diversité des races. Si j'avais à définir la rue anglaise, je dirais qu'il n'y passe jamais un flâneur. Vous connaissez le type de l'homme que la rue de province, en France, nous offre si fréquemment. Le personnage a plus de quarante ans. La sécurité des petites rentes où de la petite fonction inamovible se devine au calme du pas avec lequel il s'achemine, s'arrêtant ici, s'arrêtant là, causant, regardant, musardant, vers le café, — *son* café, — où depuis des jours et des jours il prend une demi-tasse, — *sa* demi-tasse, — et lit les journaux, — *ses* journaux. Ces menues applications de l'adjectif possessif rendent bien la profondeur de ces habitudes qui constituent pour cet homme l'avenir de toutes les après-midi de son âge mûr et de sa vieillesse. On ne peut pas plus comparer à ce pas reposé du rentier français le pas inquiet de l'Anglais en affaire, qu'on ne saurait assimiler au café français, rendez-vous de conversation sans objet, les *bars* qui, de loin en loin, ouvrent leur échoppe sur la rue anglaise. Roides et rogues, les buveurs se tiennent debout, avalant du *brandy* ou du *whiskey*. L'excitation par l'alcool est tellement une condition héréditaire de la vie physiologique de cette race, que même des femmes boivent l'eau-de-vie à ces comptoirs. Particulièrement le soir, les filles en toilette s'arrêtent quelques moments pour se chauffer le sang, non pas avec un petit verre, mais avec un demi grand verre de cet âcre *brandy*. Aussi maint ivrogne se rencontre dans la rue, mais un ivrogne anglais est

d'ordinaire silencieux et stupéfié. Le sens de cette expression sinistre : « ivre-mort » se comprend ici en sa pleine rigueur. Cette ivresse solitaire, morne et concentrée, ne ressemble non plus en rien à la gaie ou agressive, mais toujours sociable ivresse du Français. La qualité de nos excitations n'est-elle pas un des signes les moins douteux de la qualité de notre nature?

A beaucoup parcourir la petite ville, et à regarder les figures qui vont et viennent, la vérité si fortement marquée par M. Taine dans ses *Notes sur l'Angleterre*, reçoit une confirmation indiscutable, à savoir que l'étoffe humaine est ici plus rude, partant le travail plus dur, partant le plaisir moins délicat. Même il semble que derrière ces faces flegmatiques se cachent des âmes à jamais étrangères à l'idée de la sensation heureuse. Les costumes des personnes de la classe bourgeoise sont d'une correction achevée. En Écosse, plusieurs portent la jupe nationale de la même nuance que le veston qui est par-dessus. Le genou est nu. Mais si le *gentleman* n'a pas cette correction achevée, c'est presque toujours une incroyable extrémité de négligence. Il n'y a guère de milieu entre la parfaite tenue et l'ignoble, la sordide misère. Un certain laisser-aller de toilette, à demi élégant, à demi abandonné, qui fait l'habitude de la classe moyenne en France, n'existe pour ainsi dire pas ici. En revanche, il y a des hideurs de mise dont l'équivalent ne se trouverait

chez nous qu'à Paris et dans la plus dégradée des bohèmes. Le chapeau haut de forme domine ces haillons avec son air de dignité officielle, comme il domine la malle que le porte-faix a chargée sur son épaule, toujours coiffé de cette éternelle cheminée.

Et je n'aurais pas pour chapeau
Une cheminée !...

dit quelque part mon vieil ami Maurice Bouchor.

Je m'arrête devant tous les étalages de libraires. Même dans les gares, il n'y en a pas un qui ne contienne les œuvres des principaux poètes. Shakespeare, Milton, Byron, Burns, Tennyson sont partout, et partout même les moins populaires : Moore, Wordsworth, Kirke White, Coleridge. Comparez l'indigence d'auteurs classiques d'une librairie de gare française. Il me semble qu'il faut voir là un signe de supériorité, de sérieux dans l'intelligence anglaise. Beaucoup plus de gens lisent et de meilleurs livres. Cela explique la rare valeur des œuvres que composent des femmes qui se mettent à écrire pour gagner quelque argent, et qui se trouvent avoir des connaissances et du style, parce qu'elles ont toujours appris. Presque chaque famille est abonnée à une « bibliothèque circulante, » qui, chaque mois, lui fait parvenir un choix de volumes. D'autre part, cette lecture plus générale des poètes rend la poésie chose beaucoup moins artificielle et littéraire que chez

nous. Si Lamartine, Victor Hugo et Musset ont pénétré profondément dans notre vie nationale, ç'a été, les deux premiers*, pour des raisons de politique. Une réaction religieuse a fait la gloire du premier, comme la haine de l'empire a fait la gloire du second. Avouons aussi que l'auteur de *Rolla* doit surtout sa haute situation de poète de la jeunesse aux côtés coupables de son beau talent. De cet étonnant mélange d'idéale fantaisie et de libertinage, c'est surtout le libertinage que les jeunes gens ont remarqué. — Mais d'auteurs qui entrent dans la vie de chaque jour, qui servent à la consommation quotidienne de notre sensibilité, — si l'on peut dire, — nous n'en avons point dans le domaine de la poésie. Les Anglais en ont dix ou quinze. Un voyageur a dit qu'il était impossible d'entrer dans la hutte d'un trappeur américain sans y rencontrer la Bible et Shakespeare. Pour la Bible surtout la formule est vraie, si vraie que, dans tous les hôtels de la *country* et sur toutes les tables de nuit, vous trouverez un exemplaire de l'Écriture sainte.

Ces caractères se complètent. Le climat pénible fabrique la créature plus violente et moins voluptueuse, donc plus brutale et moins délicate. Il la rend aussi plus silencieuse et plus réfléchie, — partant moins sociable et plus capable d'idées personnelles. Sur une

* Voir dans le premier volume de ces *Études* et à propos du *Parnasse*, le développement complet de cette thèse (p. 236 et suiv.).

place publique de Carlisle, l'autre jour, je me mêlai à une foule qui se pressait autour d'une statue. Sur le socle, debout, un homme parlait, prêchant sur la Bible, — et non point en pasteur, mais en homme du peuple, que tous écoutaient sans sourire. Il était à peine descendu qu'un autre prit sa place. Je demande à mon voisin qui sont ces gens? « Le premier était un tailleur, celui-ci « est un épicier, » me dit-il. Vous voyez d'ici le *haro* d'une foule française, l'intervention de la police. L'épicier parle moins véhémentement que le tailleur, il cite des textes saints, discute les opinions de son prédécesseur. Personne ne sourit ou ne siffle. De tels traits de mœurs n'expliquent ils pas beaucoup de choses de la vie anglaise, tant contemporaine qu'historique?

IX

Carlisle, août 1881.

La physionomie et la psychologie d'une contrée se reconstruisent avec une extrême fidélité par l'étude des chansons populaires qui ont poussé comme des fleurs dans les vallées, au bord des lacs, sur les montagnes. Étude savante et qui touche à l'histoire en même temps qu'aux lettres. Le voyageur ne saurait l'entreprendre dans la dissipation de ses heures de vagabondage. Il peut du moins feuilleter un recueil de ces chansons, en lire une ici, une autre là, et se procurer ainsi un

commentaire unique des paysages qu'il traverse, — carte muette que les chansons nationales font vivante et peuplée. C'est là un livre de guide d'un nouveau genre, mais singulièrement suggestif et précis. J'ai suivi la règle que je formule ici, dans mes trop courtes promenades à travers l'Écosse, et le recueil de ballades que j'ai feuilleté m'a paru d'une saveur assez originale pour mériter un ou deux articles. Ce recueil, que je recommande aux amateurs de ces curiosités littéraires, a été classé par M. Alexandre Whitelaw. Il est distribué en quatre parties : Ballades mêlées, — ballades de frontières, — ballades des fées, — ballades des guerres civiles. Voici d'abord quelques-unes des ballades de la première partie.

La forme de ces ballades, comme dans presque tous les pays, est le dialogue sans introduction préalable, expliquant le sujet par le seul cliquetis des demandes et des réponses. Je prends au hasard le début d'une de ces chansons qui a pour scène la baie du Loch Ryan sur la mer d'Irlande et qui s'appelle « la fille du Loch Ryan. » Elle a trait, comme beaucoup d'autres, à un de ces amours disproportionnés qui ont fait le malheur de tant de jeunes femmes du peuple, éprises du seigneur, et se heurtant contre les répugnances invincibles de la famille noble. Mais la banalité de l'histoire est sauvée par l'étrange mise en œuvre qui fait de cet ensemble un petit poème digne de Gœthe ou de Henri Heine.

« Oh ! qui chaussera mon joli pied ? — et qui gantera ma main ? — et qui lacera mon corsage — avec une longue, longue bande de toile ?

« Et qui peignera mes longs cheveux blonds — avec un peigne d'argent neuf ? — et qui sera le père de mon jeune fils — jusqu'à ce que lord Gregory revienne ? »

Puis, quand son père, sa mère et sa sœur lui ont promis de la parer et de s'occuper de l'enfant, elle dit :

« Je prendrai un joli bateau, — je naviguerai sur la mer, — et j'irai à lord Gregory, puisqu'il ne peut venir à moi. »

Alors elle prit un joli bateau, — pour naviguer sur la mer salée. — Les voiles étaient de soie couleur vert d'eau, — les cordes de taffetas.

Elle n'avait pas navigué vingt lieues, — vingt lieues seulement et trois, — qu'elle rencontra un pirate, — et toute sa compagnie...

Ce pirate indique à la jeune femme la tour de lord Gregory « imposante, surplombant la mer claire et brillante, » et alors :

Elle vogua tout autour, tout autour du rocher, — et fort, bien fort, elle cria : — « Brisez-vous, brisez-vous, charmes de féeries, — rendez la liberté à mon vrai amour. »

Elle prit son jeune fils dans ses bras, — et vint jusqu'à la porte, — et longtemps elle frappa, et longtemps elle appela ; — mais de réponse elle n'eut point.

— « Oh ! ouvrez la porte, lord Gregory, — ouvrez la porte et laissez-moi entrer, — car le vent secoue ma chevelure blonde, — et la pluie dégoutte sur mon visage... »

— « Au loin, au loin, mauvaise femme, — vous n'êtes pas venue pour le bien, — vous n'êtes qu'une sauvage sorcière — ou une ondine des flots... »

— « Je ne suis pas une sauvage sorcière, — ni une ondine de la

mer, — mais je suis Annie du Loch Ryan, — Oh! ouvrez-moi la porte... »

— « Si tu es Annie de Loch Ryan,— comme je ne crois pas que tu le sois, — dis-moi quelques-uns des gages d'amour — qui nous ont unis jadis, toi et moi... »

— « Ne vous souvenez-vous pas, lord Gregory, — lorsque nou étions assis dans le verger, — nous échangeâmes les bagues de nos doigts, — et je puis te montrer la tienne.

« La vôtre était bonne, et bonne assez, — mais la meilleure était la mienne, — car la vôtre était de bel or rouge, — et la mienne de beau diamant.

« Oh! maintenant, ouvre la porte, lord Gregory, — ouvre la porte, je te prie, — car ton fils est dans mes bras — et sera mort avant le jour... »

Le dialogue continue, coupé par la pluie et les vents, jusqu'à ce que la pauvre fille du Loch Ryan s'éloigne désespérée. Au matin lord Gregory dit à sa mère : « J'ai rêvé un rêve, ma mère, — et je désire qu'il soit « vrai,— que la jolie fille du Loch Ryan était à la grille « du château. » La mère alors lui raconta qu'en effet la fille est venue, mais que la prenant pour une sorcière, elle, la mère, l'a chassée. Lord Gregory s'élance sur le rivage et trouve le corps d'Annie et de l'enfant roulés par les vagues.

Et d'abord il baisa sa joue vermeille, — et il baisa son menton, — et il baisa ses lèvres roses, — mais il n'y avait pas de souffle dedans.

— « Oh! maudite ma cruelle mère, — puisse-t-elle mourir de male mort! — Elle a chassé de ma porte mon vrai amour, — venu de si loin vers moi.

— « Oh! maudite ma cruelle mère, — puisse-t-elle mourir de male mort! — Elle a chassé de ma porte la blonde Annie, — qui est morte d'amour pour moi... »

Composition savante, progression poignante de l'intérêt, choix industrieux des détails, que manque-t-il à ce morceau pour être classique dans le genre, que d'avoir été repris par quelque poète célèbre? Et que manque-t-il, sinon une consécration pareille, à cette autre qui s'appelle « le Faucon, » et qui achève par des détails d'une couleur bien écossaise le récit d'une aventure analogue à celle de Roméo et de Juliette?

Ce poème commence par un dialogue entre un jeune chasseur et son faucon. L'homme supplie l'oiseau d'aller vers sa maîtresse dans le Sud, et de lui remettre un billet. L'oiseau demande comment il la reconnaîtra, et c'est un prétexte à la description de la jeune fille:

— « Sûrement tu reconnaîtras mon vrai amour, — aussitôt que tu la verras; — car, de toutes les fleurs de la blonde Angleterre, — la plus blonde fleur, c'est elle.

« Le rouge qui est sur la joue de ma bien-aimée — est comme des gouttes de sang sur la neige, — le blanc qui est sur son sein nu, — comme l'écume de la pointe des vagues.

« Et toujours, à la porte de ma bien-aimée, — croît un bouleau verdissant; — et tu pourras t'y cacher et y chanter, — quand elle ira vers l'église.

« Et vingt-quatre blondes dames — iront pour la messe, — mais tu reconnaîtras bien ma dame, — car c'est la plus blonde dame qui soit là... »

Le faucon part avec la lettre d'amour sous son aile; il reconnaît la jeune fille aux indications données par l'amant; il s'est perché sur l'arbre et il chante.

Et d'abord il chanta une note basse, basse ; — puis il en chanta une, claire, claire, — et le refrain de la chanson était : — « Votre vrai amour ne peut venir ici... »

— « Allez jouer, allez jouer, mes filles, — la danse vous amusera, — tandis que je vais à ma lucarne — écouter le joli oiseau.

« Chante, chante, mon joli oiseau, — le chant que tu chantais hier, — car je reconnais à ta douce chanson — que mon amant t'a regardé... »

D'abord il chanta une chanson gaie, — puis il en chanta une grave, — puis il becqueta ses plumes grises, — et il lui donna la lettre...

Alors s'avisant d'une ruse singulière, la jeune fille donne rendez-vous à son amant à l'église de Sainte-Mary, la première sur la route qui va d'Angleterre en Écosse, puis elle demande à son père d'être enterrée à cette église et boit un breuvage qui la rend comme morte. Voilà que ses sept frères l'emportent jusqu'à l'église fixée, où se tenait lord William, le maître du faucon.

— « Posez, posez la bière, dit-il, — et laissez-moi la regarder. » — Et sitôt que lord William eut touché sa main, — la couleur commença de lui revenir.

Elle brilla comme la fleur de lis, — jusqu'à ce que sa pâleur fût passée, — puis avec sa joue rose et sa lèvre de rubis, — elle sourit à son amour.

— « Un morceau de votre pain, mon seigneur, — et un verre de votre vin, — car j'ai jeûné ces trois longs jours, — le tout pour votre bonheur et le mien... »

Dernière strophe d'une jovialité qui contraste vivement avec la nuance toute romanesque du reste du poème, et qui m'amène tout naturellement à une chan-

son vraiment gaie et familière, presque dans le goût du *Décaméron*, sur l'aventure d'un clerc amoureux.

La scène, cette fois, est dans Édimbourg.

La blonde jeune May remontait la rue — pour acheter un poisson blanc, — et un joli clerc tomba en amour pour elle, — et il la suivit sur l'heure, — et il la suivit sur l'heure...

— « Oh! où demeurez-vous, ma jolie fille? — je vous prie, dites-le-moi, — car lorsque la nuit sera toute noire, — j'irai vous rendre visite, — j'irai vous rendre visite. »

— « Oh! mon père ferme la porte à clef, — et ma mère garde la clef, — et vous seriez le plus rusé mendiant que vous ne pourriez venir à moi... — que vous ne pourriez venir à moi... »

Le clerc, encouragé sans doute par le clignement d'yeux et le sourire qui accompagnent cette réponse, part avec son frère, menuisier de son état, qui lui fabrique une échelle; les deux garçons montent jusqu'au faîte de la cheminée. Le clerc passe à sa ceinture un crochet attaché à une corde dont son frère tient l'autre extrémité, — puis il se laisse couler jusque dans la chambre où dorment la jeune fille et ses parents.

La vieille mère, qui ne dormait point, — entendit qu'on disait quelque chose. — « Je donne ma vie, dit la pauvre vieille femme, — qu'il y a un homme auprès de notre fille, — qu'il y a un homme auprès de notre fille. »

Le vieux père sortit du lit — pour voir si la chose était vraie; — mais elle avait pris le joli clerc dans ses bras, — et le couvrit avec sa couverture bleue, — et le couvrit avec sa couverture bleue.

— « Oh ! où allez-vous, mon père, dit-elle, — où allez-vous si tard ? — Vous m'avez troublée dans les prières du soir ; — elles étaient si douces, — si douces. »

— « Sois maudite, stupide vieille femme, — et meurs de male mort. — Elle a le livre saint dans les mains, — et elle prie pour toi et moi, — prie pour toi et moi... »

La vieille mère se lève alors elle-même et, dans l'obscurité de la chambre où elle marche à tâtons, sa robe se prend au croc qui flotte au bout de la corde. Le frère, sentant qu'un poids alourdit la corde, s'imagine que le clerc veut remonter ; il tire à lui, et voilà que la vieille mère se sent enlevée en l'air, et pousse des sanglots, tandis que son mari lui dit sentencieusement que si le diable l'emporte, c'est bien fait, puisqu'elle a cette manie de ne jamais vouloir rester tranquille à dormir « durant la longue nuit d'hiver... »

Ces trois ballades, choisies entre plus de cinquante, donneront-elles une idée du mélange de poésie septentrionale et de belle humeur qui paraît constituer le génie écossais, puisque nous le retrouvons dans les bons romans de Scott et dans les chansons de Burns ? J'essayerai, en traduisant quelques ballades de féerie et de guerre, de déterminer plus nettement encore le caractère de ces œuvres populaires, le trait toujours exact, la simplicité des images, le dessin serré du récit, — autant de qualités que nous ne retrouvons, nous autres, écrivains de réflexion, qu'avec un effort, et qui sont l'apanage inné de ces

trouvères anonymes, auteurs des chants nationaux, sur les bords de la Clyde comme sur les bords de la Loire et sur les bords du Rhin. Les dilettantes de lettres me sauront gré d'avoir apporté quelques exemples de plus à cette vieille thèse chère à Gœthe, que le plus grand des artistes, dans l'ordre de la poésie comme dans tous les autres, c'est la simple, la spontanée, la divine nature.

X

Carlisle, août 1881.

Après avoir étudié celles des chansons nationales d'Écosse qui sont classées sous l'étiquette de « ballades mêlées » dans le recueil de M. Whitelaw, je voudrais résumer quelques-unes des chansons de féerie, et, à ce propos, je transcris quelques détails que j'ai lieu de croire peu connus sur les légendes de fées.

La croyance aux fées est, comme on sait, plus particulière aux peuples du Nord. Le langage saxon atteste l'existence dans les plus antiques légendes septentrionales des génies de toute sorte. Il y avait les *dun-elfen*

ou elfes des plaines, les *berg-elfen* ou elfes des collines et aussi ceux des champs, des bois, de la mer et des eaux. Il ne faut pas beaucoup de promenades dans les paysages de brumes pour comprendre quels troubles d'imagination présidèrent à la naissance de ces fantômes. Le voyageur solitaire qui voyait, à la nuit tombante, les vapeurs blanches traîner au creux des vallées, se déchiqueter aux pointes des sapins, s'épaissir sur le lac obscur, prêtait aisément la vie aux formes mouvantes qui trompaient ses yeux, égaraient ses pas et se nuançaient au clair de lune de vingt couleurs fantastiques. A cette première impression des nerfs épouvantés, — impression toute physique et non réfléchie, — d'autres influences vinrent comme donner un contour plus précis. Le climat a fourni, comme toujours, ce que les chimistes appelleraient le cristal préalable, nécessaire pour que la cristallisation entière s'accomplît. On comprendra mieux toute une portion de la littérature du Nord par une analyse, même sommaire, de ce travail populaire, d'où sont issues les histoires de fées mises en œuvre depuis par des poètes comme Shakespeare, Shelley, Henri Heine.

Dans les contrées du Nord, plus encore que partout ailleurs, les anciennes races, favorisées par les conditions matérielles, survécurent à la conquête. En Scandinavie, les *Fins*, en Écosse les *Pictes*, pour ne citer que deux exemples, se réfugièrent dans la montagne devant l'envahisseur, et la curiosité populaire ne tarda pas à considérer comme des êtres fantastiques ces dangereux et irascibles habitants des gorges et des forèts.

C'est sans doute à cette première confusion qu'il convient de rapporter la légende qui nous montre les elfes comme gardiens de trésors cachés et comme habiles ouvriers d'armes de guerre. Je citerai parmi les récits innombrables qui mentionnent cette adresse particulière des génies de la montagne, la poétique légende du roi scandinave Suafurlami. Il revenait de la chasse, et s'étant égaré dans les montagnes, il rencontra deux nains assis devant une caverne. Il s'empara d'eux et ne les laissa s'échapper qu'à la condition qu'ils lui promissent une épée capable de fendre les pierres et le fer. Les elfes lui forgèrent la fameuse épée *Tyrfing*. « Elle te rendra invincible, lui dirent-ils; mais « elle commettra trois meurtres horribles, et ce sera « ton châtiment... »

Un autre récit qui vient des îles les plus lointaines nous expose les infortunes d'un bourgeois de Berghen, nommé Jonas, « qui fut gardé par les esprits dans la montagne, durant l'espace de sept ans. » Ces sortes de captivités, fort explicables pour quiconque se rappelle les mœurs des *outlaws* de tous les temps, étaient l'objet d'interprétations mystérieuses, et la crainte d'être enlevé par les elfes devint si générale que presque toutes les chansons de féerie ont pour fondement quelque rapt d'enfants ou d'hommes faits. — Je traduis quelques fragments de ballades écossaises relatifs à cette superstition.

« Oh ! Alison Gross, qui vit dans une tour, — la plus laide sorcière de la contrée du nord, — m'a enlevé un jour dans son bosquet, — et elle m'a tenu de bien beaux discours.

« Elle a lavé ma tête, elle a peigné ma chevelure, — elle m'a forcé de m'asseoir sur ses genoux — et elle m'a dit : « Si tu veux être mon « fidèle serviteur, — vois les nombreux objets que je te donnerai. »

« Et elle m'a montré un manteau d'un rouge écarlate, — avec des fleurs d'or et des franges d'or, — et elle m'a dit : « Si tu veux être « mon fidèle serviteur, — ce beau présent sera pour toi... »

et dans la célèbre ballade du *jeune Tamlane :*

« ... Quand j'étais un garçonnet juste autour de neuf ans, — mon oncle me fit demander, — pour chasser, fauconner, chevaucher avec lui, — et lui tenir compagnie.

« Et il souffla un vent du Nord, — un vent du Nord et une tempête, — et un sommeil de mort s'abattit sur moi, — et je tombai de mon cheval.

« La reine des fées maintenant me garde, — dans sa colline verte, pour y demeurer; — et je suis un elfe léger et mince, — blonde fille, ne le vois-tu pas !... »

Les croisades, en révélant aux hommes du Nord la poésie orientale, eurent leur contre-coup jusque sur la légende des fées. Walter Scott considère à tort ou à raison le mot *fairy* comme une corruption du mot *peri*. A coup sûr, c'est d'Orient que viennent ces enchanteresses délicieuses qui s'éprennent de beaux chevaliers, s'en font épouser ou s'en vengent cruellement. La peri, célébrée par les vieux poètes de la Perse, apparaît dans les romances d'Europe sous les noms divers de *Mourgue la faye*, sœur du roi Arthur, d'*Urgande*, protectrice d'Amadis de Gaule, et jusque chez Arioste, nous la retrouvons dans la

fata Morgana. Un préjugé écossais voulait que le fondateur de la dynastie anglaise, Geoffroy Plantagenet, eût épousé une de ces fées, et un vieux chroniqueur, pour expliquer la cruauté d'Édouard Ier, consacre un chapitre à démontrer « comment les rois d'Angleterre « descendent du diable par le chef de leur mère. » La ballade de *Sir Oluf* repose précisément sur la rencontre d'un chevalier et d'une fée. M. Leconte de Lisle a donné dans ses *Poèmes barbares* une adaptation très réussie d'une ballade analogue :

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les elfes joyeux dansent dans la plaine.

Le morceau original est plus net pourtant, plus ferme même, et vaut qu'on le lise :

Sir Oluf, le blond, a chevauché en hâte, — très en hâte vers la fête de ses noces.

Et légèrement les elfes, si minces et si libres, — dansent tout autour de l'arbre aux feuilles vertes.

Et ils dansent quatre, et ils dansent cinq, — la fille du roi des elfes danse parmi eux.

Elle tend sa main à sir Oluf, si belle et si libre. — « O salut, sir Oluf, viens danser avec moi... »

— « Danser avec toi, je n'ose ni ne puis. — C'est le matin de mon jour de noces. »

— « Oh ! viens, sir Oluf, et danse avec moi. — Je te donnerai des bottes en peau de daim.

« Des bottes en peau de daim, si belles et si souples, — avec des éperons d'or si riches et si rares. »

Et elle va, multipliant les promesses, tunique de soie, heaume d'argent, et comme sir Oluf refuse tou-

jours, elle touche seulement son cœur, — le chevalier devint si pâle qu'à son arrivée sa mère s'inquiète. Il n'attend même pas sa fiancée et le cortège. Il retourne dans la forêt où on le trouve gisant à terre et mort.

Tôt dans le matin, quand arriva le jour, — trois cercueils furent portés hors du château.

Celui de sir Oluf le loyal, de sa fiancée si blonde — et de sa mère, morte de chagrin et de souci.

Et légèrement les elfes si minces et si libres — dansent tout autour de l'arbre aux feuilles vertes...

Deux autres influences apparaissent visibles dans la conception de ces légendes : celle des idées de chevalerie, et celle aussi, persistante à travers les âges, du paganisme local. La reine des fées, transformée en Diane, s'identifie avec l'antique Hécate. D'autre part, les chevauchées des *Fairy knights* ou chevaliers enchantés, sont un des thèmes ordinaires des chanteurs du Nord. Une vieille ballade d'*Orfeo and Heurodis* nous permet de saisir à plein l'étrange modification que subissent les symboles païens, filtrés à travers les troubles et les maladives songeries des Saxons. Heurodis est la femme d'Orfeo et la reine de Winchester. Orfeo lui-même descend de Pluton par son père, et, par sa mère, de Junon. Endormie à midi sous un arbre magique, Heurodis aperçoit en rêve le roi des fées « avec cent chevaliers et pages, — et des demoiselles « cent aussi — sur des chevaux blancs comme neige. —

« Blancs comme neige étaient ses vêtements. — Jamais « elle n'avait vu — d'aussi belles créatures. — Le roi « avait une couronne sur la tête, — qui n'était ni d'ar- « gent ni d'or rouge, — mais elle était de pierre pré- « cieuse, et brillante comme le soleil... » Sous peine d'être mise en pièces, le roi lui ordonne de revenir le lendemain à la même heure sous l'arbre magique, pour passer avec lui dans la terre de féerie. Heurodis raconte cette vision à Orfeo qui arrive au rendez-vous avec ses chevaliers. La reine lui est enlevée au milieu du cortège. Orfeo désespéré se réfugie dans la solitude avec sa harpe. Une chasse féerique passe un jour auprès de lui. Reconnaissant sa femme parmi les dames, il suit la chasse, et alors : « Il entra dans une contrée « féerique, — aussi brillante que les beaux jours d'été, « — unie et plate et toute verte, — où pas une colline « n'était à voir. — Au milieu il aperçut un château — « riche et royal et merveilleusement élevé, — et toute « la muraille du dehors — était claire et translucide « comme le cristal, — et cent tours avec des arches « d'or fin, — sur des piliers d'or bronzé... » Introduit devant le roi, Orfeo joue de la harpe et obtient la grâce de sa femme, qu'il ramène à Winchester sous la fatale condition de la mythologie grecque.

C'est surtout au bord de la mer que s'accomplit le mélange entre le monde de la chevalerie et le monde de la féerie. La ballade du Démon-Amant met en scène un de ces chevaliers de l'Océan qui prend la forme d'un ancien amoureux pour séduire une jeune femme. Elle va céder :

« Mais si je quitte mon cher mari — et mes deux enfants aussi, — qu'aurai-je à moi, qu'aurai-je à moi, — si je m'en vais avec vous?... »

— « J'ai sept vaisseaux sur la mer, — le huitième m'a porté à terre, — avec vingt-quatre vieux mariniers, — et de la musique sur chacun... »

Elle a soulevé ses deux petits enfants, — elle leur baise la joue e le front. — « O adieu donc, mes deux pauvres enfants, — car je ne vous reverrai plus. »

Elle mit son pied sur le bateau, — pas un marinier n'était là, — mais les voiles étaient de taffetas, — et les mâts étaient d'or solide.

Elle n'avait pas navigué une lieue, une lieue, — une lieue et encore trois, — qu'elle commença à perdre contenance, — et que l'épouvante troubla ses yeux.

Les mâts, qui étaient comme de l'or solide, — ne tremblaient pas sous les coups de mer, — et les voiles, qui étaient de taffetas, — ne s'enflaient pas sous la brise d'ouest...

Bref, le vaisseau est celui d'un chevalier féerique, lequel finit par casser le grand mât d'arrière avec sa main, le mât du devant avec son genou. « Il brisa le « joli vaisseau en deux, — et entraîna la femme au « fond de la mer. »

Péris et chevaliers sont l'aristocratie de la terre des féeries. D'autres esprits, plus familiers et moins étonnants d'aspect, habitent les maisons même des paysans, les jardins et les champs. Ils se manifestent d'ordinaire sous la forme de petits hommes vêtus de vert. Malicieux et vindicatifs, ces esprits peuvent aussi rendre des services, témoin le *Brownie de Fearnden.* Les Écossais désignent sous le nom de brownie une classe d'esprits attachés aux vieilles maisons.

Il vivait un homme à Norinsyde, — du temps où James était le maître. — Il avait une maison belle et grande, — et des serviteurs neuf ou dix.

Il avait un serviteur demeurant non loin, — qui valait mieux que tous les autres, — et qui était-ce? demanderez-vous? — le brownie de Fearnden.

Quand il y avait à couper du blé, — ou bien à filer et à laver, — il avait une heure bien occupée la nuit, — entre minuit et une heure.

Et même quand la neige était bien haute, — et que la pluie était bien battante, — il faisait une course en un moment, — le brownie de Fearnden...

S'ils sont aussi plus amis des paysans, ces *bons voisins*, comme les appelle le langage populaire, ils ont aussi une existence plus analogue à celle que les vers du grand poète du seizième siècle nous révèlent dans sa *Tempête*.

« Mais nous qui vivons en pays de fées, — nous ne connaissons ni maladie, ni peine; — je quitte mon corps dès que je veux, — et je le reprends de nouveau.

« Je quitte mon corps quand cela me plait — et j'y reviens à mon gré. — Nous pouvons habiter tout à notre aise — ou bien la terre ou bien l'air.

« Notre taille et notre grandeur nous pouvons changer — soit en grandeur, soit en petitesse. — Une vieille coquille de noix nous es aussi commode — que le *hall* le plus élevé.

« Nous dormons dans des boutons de rose parfumés et doux, — nous nous ébattons dans les courants, — nous folâtrons légèrement sur le vent, — et nous glissons sur un rayon de soleil... »

Pour tirer de ces strophes spontanées la matière des couplets d'Ariel ou de Puck « sur le dos de la chauve-souris je m'envole, — à la fin de l'été, gaie-

ment... » il suffisait d'un poète de génie, et ce poète s'est appelé Shakespeare. Je ne regretterai pas les difficultés que présentait la traduction de ces nombreux vers en patois écossais, si j'ai donné à quelques lecteurs la tentation de rouvrir les délicieuses comédies où le plus grand des Anglais a immortalisé, en les revêtant du plus magnifique manteau d'images, les types gracieux des elfes et des génies, — cette *Tempête* et le *Songe d'une Nuit d'été*. — Je vais les relire, moi, ces comédies, dans le train et sur le bateau qui m'emporteront loin des sauvages montagnes de la sauvage Écosse où je reviendrai souvent en pensée, grâce à la magie de ce dernier bon génie, le seul Ariel que le poète moderne ait à son service — le *Rêve*.





III

LES LACS ANGLAIS *

I

Nous achevions de dîner sur la terrasse à l'italienne d'un petit restaurant des Champs-Élysées, tout voisin du Cirque, minuscule terrasse où l'on ne peut guère tenir plus de quatre, et où nous avons tant causé, les plus paresseux de nos amis et moi, par des soirs d'été. Les étoiles brillaient à tra-

* Les lacs anglais dont il est question dans cette étude sont les lacs des comtés de Cumberland et de Westmoreland, plus particulièrement célèbres à cause du séjour dans ce district, au commencement du siècle, de Wordsworth et de Southey, de Coleridge et de Quincey, les principaux écrivains de l'école dite des lakistes.

vers les branches à peine remuées des arbres qui montaient jusqu'à la balustrade. A nos pieds, les cordons de gaz enguirlandaient le jardin silencieux d'où les derniers dîneurs étaient partis. Le roulement des voitures qui allaient au Bois, — emportant quels bonheurs ou quelles mélancolies? — s'alanguissait dans la nuit profonde. Les cuivres du cirque ronflaient, coupés de claquements de fouet. Nous étions, ou deux, ou trois, rarement davantage, accoudés sur la table desservie, parmi les flacons de liqueurs et les boîtes de cigares, à parler esthétique et sentiment, libertinage et religion, littérature et cuisine, dans ce coin paisible de Paris..... Or, ce soir-là, mon unique partner, sachant que le lendemain j'allais à Cherbourg, afin de gagner Weymouth, puis Bristol et Manchester, puis les lacs anglais du Westmoreland et du Cumberland, avait exécuté une charge à fond contre les voyages : « Se voiturer comme « un colis, » s'écriait-il, « est-ce assez inférieur, comme « si aucun paysage regardé avec les yeux du corps « égalait un des paysages que nous devinons avec les « yeux du rêve? Et puis, *voir* une place de la terre, et la « comprendre, et la sentir, est-ce que vous croyez, « comme les touristes promenés par Cook, que cela « s'improvise au bout de la lorgnette, entre le déjeuner « et le dîner, — comme une jolie femme se fait servir « une bouchée aux huîtres et deux doigts de vin ambré « chez le pâtissier à la mode? Le prix des choses, et « vous le savez mieux que moi, vous le maniaque de « psychologie, c'est ce que nous faisons passer d'elles « dans notre âme. L'unique et chétif arbuste d'un jar-

« dinet grand comme cette nappe, si vous vivez avec « lui, et si un peu de son feuillage, ou vert, ou jauni, « se mêle à vos émotions, — oui, cet arbuste rabougri « vaut toutes les forêts de l'Amérique ou de la Russie. « Car, devant lui, vous n'êtes pas du moins le passant « qui ne sait rien de l'intimité des heures et des saisons, « l'étranger qui n'emporte des plus beaux lieux que la « possibilité de dire : — J'ai été là..... — Vieillissons « sur place, comme les chênes..... » et il s'interrompit pour écouter la voix d'une femme, un peu rauque et grêle, qui perçait le mur du cabinet voisin et racontait en termes d'argot une querelle avec une camarade.....

II

« Avait-il raison? » pensais-je vingt-quatre heures plus tard et sur le pont d'un vapeur anglais, à l'ancre dans la rade de Cherbourg. La clarté du jour d'été mourait dans le silence du vaste port. C'était une de ces heures de détente de tous les bruits, qui s'accorde si bien avec l'étrange détente de tous les sentiments accomplie en nous, lors d'un départ. Dans le ciel chargé de nuages immobiles, passait à peine un souffle d'air. Sur le quai, les maisons s'allongeaient, muettes et grises. Là-bas, d'énormes vaisseaux de guerre entre-

croisaient leurs agrès ténus. Des barques à voiles glissaient sur l'eau sombre, avec une lenteur doucement balancée de leur coque. Des oiseaux de mer aux larges ailes blanches planaient, guettant une proie, et sur le pont, des marins couchés à côté d'une des machines jouaient à lancer des pièces de monnaie, musclés, bronzés, vêtus de costumes bruns, avec cette absence de mouvements précipités que donne l'habitude d'une vie très précise. Cela seulement, et les allées et venues de trois ministres protestants, reconnaissables à la longue redingote noire, au petit collet blanc, et au large chapeau de haute forme; — cela seulement, et, sortant des profondeurs de l'entrepont, le cliquetis des fourchettes de quelques dîneurs hygiéniquement assis à leur habituel repas du soir; — cela seulement, et, parmi ces détails indifférents, une impression de solitude amère à la fois et douce, valait-il la peine d'avoir quitté le délicieux Paris d'été, si fécond en longues soirées de causerie, le Paris d'été avec la coquette campagne de ses environs et ses bois à une heure de chemin de fer?..... « Avait-il raison? » pensais-je en regardant ce paysage où l'agonie du jour se prolongeait, de plus en plus alanguie et morne; et tout à coup éclata, dans l'air calme, le hululement sourd, continu et dispersé avec une étrange mélancolie, du bateau qui appelait ses passagers, et ce fut bientôt, à travers les bruissements de l'eau déchirée, l'entrée dans la nuit du grand dortoir flottant qui nous emportait...

Vers cinq heures du matin, le petit roulis a soudain cessé. Le halètement saccadé de la machine qui a rem-

pli l'entrepont depuis le départ s'achève en une sorte de palpitation à peine perceptible. Entre cet arrêt du bateau et le départ du train, quelques minutes à peine, juste de quoi se sentir engrené dans cette enragée rapidité de mouvements qui fait songer aux pantomimes des Hanlon lees, et qui effare d'une façon si étrange les nouveaux venus dans l'Ile du travail. C'est un matin voilé de brume, le « matin aux yeux gris » dont parle Shakespeare. Les porteurs déchargent les bagages. L'omnibus file dans un bruit de ferrailles, emporté par deux chevaux qui vont comme le vent. A peine si, par les fenêtres du large véhicule, le regard a le temps de saisir le dessin de la baie de Weymouth, avec une eau basse et verte, un ciel tout gris et la rangée sur le sable des cabines de bains fermées. Et tout de suite, hommes et bagages s'engouffrent dans le train qui part à toute vapeur. Les vertes prairies défilent dans le brouillard, et les maisons carrées, et les villages réguliers, et les cheminées d'usines qui fument. Dix autres trains lancés comme le nôtre se croisent et se suivent. Parmi ce tapage et dans cette brume, je songe au tableau de Turner qui se voit à la *Galerie Nationale* et qui s'appelle : *Pluie*, *fumée*, *vitesse*. Cela représente une locomotive qui court éperdument à travers une vapeur de suie et sous une trombe d'eau fouettée par le vent. C'est tout ce que les nerfs d'un Français ressentent de l'Angleterre, dans les premières heures.

III

Pluie, fumée, vitesse..... et dur labeur! — J'ai ce sentiment une fois de plus, en errant, dans l'intervalle de deux trains, le long des rues de Bristol qui s'éveille. Il est neuf heures. Toujours ce ciel livide et d'où cette éternelle pluie dégoutte par saccades. Et toujours, dans cette atmosphère de suie et d'eau, la même construction anglaise se détache : les petites fenêtres à guillotine sont d'une précision de lignes qui vaut la précision de contour des maisons et la précision des lettres des affiches. Parallèle à la rivière Avon, le *floating harbour*, le port flottant, supporte des quantités de barques à l'amarre. Les édifices gothiques, d'une pierre grise et toute triste à voir dans cet air suintant, dressent leur masse au dessin sévère, et attestent que des hommes, morts depuis longtemps, ont subi l'influence assombrissante de ce climat, meurtrier à la sensation du plaisir. Un marché se rencontre sur ma route, couvert et débordant de peuple. Des femmes en haillons, mais en chapeau, vendent des fruits, les pauvres et menus fruits de ce ciel noyé : de toutes petites prunelles violettes et des poires grosses comme des noix. — A côté, les énormes tranches de saumon, fendues au couperet, étalent leur épaisseur sanguino-

lente, et les quartiers de bœuf garnis de leur graisse jaune attendent les appétits vigoureux des rudes travailleurs de ce pays d'effort.....

Et puis le train de nouveau m'emporte, vers Manchester cette fois, traversant avec son habituelle rapidité des villes énormes, bâties en briques rouges. Aux approches de Birmingham, quinze lignes de rails filent, parallèles les unes aux autres. A la porte d'une usine de bière je compte vingt et un wagons, chargés de barils qui s'amoncellent en pyramides. Les tuyaux d'usine, serrés en forêt, poussent leur suie noire sur le fond déjà si noir de ce ciel. Les tunnels se succèdent, et Manchester apparaît, sinistre dans la nuit tombante. Les boutiques se ferment dans cette grande ville plus travailleuse encore que Bristol. Les ouvrières rentrent de l'atelier, sanglées dans leur manteau de drap brouillé, et leur bouche a presque toujours ce pli contracté qui achève en un sourire à demi douloureux tant de physionomies de femmes anglaises. On dirait que le pesant labeur héréditaire de la race laisse quelque chose de sa peine sur les visages énervés de ces femmes. Des haillons passent, des figures affamées, des pieds nus. De l'un des ponts du vieux quartier, on peut voir l'eau de la rivière couler, lente et noire, serrée entre des maisons humides, chargée de toute l'impureté des usines, et transformant ce coin de cité manufacturière en une sorte d'ignoble Venise, sans gondoles, sans palais et sans soleil!..... Décidément mon compagnon des Champs-Élysées n'avait pas raison. Et il vaudrait la peine de venir ici, ne fût-ce que pour avoir, par con-

traste, la sensation dans le souvenir, d'une France calme et paresseuse, d'un Paris gai, joli et méridional, d'un Paris abandonné au doux rien faire sur les rives de la Seine, voluptueuse et bleue. Naples, Marseille, Paris, les villes anglaises, — ce sont les barreaux de l'échelle qui va de la vie nonchalante à la vie presque tragique à force de travail, et du ciel d'azur au ciel de bitume.

IV

Du fond de ces villes qui gisent comme en un gouffre de suie, l'Anglais aperçoit pourtant des matins de ciel clair, et cette demi-vision redouble en lui l'inévitable nostalgie d'un repos après le labeur, dans un horizon d'idylle. C'est pour cela que nulle part, comme en Angleterre, le voyageur ne rencontre l'étonnante alternance des paysages d'industrie et des paysages de loisir romanesque. Londres, avec ses énormes parcs encastrés dans ses énormes quartiers, est comme le raccourci de toute l'île. Wight est un des parcs de l'Angleterre. Le district des lacs en est un autre. Et tout l'annonce, à mesure que le train s'en va de Manchester à Lancastre, puis de Lancastre à Windermere. Même, si j'avais eu comme l'infortuné Keats, le poète d'*Endymion*, la foi profonde aux dieux païens, j'eusse remercié un génie complaisant de ce qu'au moment du départ, il m'ac-

cordait un de ces jours bleus d'une si étrange impression après tant de jours noirs. Il passait dans l'air du matin, tandis qu'un *cab* m'emportait par les rues de la sombre ville vers *Victoria station*, le joli frisson d'une lumière qui se débarrasse de ses nuages. Seulement c'était encore, entre cette lumière et Manchester, une buée immobile de charbon. Une vapeur à la fois transparente et presque palpable, d'une nuance violette, se glissait jusque dans les sculptures des hautes maisons de pierre rouge. Un peu de gaieté physique filtrait à travers ce dôme de poussière et de brouillard, et une caresse du soleil se posait sur les promeneurs des places publiques. Cette même caresse traînait sur les allants et venants qui, dans la gare, attendaient la mise en mouvement d'un des dix ou quinze trains en partance. Les voitures arrivaient, enlevées au trot des chevaux rapides qu'une bride trop serrée forçait de relever leur tête et de crisper leur bouche avec douleur. Des hommes en chapeau de soie, et leur billet dans la main, faisaient cirer leurs bottes. Des porteurs roulaient des brouettes, déposant les bagages du voyageur qui les suivait, dans le compartiment destiné à une localité précise. A travers cette cohue libre de tout contrôle, aucun tumulte même dans la hâte, aucun désordre même dans la complication. Les plus menus détails montrent les peuples. Ces gens-ci se rangent eux-mêmes. Il suffit de se rappeler une de nos gares pour constater que, dans nos voyages comme dans notre politique, nous autres Français, toujours une admini tration nous range.

Heureuse manie philosophante! Et quelle compagne pour les minutes d'ennui d'un trajet! Le train est en marche, et je lis des journaux. C'est un signe encore que le peuple est autre. Ces gazettes de huit pages, et de combien de colonnes! sont pourtant de province. Mais les faits s'y pressent comme les grains de raisin dans un pudding. Il y a des renseignements circonstanciés sur la guerre d'Égypte, sur une exploration en Afrique, sur le prix des marchandises à tous les coins de la terre, sur la grève des policiers d'Irlande, sur un concours de joueurs de cricket. Que nous voilà loin des fines chroniques et des légers feuilletons de nos articliers du boulevard, ou de leurs imitateurs des départements! Aussi bien, l'homme d'environ cinquante ans, au visage carré, qui est assis en face de moi et qui, de sa large main, tient un de ces journaux anglais, ses longs pieds solidement posés à terre, cet homme aux épaules massives, aux fortes bottines, au visage pourpre, aux vêtements durs, ce personnage chez lequel tout respire la certitude, n'est-il pas le lecteur qui convient à ce répertoire de réalités? — Heureuse manie philosophante! Qu'aurais-je fait pendant les trois heures qu'il m'a fallu passer à Lancastre, si je n'avais pas interprété en idées générales, ni tout à fait vraies, ni tout à fait fausses, de menus détails d'observation? Au pied du vieux château, reconstruit à la moderne mais crénelé toujours, une fois de plus je constate que l'aspect des constructions nouvelles s'harmonise ici merveilleusement avec l'aspect des constructions anciennes et gothiques, — symbole d'une civilisation dans laquelle

le présent se relie encore au passé. Devant ce château, un cimetière est placé qui sert de jardin public. Le gazon pousse entre les pierres des tombes dont les enfants rieurs effacent avec leurs pieds les inscriptions. Une petite fille passe, ses cheveux blonds sur ses yeux, avec cette douceur d'ange, propre aux visages anglais dans la toute jeunesse. Si les morts qui dorment sous la pierre pouvaient s'éveiller de leur sommeil sans songes, ils retrouveraient leur Angleterre dans l'Angleterre vivante, — et les nôtres, hélas! nos chers morts qui ont créé notre France avec la bonne volonté de toutes leurs heures, que retrouveraient-ils de leur œuvre, s'ils revenaient promener leur fantôme a la place où leur effort s'est dépensé?

Et le train m'emporte de nouveau. Je suis enfin à Windermere, dans ce district auquel se rattachent les noms de Wordsworth et de Samuel Coleridge, de Southey et de Quincey, de Tennyson aussi, puisqu'il vécut longtemps sur le bord du lac de Coniston, à Tent Lodge. C'est vraiment une entrée dans un délicieux jardin de plaisance, que ce premier abord du pays des lakistes. L'eau du lac de Windermere s'aperçoit de la voiture, sur la route conduisant au petit village d'Ambleside, à l'autre extrémité. Cette eau apparaît grise et bleuâtre, parmi les arbres, sous un coucher de soleil tout blanc, qui argente un ciel ouaté de brumes, et ces molles brumes vaporisent les caps boisés de l'autre rive. La route longe ainsi le grand lac qu'elle laisse à sa gauche, et sur la droite ce ne sont que maisons garnies de lierres et fleuries de roses. La fenêtre d'en bas fait

saillie sur la façade et bombe ses carreaux de face et de côté, sur une pelouse comme feutrée de gazon vert... L'œil surprend un ameublement de salon, tout en objets modernes et solides. Quelques dames causent ou écrivent derrière cette fenêtre. Des petits garçons passent à cheval, avec le grand col, le demi-chapeau, la veste courte, et cette expression résolue si particulière au *boy* très bien élevé... La tête du lac de dessine. C'est un golfe d'eau bleue qui vient mourir à la base d'une montagne, violette à cette heure; et tout au fond surgit Ambleside, place excellente pour y passer quelques jours et rayonner dans toute une partie du district.

V

D'où venaient-ils et quel étrange roman, comique ou tragique, les avait conduits dans ce coin perdu de l'Angleterre, ces musiciens italiens, qui sur leurs harpes et leurs violons et par ce beau soir d'arrivée jouèrent tout à coup sous les fenêtres du salon de l'hôtel un air autrefois entendu ? Et pourquoi, dans ce respectable salon, que semblait présider le portrait de Sa Majesté la Reine et celui de feu le Prince Consort, parmi les physionomies respectables des dames âgées et des demoiselles correctes, deux fantômes m'apparurent-ils, deux gracieux et souples fantômes, mais infiniment

peu respectables. Et je les voyais, à chaque mesure de l'air d'autrefois, avec une précision plus entière de mes souvenirs. C'était un air d'opérette, d'une banalité suprême dans sa mélancolie, et merveilleusement adapté au mauvais goût romanesque et sentimental d'une fille. Car la grande Aline, — c'était le nom d'un de mes deux fantômes, — qui chantait infatigablement cet air en s'accompagnant sur le piano, dans son boudoir mauve de la rue d'Amsterdam, la grande Aline, hélas! n'était que cela. L'appartement, composé de cinq pièces et situé au troisième étage, se trouvait tout voisin de la place de l'Europe, et le sifflet des trains coupait par intervalles la voix grêle de la musicienne, — cette pauvre voix de poitrinaire et de soupeuse. Avec ses yeux d'un bleu tout pâle dans son mince visage d'une pâleur décolorée, avec les nattes amaigries de ses cheveux d'un blond cendré, avec ses grêles épaules drapées d'un demi-châle par-dessus un peignoir de cachemire, elle passait d'interminables après-midi d'hiver assise à ce piano, et toujours elle recommençait, après des tapotages incertains, le seul air qu'elle possédât complètement et qui sans doute se rattachait pour elle à quelque chose de moins brutal dans son passé. La petite Juliette, sa jeune sœur, errait autour d'elle, faisant l'ouvrage nécessaire, époussetant un meuble, plaçant un objet, recousant la balayeuse d'un jupon. La grande Aline avait vingt-quatre ans. La petite Juliette en avait quatorze. C'était une impression, navrante à la fois comme le vice et touchante comme la fatalité, de voir cette enfant au buste am-

bigu promener son innocence dans cet appartement de libertinage, dont tous les meubles avaient payé un baiser. De misérables baisers et de misérables meubles! On devinait l'éternel problème d'une existence de hasard derrière le luxe mensonger, les bibelots disparates, l'élégance factice de ces chambres où ne se rencontrait aucun de ces objets que leur consciencieuse solidité rend capables de durer longtemps et de vieillir avec l'homme. Mais ce qui nous attirait dans ce mauvais gîte, un poète célèbre et moi-même, ce qui nous faisait arriver là, comme chez une femme aimée, avec des bonbons, des fleurs ou quelque menu présent, ce n'était pas la maîtresse de l'endroit, que nous avions trop bien connue liée avec un peintre de nos amis pour jamais la traiter autrement qu'en camarade; — ce n'étaient pas les personnes complaisantes qu'on trouvait parfois assises sur un fauteuil et qui avaient toujours besoin d'être reconduites; — non, mais cet étonnant paradoxe de la pauvre Juliette, de la petite sœur aux yeux malicieux et purs, venue de la campagne l'autre année, et qui s'occupait du service de sa sœur aînée comme elle eût fait celui du curé de son village, tout paisiblement et honnêtement. Elle avait un air si délicat de ne rien savoir de l'étrangeté du métier d'Aline, quoique ce métier devînt plus bas chaque jour, avec la laideur commençante! Elle était si naïve et affectueuse dans l'étalage des brimborions de gâterie que ces « messieurs » lui avaient donnés! Et aux plaisanteries de sa sœur et des visiteuses, elle riait d'un si joli rire de fillette qui ne comprend pas!

Grandelette déjà et la taille mal prise dans des robes évidemment arrangées après coup et qui avaient appartenu à sa sœur, c'était encore dans des souliers portés par sa sœur que son pied tournait; c'étaient des bas de soie usés par sa sœur qui flottaient autour de sa fine cheville. Blonde comme sa sœur aussi, et lui ressemblant de par delà huit années de débauche, elle allait, venait. Nous lui demandions si elle regrettait son pays, et elle nous répondait : non. N'était-elle pas maintenant vêtue presque comme une dame? N'avait-elle pas de la viande à manger et du vin à boire chaque jour, au lieu des pommes de terre et du petit lait de son hameau des Vosges? Et ses joues tendues, et ses yeux reposés, — car elle se couchait à huit heures tandis que l'autre était au théâtre ou dans quelque cabinet de restaurant, — et son parler lorrain, traînant et vague, et l'enfantine soumission de ses gestes à sa sœur, révérée comme la source de ce bien-être, — tout cela nous attristait démesurément, mais aussi cela nous faisait sentir l'étrange ironie qui est au fond de l'existence humaine, avec une intensité presque malsaine. J'aimais cette intensité, en vrai moraliste de décadence, et assise à son piano où manquaient deux notes qu'elle sautait comme elle pouvait, la fille chantait cet air qui me poursuivait, après tant de jours, jusque dans le salon de l'hôtel d'Ambleside...

VI

Coupables visions et à coup sûr désenchantantes! C'est pourtant des images de cet ordre qui flottent devant les yeux de l'artiste parisien, lorsqu'il s'assied à sa table pour transcrire quelques-uns de ses rêves ou de ses souvenirs... Combien différentes les évocations qu'un William Wordsworth, protestant austère, ayant vieilli parmi les horizons idylliques et les mœurs naïves de ce district, devait noter dans son style parfois sec et parfois sublime, mais toujours sincère! Remettons-nous par la pensée dans le cadre où il promenait habituellement ses rêveries. Cela nous est aisé. Il suffit de monter dans une voiture et de traverser les paysages qu'il a décrits après les avoir fréquentés. J'ai fait plusieurs de ces pèlerinages poétiques à la recherche des souvenirs du premier des lakistes, du seul même qui mérite véritablement ce nom. Car Coleridge et Southey ont bien vécu parmi les lacs, et Quincey pareillement, mais Wordsworth seul a vécu des lacs. De ces divers pèlerinages, le plus caractéristique peut-être est celui qui m'a conduit, moi vingtième, d'Ambleside aux vallées du petit et du grand Langdale, en revenant par les bords du lac de Grasmere et du lac de Rydal.

... Des neuf heures, c'est, devant l'hôtel, une mêlée

de voyageurs qui envahissent les banquettes des grands chars à bancs au timon tendu : jeunes filles serrées dans leur waterproof, clergymen en longue redingote noire, jeunes gens chaussés de bas de laine avec la culotte courte et bouffante. Les chevaux ne sont approchés que cinq minutes avant le départ et lorsque les voitures sont toutes garnies. Le cocher donne un coup de fouet, rassemble les guides de ses cinq bêtes, crie : « *Pull up !* » et l'énorme machine s'ébranle, traînée lestement le long des pentes, précipitée hardiment sur les rampes des descentes, emportant sa troupe de curieux en costumes de toutes formes et de toutes nuances. Avec des gens qui s'occuperaient les uns des autres, cette façon de voyager serait odieuse. Mais pour l'Anglaise dont le coude touche mon coude sur le haut de la voiture, je suis exactement ce que la paroi de son coupé peut bien être pour la Parisienne qui remonte les Champs-Élysées.

A peine éloignée d'Ambleside, la route contourne la tête du lac de Windermere et passe au pied de Loughrigg fells, collines dentelées et violettes, où des nuages blanchâtres s'échevèlent. Entre le lac, dont l'eau est toute bleue, et cette route grise, c'est une prairie d'une verdure comme appauvrie. Les meules de foin sont coupées, et la rivière Brathay coule tout au ras de l'herbe courte, — rivière transparente et sombre à la fois, qui passe lentement dans l'intimité de sa rive, qu'elle va noyer. Bientôt la route a quitté le lac et court dans un défilé de collines plantées, à mi-hauteur, d'arbres sombres, dont la verdure noire

contraste avec la verdure pâle des prairies qui remplissent l'intervalle. Puis cette route monte, et ce ne sont plus, des deux côtés, que bois de chênes et de bouleaux. Les grandes digitales croissent en abondance au rebord de ces bois. Comme trop lourdes, les clochettes rouges se laissent pendre à la pointe de la tige grêle; — et, à un moment, Colwith-force apparaît, cascade magnifique et large qui, de bassin en bassin, descend avec un frémissement de toute son écume blanche. L'eau se précipite, et, sur les rochers qui font bordure, de minces fougères se dressent, qui ne tremblent pas. L'eau bondit, l'eau rejaillit, l'eau gronde et tonne. Puis c'est une mort de cette eau furieuse dans le dernier bassin, tout remué encore, mais translucide, qu'un rien d'écume blanchit à peine. Si les beautés de la nature ont leur correspondance morale, rien de plus candide et de plus naïf, si l'on peut dire, que ces inoffensives colères des chutes d'eau et ces bouillonnements, suivis de tels repos...

La route monte encore jusqu'à un col dénudé, d'où se découvre la vallée du petit Langdale, étroite et toute en pelouses mamelonnées. Parmi ces pelouses, avec un rideau noir de sapins sur son bord, repose un *tarn*. C'est le vieux mot islandais pour désigner ces gouttes d'eau, jetées dans les montagnes, — étangs qui miroitent, et que, dans certaines de nos provinces, les paysans appellent du nom sinistre de « gourres, » à cause, sans doute, de leurs engouffrantes profondeurs. Pas une toiture à l'horizon. Des moutons à mufle et à ambes noirs paissent, sans bergers, l'herbe drue,

dont la verdure s'éclaire, par places, de mousses moins sombres. L'eau du tarn repose, à ce point immobile que les joncs s'y reflètent tout entiers, et cela produit une impression d'eau sans contour. On dirait d'une lumière sans forme, où des fils magiques se trouveraient pris, — brindilles d'émeraude dans de la clarté d'argent. Car le ciel est si blanc que, reflété dans ce lac, il le nuance des plus blanches couleurs. C'est le paysage que Wordsworth décrit dans son *Excursion* :
« … Regarde. — A tes pieds une vallée petite et
« obscure, — si petite et pourtant si élevée — parmi
« les montagnes, comme si cette place — avait été
« ainsi de tout temps, par son propre vœu, — exilée
« en dehors du reste du monde. — Elle a d'une urne
« la forme gracieuse et la profondeur, — … et, dans
« ce réduit tranquille, parmi de vertes prairies, — l'eau
« d'un étang brille au soleil… »

Aussi bien, c'est par des ciels voilés qu'il convient de voir ces paysages du Nord, dont le charme réside moins dans les lignes définies de l'horizon que dans la tache tremblotante et le fondu de la couleur. Un peu après cette retraite du petit Langdale, il y a une hauteur d'où trois autres lacs s'aperçoivent, endormis chacun dans sa vallée : Elterwater, Grasmere et Rydal. Les arbres qui cerclent ces lacs sont feuillus et verts, mais d'un vert que la brume adoucit. Les eaux sont bleues, mais d'un bleu vaporeux et que cette brume appâlit. Du ciel, que sa langueur fait automnal, une buée molle descend. Elle enveloppe les montagnes souples, les eaux reposées, l'horizon silencieux. Com-

ment résister à cette morte douceur des choses? Les Anglais s'y efforcent et luttent contre le rêve avec une débauche d'énergie physique. Près de Grasmere, des propriétaires de la contrée ont installé un cirque en plein air, où des hommes de la meilleure société, vêtus de maillots blancs, se prennent à bras-le-corps et luttent devant des gradins chargés de toilettes et cent voitures de maîtres. « Quelle belle place pour un *lawn-* « *tennis !* » s'écrie une de mes compagnes de voyage devant une large étendue de gazon. Mais ce n'est point la règle générale. D'autres ouvrent leur cœur à cette poésie rêveuse du paysage, et c'est pour eux qu'écrit Wordsworth, — ce sonnettiste tout ensemble si naturel et si raffiné, ce moraliste si tendrement troublé par la vue de la plus petite fleur. Il dort aujourd'hui dans le cimetière de Grasmere, derrière l'humble église où il n'a jamais manqué de venir le dimanche. C'est dans ce paysage encore qu'il faut lire ses vers pour en bien comprendre la sérénité sérieuse, la grâce familière, l'innocence aussi et l'exaltation religieuse.

VII

Je me représente ce poète dans son petit cottage de Town-end où l'essayiste Quincey le visita en 1806. Wordsworth a trente-six ans, mais il paraît être beau-

coup plus âgé, comme si l'habitude de la réflexion méditative l'avait de bonne heure dépouillé du charme éphémère de la jeunesse. Né à Cockermouth sur le bord du district, à deux heures de Bassenthwaite-Water et à quelques lieues de Keswick, il a contemplé de loin durant les premières années de son enfance les belles montagnes, tantôt brunes et tantôt violettes, qui marquent la barrière du pays des lacs. Il a été plus tard écolier dans une pension d'Hawkshead, en plein cœur du district cette fois, à quelques milles seulement du Windermere, et tout au bord de ce petit lac d'Esthwaite-Water que j'ai vu, dans le silence infini d'un jour de dimanche, crisper son eau, comme glacée de gris perle, parmi les étendues d'herbes qui dévalent lentement jusqu'à lui, — vertes prairies sur lesquelles de noirs corbeaux se posaient. Presque à côté de l'Esthwaite-Water, un autre lac plus petit, appelé Low-Tarn, bleuit doucement entre les sapins sombres qui tendent leurs masses sur une de ces rives, et les bruyères roses qui fleurissent l'autre. Au sortir d'une éducation rustique, dont les grands plaisirs furent des promenades, et parmi des montagnards d'une simplicité primitive de mœurs, Wordsworth a été envoyé à Cambridge, où les souvenirs des hommes illustres qui ont passé là sont demeurés intacts. « De mon oreiller, » dit-il, « et en regardant à la lumière — de la lune ou des « favorables étoiles, je pouvais voir — le devant de la « chapelle, où la statue se tenait — de Newton, avec « son prisme et sa silencieuse face, — marbre indicateur « d'un esprit, pour toujours — voyageant à travers

« d'étranges mers de pensée, tout seul... » Deux années de séjour dans la France de la Terreur, juste de quoi mieux goûter la vie intime et paisible du bord des lacs, ont guéri le jeune homme des premières fièvres politiques dont il avait été atteint, comme beaucoup d'étudiants anglais de cette époque. Le voici revenu, pour n'en plus sortir, dans cet univers de montagnes pas trop hautes, de nappes d'eau pas trop vastes et de prairies fraîches. Entre sa femme et sa sœur, il vit heureux, à la manière d'un sage antique, dans un blanc cottage que deux ifs décorent. Le legs d'un admirateur de ses premiers vers lui permet de maintenir sa famille dans une aisance moyenne. « Je le trouvai, » dit Quincey, « dans une pièce oblongue, haute peut-être de « huit pieds et demi, longue de seize et large de douze. « Coquettement lambrissée depuis le plancher jusqu'au « plafond avec du bois de chêne sombre et poli, la pièce « n'avait qu'une fenêtre, une vraie fenêtre de cottage, « avec de petits carreaux brillants qu'encadraient des « roses, des jasmins et une profusion d'autres plantes « odorantes... » Les hôtes de ce cottage ont des occupations tout à fait en accord avec ce logis de contemplateurs. Je traduis du *memorandum* de miss Wordsworth le programme d'une de leurs journées : « Lu « Chaucer. Marché jusqu'à la maison de G***. En revenant, arrêtés à cinquante mètres à peu près de notre « bouleau favori. Il cédait au vent avec toutes ses tendres « branches. Le soleil l'éclairait, et il étincelait dans le « vent comme une ondée mobile et lumineuse. C'était « bien la forme d'un arbre, un tronc et des branches,

« mais en réalité un génie visible des eaux. Rentrés, « William nous fait une lecture de Spencer... » Elle était, cette sœur, en si parfaite communion d'idées avec son frère, qu'on retrouve dans les œuvres du poète des fragments entiers de ce *memorandum*, mis en vers. Combien d'œuvres d'art, et des plus belles, ont eu ainsi pour principe vivant un gracieux esprit de femme, — principe invisible au monde et sans lequel la divine sève du talent n'eût pas éclaté en fleurs aussi parfumées?

Les promenades du poète anglais et de ses deux compagnes le conduisaient sur des routes pareilles à celles dont j'ai tenté de rendre le charme à la fois délicat et solitaire, et chaque détail finissait par lui devenir une occasion de souvenir ou de rêverie. A ce ruisseau qui coule dans la prairie, il disait : « L'Ame Éternelle « est vêtue en toi — avec des habillements bien plus « purs que la chair et le sang ; — elle t'a donné des « biens plus précieux, — des joies sans mélange et la vie « sans soucis... » Lorsque le soir tombait, il comparait l'heure tranquille « l'heure sainte, — à une nonne immo-« bile, — sans soupirs dans l'adoration... » L'écho de la montagne le faisait songer à cette voix mystérieuse de la conscience, « réponses qui nous viennent, — nous ne « savons pas d'où, — écho d'au delà du tombeau... — « Ah! ces sons, écoute-les et retiens-les chèrement, — « car c'est Dieu, c'est de Dieu qu'ils viennent!... » Invinciblement cet esprit sérieux, et tout rempli de ce que M. Scherer dans une pénétrante étude appelle si justement « l'adoration soumise de la nature, » aboutit à transfigurer en événements de vie morale tout ce que

le paysage lui offre d'aspects pourtant bien connus. Le soir, au coin du feu et dans la sécurité de son foyer domestique, il lit, il rêve : « Rêver et lire, l'un et l'autre « est un monde... » Et, dans ces rêves, de menus et familiers détails lui reviennent avec toute leur naïveté, parfois avec leur trivialité puérile. Mais comment cette trivialité lui serait-elle rendue perceptible, mêlée comme elle est pour lui à l'universel mystère du monde et de la destinée? Parfois aussi c'est en un frisson tragique que se résolvent ce qu'il appelle quelque part les « questions obstinées du cœur. » Le sage aperçoit indistinctement par delà son bonheur actuel les malheurs et les crimes de ses frères d'aujourd'hui et d'autrefois, et il écrit de beaux et tristes fragments de philosophie poétique, comme ce sonnet à la rivière Duddon :

D'où vint-il et pourquoi, le premier être humain
Qui découvrit un jour cette obscure vallée
Et penchant son front las sur la source isolée
But un peu de cette eau dans le creux de sa main?

Était-ce pour tuer qu'il suivait ce chemin
Dont les oiseaux prenaient devant lui leur volée,
Ou bien s'enfuyait-il d'une fuite affolée,
Et le jour qu'il vint là fut-il sans lendemain?

Pas de voix qui réponde au ciel ou sur la terre;
Et toi, si tes flots bleus ont connu ce mystère,
O source murmurante, ils ne le diront pas.

Ton rôle, ô source fraîche, est d'être pure et douce,
Et de nous consoler des crimes d'ici-bas
Au bruit de tes flots bleus épanchés sur la mousse.

IX

Il en est des paysages comme de tous les excitants : haschisch ou littérature, amour ou musique. La suggestion qu'ils procurent est toute personnelle et varie avec le rêveur. Alchimistes de la nature comme de l'art, nous passons l'une et l'autre au creuset de notre cœur, et jamais un même métal ne sort de deux d'entre ces creusets vivants. Je me complais, quoique ce soit passablement irrespectueux, à comparer mes associations d'idées d'écrivain parisien de 1882 à celles que le grand poète moraliste formait devant les paysages du gracieux district. Je les regarde les uns après les autres, ces lacs dont la transparence bleuâtre lui représentait une vie reposée dans le devoir, et je songe à des yeux de femmes que j'ai connus, bleus de ce bleu changeant, tour à tour assombri et pâle... Devant les murs de ces cottages, que des revêtements de clématites tapissent de leurs fleurs violettes et par devant lesquels verdoient des pelouses lustrées, je me souviens de la retraite, anglaise aussi et mystérieuse, où un de nos amis avait caché, après l'avoir enlevée à son mari, à ses enfants et à son monde, cette madame de N..., si touchante de beauté mélancolique et dont le sourire désabusé semblait prévoir son abandon, même dans son bon-

heur. L'Abandonnée vit maintenant toute seule dans un château perdu parmi des étangs immobiles et glacés comme son cœur d'aujourd'hui... Je marche le long des rivières qui, tantôt ouvertes en marais et tantôt resserrées en ruisseaux, coulent entre des rideaux d'arbres élancés. Tous ces arbres teintent de leur reflet vert et tremblotant cette eau brune et lente, et je songe à un album japonais où plusieurs paysages sont représentés, ainsi aperçus seulement dans leur reflet. Cet album repose sur la table d'un petit salon dont la porte-fenêtre ouvre sur un jardin. Il est souvent feuilleté par les mains de la dame du petit salon, et si une de ces mains n'avait pas un anneau d'alliance à un de ses doigts, peut-être quelqu'un que je connais trop n'aurait pas dépensé sa vie à tant de curiosités et de si coupables. C'est une belle main que cette main qui porte l'alliance, et l'autre aussi est belle, et toutes deux sont effilées, spirituelles, et loyales sans doute, et incapables d'avoir jamais menti d'un de ces mensonges muets qui sont les serrements furtifs, d'un de ces mensonges hardis qui sont les billets de rendez-vous, d'un de ces mensonges timides qui sont les frémissements sous une caresse trop prolongée. Il n'y a pas de mains au monde pourtant qui me semblent plus cruelles et plus perfides, ce qui ne les empêche pas certainement de tourner les feuillets de l'album avec une émotion esthétique, et de fait, rien qui soit plus délicat, rien qui ait une beauté d'art comme un reflet. C'est la réalité, ce reflet, mais la réalité vue à travers le rêve. C'est la couleur, mais adoucie, comme dévêtue de

matière. C'est surtout; pour l'imagination du songeur, comme une sensibilité donnée aux insensibles choses : ne paraît-il pas qu'un esprit de tendresse unisse à l'eau de la rivière qui passe cette image des arbres qui ne passent pas, et que cette image soit reçue comme une caresse en même temps qu'elle est donnée comme un désir?...

D'autres fois, l'horizon s'ensauvage, comme dans la route de Grasmere au lac de Coniston. Le col d'Oxenfell mord sur une crête plantée de sapins obscurs. Des ondoiements démesurés de hautes fougères foisonnent dans la lande où la route tourne, et, dans une des vallées, tout au fond, les deux fragments du lac d'Elterwater reposent, à jamais séparés par la verte lande que le dessèchement progressif du lac a laissé surgir. Pourquoi ces deux lacs, — car ce sont deux lacs maintenant, — ainsi endormis l'un à côté de l'autre, et condamnés à ne plus mêler leurs eaux, m'ont-ils rappelé une ancienne histoire, une très ancienne et très banale histoire d'un sentiment méconnu? Et pourquoi ai-je aperçu, marchant parmi les digitales pourprées et les bruyères rosées, par les sentiers tendus de fils de la Vierge, deux êtres dont l'on a fait souffrir l'autre autant qu'on l'avait fait souffrir lui-même?

X

LES DEUX LACS

Par un doux, par un tiède et blanc matin d'été,
Les deux amants erraient sur le coteau planté
De noirs sapins géants et de fins bouleaux pâles,
Et la claire rosée argentait leur chemin
Tandis qu'ils regardaient, en se tenant la main,
Deux lacs au fond du val bleuir, mortes opales.

Lui, disait : « Ces deux lacs jumeaux, regarde-les
« L'un à côté de l'autre et pourtant isolés,
« Dormir au même bruit des roseaux de leurs rives?... »
Elle, pensait : « Ainsi certains cœurs ici-bas
« Sont tout près l'un de l'autre et ne se mêlent pas. »
— Mais il ne voyait pas ses prunelles pensives.

Il disait : « O mystère! As-tu vu tour à tour
« Les deux lacs s'assombrir et luire avec le jour,
« Et l'infini du ciel descendre dans cette onde?... »
Elle pensait : « Ainsi ta joie ou ton tourment
« Font triste ou radieux mon cœur, miroir aimant. »
— Mais il ne savait rien de cette âme profonde.

Il disait, lui montrant les fougères des bois :
« On croirait des bijoux découpés par les doigts
« D'un ange paresseux qui les jette à la terre... »
Elle pensait : « Il est une céleste fleur
« Délicate et si frêle, elle croît dans mon cœur. »
— Mais il ne cueillait pas cette fleur solitaire.

Il disait : « Entends-tu, comme sous ce grand ciel
« Languissamment voilé, s'est alangui l'appel
« Que la cascade en pleurs jette dans la vallée ?... »
Elle pensait : « Il est des pleurs plus sanglotants,
« Plus étouffés, plus sourds, et que seule j'entends. »
— Mais te comprenait-il, ô femme inconsolée ?

Il oubliait, devant ce paysage heureux,
Et lui-même et la vie, et ton cœur amoureux.
Et toi, tu ne voyais que lui dans la nature,
Que lui, qui ne songeait qu'aux choses sans désir,
Aux choses que jamais l'homme n'a pu saisir ;
Un baiser eût guéri ton cœur qui se torture.

Il ne te donna pas ce baiser souhaité ;
Et ce doux, et ce tiède et blanc matin d'été,
Sous les sapins géants et sous les bouleaux pâles,
Vous voyait cheminer côte à côte, et tous deux,
Tous deux plus séparés que les deux beaux lacs bleus
Qui dans le fond du val dormaient, — mortes opales.

XI

Et vraiment, c'est un étrange mystère de ce monde énigmatique où nous passons, comme dit Carlyle : *through mystery to mystery*, d'un mystère à un autre mystère, que cette solitude de nos impressions qui nous fait interpréter dans des sens si différents les mêmes silences des horizons. Ce bizarre Quincey, — cet ami de Wordsworth que je citais tout à l'heure, —

en est un exemple remarquable. Il habitait un cottage, lui aussi, au bord de ce même lac de Grasmere. Lui aussi voyait du haut de sa terrasse le paysage d'eaux et de prairies. Pour lui, comme pour le poète, le magique esprit des beaux soirs donnait au ciel les pâleurs de la turquoise, à l'eau du lac l'intensité du saphir, aux herbes des gazons l'éclat de l'émeraude, aux rubans des ruisseaux les étincellements de l'argent clair. Quincey admirait cette féerie de l'heure, mais rien ne lui valait l'enchantement dangereux que lui procurait son vice favori : l'ivresse de l'opium, et il quittait la terrasse et son paysage pour rentrer dans sa bibliothèque et boire du laudanum ou manger quelques grains de la divine substance qu'il a célébrée dans ce morceau mystique : « O juste, ô subtil, ô universel « conquérant ! Opium ! Toi qui, pour les cœurs du riche « et du pauvre également, pour les blessures qui ne « veulent pas guérir, pour les angoisses du chagrin qui « poussent l'esprit à se rebeller, apportes un baume « consolateur ! Éloquent opium, toi dont la puissante « rhétorique apaise les accès de rage, plaide efficace« ment pour la pitié douce, et rappelle, durant le « céleste sommeil de la nuit, à l'homme coupable, les « visions de son enfance et ses mains pures de sang... « — tu bâtis sur le mur des ténèbres des temples, des « cités supérieures à l'art de Phidias et de Praxitèle, « plus resplendissantes que Babylone et que Thèbes, « et parmi l'anarchie des rêves sans fin, tu évoques à « la lumière du soleil les faces de beautés depuis long« temps ensevelies, et des figures familières, nettoyées

« du déshonneur du tombeau. Seul, tu prodigues ces « trésors aux hommes, et tu tiens les clefs du Paradis, « ô juste, ô subtil, ô puissant opium !... »

Voici qu'après beaucoup de courses dans les montagnes et autour des lacs, — après une ascension sur le sommet de Fairfield d'où l'on découvre Grasmere et Rydal, Windermere et Coniston et l'Ullswater et d'innombrables petits lacs, coupés de lumière bleuâtre sous le bleu vaporisé du vaste ciel, — après une promenade dans la vallée d'Yewdale, carrée et verte entre les parois escarpées de montagnes, — après un pèlerinage à la vieille abbaye de Furness, dont les sveltes arceaux s'enguirlandent de lierre, — après une visite à Easedale-tarn, étang immobile dans sa vasque de forêts, — la pluie est venue, intarissable, et le vent et l'impossibilité de sortir. Dans la solitude morne de l'hôtel vidé de ses voyageurs, je passe une après-midi à boire du thé trop noir et à lire, comme un conte des *Mille et une Nuits*, le livre singulier d'où ce fragment est tiré, ces « confessions d'un mangeur d'opium, » que Quincey écrivit, après avoir accompli le grand œuvre de son « triomphe, » comme il disait lui-même. Il avait enfin, pour un temps, hélas ! terrassé le démon qui l'avait tenu si longtemps dans son esclavage. Rien de plus explicable d'ailleurs que cette possession, si l'on considère que Quincey devait trouver dans les rêves de l'opium un plaisir en harmonie avec la tendance habituelle de son esprit. C'était un homme tout naturellement visionnaire, convaincu, comme Shakespeare, que « nous sommes faits de la même étoffe que nos songes, »

et comme Carlyle que « dans l'être de chaque homme « et de chaque chose se dérobe un ineffable, un divin « mystère de splendeur, d'étonnement et d'épouvante. » Quincey disait encore qu'il ne pouvait vivre sans mystère, et son existence excentrique et solitaire avait exagéré en lui cette puissance innée de percevoir derrière les phénomènes visibles du monde les causes secrètes et redoutables dont ces phénomènes sont seulement l'efflorescence. L'homme ordinaire s'inquiète peu de ce gouffre d'obscurité où baigne la racine de toute réalité; le philosophe de l'ordre mystique s'y plonge avec un battement inquiet du cœur, surtout lorsque les amertumes de sa propre misère redoublent en lui le besoin d'une réponse à l'inévitable question : pourquoi cet univers et non pas un autre?

Privé de son père dès l'enfance et maltraité par ses tuteurs, Quincey, à dix-sept ans, s'était échappé de son école, et il était venu de Manchester à Londres avec dix livres dans une de ses poches, c'est-à-dire 250 francs. Dans l'autre, il emportait un volume de poésie anglaise et un Euripide. Les dix livres furent bientôt dépensées. Puis il fallut vivre d'emprunts, et, de malheur en malheur, l'écolier vagabond tomba dans la noire misère anglaise, celle qui promène ses haillons, sa solitude et ses tremblements dans le brouillard jaune de Londres, parmi les maisons muettes dont les fenêtres s'éclairent du feu des lampes dès trois heures de l'après-midi. L'âcre brouillard est plus âcre encore quand tombe la nuit. L'abandonné grelotte et boit par gorgées l'alcool qui empoisonne, mais qui

réchauffe. Quincey connut ces angoisses durant des mois, ayant comme seule amie une jeune fille de seize ans à peine, et qui se promenait, elle aussi, le long des trottoirs, — mais pour d'autres raisons. Un jour que Quincey n'avait rien mangé, il se trouva mal sur les marches d'une maison d'Oxford street, et la petite Anne, — c'était le nom de son amie, — lui sauva la vie en lui versant dans la bouche quelques gouttes d'un vin de Porto qu'elle avait couru acheter au bar le plus proche. Que de fois depuis, et du fond de son asile de Grasmere, Quincey revit Oxford street, « la « rue mère des vagabonds, avec son cœur de pierre! » Que de fois aussi, debout sur le trottoir de cette rue, des années après, il chercha passionnément un visage qui lui rappelât celui de cette pauvre compagne des mauvais soirs, à jamais perdue! « Jusqu'à cette heure, » écrivait-il quinze années plus tard, « je n'ai pas entendu « prononcer une syllabe sur elle. Cela, parmi tant de « troubles que tout homme rencontre dans sa vie, a été « ma plus cruelle affliction. Si elle vit, certainement « nous nous sommes souvent cherchés l'un l'autre, juste « à la même minute, à travers le formidable labyrinthe « des rues de Londres. Peut-être avons-nous marché à « quelques pas l'un de l'autre, — quelques pas! Mais « à Londres, ces si petites séparations aboutissent à « d'éternels adieux. Pendant bien longtemps, j'ai espéré « qu'elle vivait, et je crois bien, sans exagération de « rhétorique, avoir regardé à Londres des myriades de « visages de passantes avec cette espérance de revoir « Anne. Je l'aurais reconnue entre mille, ne l'eussé-je

« vue qu'une seconde... Jolie? Non, elle ne l'était « pas, mais sa physionomie était charmante, et elle « avait une façon particulièrement gracieuse de porter « sa tête. Oui, j'ai espéré la revoir, — aujourd'hui, « je le redoute, — et sa toux, qui me tourmentait « quand nous nous quittâmes, est maintenant ma con- « solation. Non, je ne souhaite plus de la revoir, mais je « pense à elle doucement et tristement, comme à une « depuis longtemps couchée dans le tombeau, — dans « le tombeau, ah! je le voudrais, d'une Madeleine « arrachée à ce monde avant que les injustices et les « cruautés n'eussent corrompu sa fine nature, — avant « que les brutalités des ruffians n'eussent achevé la « besogne commencée!... »

XII

Un peu du sentiment que nous éprouvions, nous autres, Parisiens endurcis, pour la petite sœur de la grande Aline, touchait sans doute le cœur de l'essayiste anglais lorsqu'il se souvenait de la petite Anne, — tant il est vrai que toutes se donnent la main à travers les espaces et les temps, de ces pauvres créatures, délicates et gracieuses, qu'une destinée de mélancolie a vouées irrémissiblement aux travaux de l'amour vendu

et aux exploitations du libertinage féroce. Avec ses yeux fins, son sourire qu'on devine craintif et contracté, avec l'enfantine candeur de son visage, toujours la bohémienne d'Oxford street revenait devant les regards hallucinés de Quincey, lorsqu'il était ivre d'opium. C'était beaucoup et beaucoup de jours après. Quincey, marié et père, était établi au bord du lac de Grasmere. Il avait trente-deux ans, et sa puissance intellectuelle était déjà remarquable, lorsque, à la suite de mystérieux chagrins, il devint « un régulier, un « confirmé mangeur de ce bienfaisant opium, » jusqu'à prendre, dit un de ses biographes, trois cents grains d'opium solide par jour ou huit mille gouttes de laudanum. — Cela équivalait au contenu de sept verres ordinaires. — Alors commençait le travail du grand poison psychologique, travail dont la « Confession » nous raconte les étranges phases. La puissance créatrice de l'œil s'exagérait jusqu'à projeter des formes plus réelles que la réalité même sur le champ obscur de la vision. Une anxiété saisissait le visionnaire. Le sentiment de l'espace et celui du temps s'exaltaient démesurément, et l'homme apercevait dans un éclair d'innombrables détails, tous séparément et tous à la fois, comme les gens qui se noient aperçoivent soudain toute leur vie rangée devant eux, dans ses détails aussi et dans son ensemble. Et l'ivresse s'achevait en une si épouvantable oppression du cœur, que le malheureux se réveillait en s'écriant parmi des sanglots : « Je ne dormirai plus « jamais ! » — pour recommencer le lendemain.

Dans ces visions s'entremêlaient, avec le souvenir de

la petite fille d'Oxford street, le souvenir des grandes luttes parlementaires anglaises et le souvenir plus lointain des magnificences romaines. Quincey, bon humaniste et d'une délicatesse scrupuleuse d'oreille à l'endroit du style, — jusqu'à se torturer comme notre Flaubert pour donner à son style ce qu'un critique anglais appelle la *prononciabilité*, — ce Quincey qui connaissait Rome d'une connaissance profonde et qui écrivit un livre sur les Césars, — était un lecteur assidu de Tite Live. Il admirait beaucoup cet incomparable artiste en prose dont les périodes, à la fois opulentes comme celles de Cicéron mais sans luxuriance, et serrées comme celles de Salluste mais sans sécheresse, font songer à l'ordonnance ample et précise d'une légion en marche. Un esprit plane sur ces périodes, comme il planait sur la légion : la foi religieuse dans la Ville Éternelle, et cette foi s'incarne et prend figure dans le dépositaire momentané du génie de la Ville : le Consul. Quand Tite Live écrit ces deux mots : « Consul Romanus, » c'est avec une vénération visible, et ces deux mots sont aussi pour Quincey l'occasion d'une rêverie indéterminée. Durant son ivresse d'opium, soudain il entend une voix qui les prononce, et aussitôt une frise grandiose et ininterrompue se développe. Les soldats défilent, traversant les neiges des Alpes ou les sables de la Libye, avec leur visage immobile de vieux ouvriers de guerre, et le Consul apparaît : « C'était Paulus, c'était Marius, en splendide manteau « de combat, entourés d'une compagnie de centurions. « La tunique de pourpre était portée à la pointe

« d'une lance et la grande acclamation des légionnaires « retentissait. »

D'autres fois, c'était l'apparition d'un Malais dont le souvenir se rattachait à un inexplicable épisode de la vie du grand essayiste. Ce Malais, en effet, s'était un jour présenté, sans qu'on sût d'où il venait, ni pourquoi, dans le cottage de Grasmere, et il s'en était allé « après avoir absorbé d'opium, » disait Quincey qui s'y connaissait, « de quoi foudroyer une demi-douzaine de « dragons et leurs chevaux. » Ce Malais, pourtant, n'était pas mort de cette dose formidable, et dans les cauchemars du pauvre Quincey, toujours, à une certaine minute, l'image revenait de ce visiteur au teint de cuivre, arrivé d'un coin perdu de l'extrême Orient. Et avec cette image se déployait le cortège des associations d'idées asiatiques. Les jungles de l'Inde laissaient passer les bêtes monstrueuses. Des végétations gigantesques fourmillaient parmi les ruines des temples anciens, consacrés à des divinités d'épouvante. Des serpents se levaient, dardant leur langue et sifflant avec des colères mortelles... Puis la vision changeait, et l'antique Égypte s'ouvrait avec ses pyramides, où le Voyant se sentait enseveli depuis des siècles au milieu des momies royales et des lamentations de crocodiles... Et la vision changeait encore, remplacée par un rêve épouvantable entre tous. Quincey s'apercevait subitement englouti dans d'opaques ténèbres, où des sonneries de clairon tintamarraient, où des cris de guerre se prolongeaient. Le halètement d'une multitude en proie à une terrible bataille montait dans cette nuit. Le

Voyant savait que cette bataille était suprême. Qui donc la livrait, et pourquoi ? Le Voyant l'ignorait, mais il comprenait que le salut de tout ce qu'il aimait au monde était en péril... Puis une déroute remplissait l'immense nuit. Des visages de femmes s'éclairaient d'un rayon subit qui montrait leur pâleur de mort. Des paroles d'éternel adieu tombaient de leurs bouches désespérées, — et l'angoisse sans nom de l'Irréparable étreignait le cœur du malheureux qu'écrasait le poids de plusieurs Océans.

XIII

Quincey guérit, par un effort héroïque de sa volonté, puis il retomba, il guérit encore, et il vécut ainsi jusqu'à soixante-quinze ans, publiant des essais de tous ordres : confidences personnelles, comme les *Confessions* ou les *Suspiria de profundis* qui leur font suite, — dissertations de politique, de théologie ou d'économie, — paradoxes étranges, par exemple sa célèbre étude sur le *Meurtre considéré comme un des beaux arts*, — fantaisies de prose lyrique, comme ses *Trois Dames de douleur*, ou sa *Vision de la Mort subite*, — écrivain souvent emphatique, souvent bizarre, parfois sublime d'énergie expressive, que son portrait nous représente avec des yeux brouillés d'un songe éternel. Il a sa place parmi les Sug-

gestifs par l'abondance de ses idées, la richesse de ses connaissances, l'originalité de ses formules et l'au-delà de ses intuitions. C'était une âme complexe d'artiste, de métaphysicien, et, ses *Confessions* l'attestent, de psychologue raffiné. Comme le hasard a de ces ironies, c'est par les pages de ses *Confessions*, autant dire par le bienfait de son terrible vice, que ce grand travailleur qui a si durement reproché son immoralité à Gœthe, a des chances d'être immortel. Mais les vices des poètes ne sont-ils pas souvent une expérience qu'ils tentent sur la créature humaine dans leur personne? Et qui donc se désintéresserait de l'expérience tentée par Quincey, j'entends de ceux qui n'ont pas entièrement perdu la notion que tout n'est pas explicable dans le monde ?

Tout le problème de la destinée n'est-il pas enveloppé en effet dans le problème de l'ivresse et de ses « Paradis artificiels, » comme disait profondément Baudelaire?... Jetés brusquement dans cet univers démesuré qui nous assiège de tant d'impressions confuses, que connaissons-nous de lui, sinon l'Idée que nous nous en formons ? L'Idée, c'est-à-dire une image flottante qui, dans la nuit de notre cerveau, prend continuellement la place de la réalité absente. Des événements de notre existence, une fois traversés, que nous reste-t-il ? Une Idée. De nos peines les plus passionnément éprouvées? Une Idée encore. De la femme la plus aimée et pendant les heures où elle n'est pas là, que possédons-nous? Une Idée. — Nous allons ainsi, chacun emprisonné dans un cercle personnel de fan-

tômes, et toujours séparés de la réalité insaisissable par les abîmes que le démon du Temps et celui de l'Espace creusent implacablement entre notre désir et les objets de notre désir, entre notre haine et les objets de notre haine. Le mathématicien Descartes, en une heure de fantaisie digne d'Edgard Poë, se demandait ce que serait un monde où tous les corps nous fuiraient, — symbole de cet univers de ténèbres qui nous fuit d'une fuite éternelle; et nous demeurons solitaires, face à face avec une hallucination peut-être? Puisque nous ne connaissons les objets que par l'Idée que nous nous en formons, ne sommes-nous pas tout pareils à un orphelin qui n'a jamais vu de son père et de sa mère que des portraits, et qui, dans l'impossibilité de comparer les portraits aux modèles, doute de la ressemblance et en doutera toujours?... Qu'importe d'ailleurs que nos Idées soient ou non des mensonges, puisque la Science nous démontre que, même lucide, même valable, notre Raison doit s'arrêter devant le gouffre de l'Inconnaissable? Ah! que nous voudrions quelque chose de réel, de définitif et d'éternel pour nous y appuyer à jamais!... Stérile désir!

Quand on a la tête façonnée d'une certaine manière métaphysique, comment ne pas se demander s'il ne vaudrait pas mieux, puisque cet univers n'est qu'illusion invincible et qu'invérifiable apparence, en prendre son parti une fois pour toutes, et courageusement exagérer en soi le pouvoir de se repaître d'illusion et de vivre d'apparence? L'Inde a fait ainsi, et, somme toute, que faisons-nous d'autre, avec moins de poésie

et de sincérité, nous, écrivains, qui nous grisons de littérature et substituons aux sensations directes les sensations écrites ? Que fait-elle d'autre, la femme agenouillée dans le silence d'une église et qui, contemplant le corps ensanglanté du Rédempteur, sent profondément que le drame de la vie actuelle n'est que le prologue d'un drame invisible qui se joue là-haut ? Que fait-il d'autre, le savant qui combine des formules sur le papier et pour qui des lettres et des chiffres représentent les forces essentielles de la nature en mouvement ? L'opium et le haschisch, et, à un degré moindre, le rude alcool, — cet opium de l'Occident, — sont une manière de se procurer cette clef d'un songe plus intense, plus systématique et plus opulent, — clef magique et consolatrice que les beaux arts et la religion, la science et le jeu, toutes les manies enfin, ou coupables, ou sublimes, prêtent à leurs dévots. Les songes sont des mensonges, dit le vieux proverbe. Mais lorsque la dernière heure arrive et qu'il reste seulement, pour de trop rares minutes, de ce qui fut nous, d'obscures clartés devant les yeux que l'ombre gagne, qui dira le signe qui vous distingue, ô souvenirs de la vie vécue, ô mirages de la vie rêvée ?

XIV

La solitaire et calme semaine que je passai ainsi à Ambleside, entre les beaux paysages et mes pensées, prenant des livres pour réfléchir et regardant de tous mes yeux mes commensaux de la table d'hôte anglaise où je m'asseyais deux fois par jour, à neuf heures du matin et à sept heures du soir ! Avant chaque repas, un clergyman âgé, qui occupait la place d'honneur, se levait, rempli de bonhomie à la fois et de dignité dans sa lévite noire. Il récitait une prière. Des personnages automatiques avec un visage d'un pourpre d'apoplexie arrosaient gravement de sauce brune les larges tranches de saumon grillé, et, gravement, buvaient du champagne sec à pleine coupe blanche, ou du claret rouge dans des verres roses. Des jeunes gens échappés de l'Université se tenaient raides, minces et sérieux dans leur veston d'une étoffe à carreaux contrariés. C'étaient aussi des dames au chignon serré, aux dents trop longues, aux joues couperosées. C'étaient des jeunes filles d'une délicate apparence de teint avec ces beaux regards d'antilope que Byron aimait. On imagine ainsi l'Imogen idéale de *Cymbeline :* « Je parfumerai ta « tombe des plus belles plantes, » dit le jeune homme qui la pleure, « il ne te manquera ni la fleur qui res-

« semble à ton visage, la pâle primevère, ni la jacinthe « azurée comme tes veines... » Ces anges de la table d'hôte avaient une façon délicate, gracieuse et séraphique, de manger des œufs au jambon ou du gigot à la confiture. Et tout ce peuple, peu bavard, hâtif et sanglé, était servi par des garçons en habit que dirigeait un majordome d'une physionomie prodigieusement pareille à celle de lord Beaconsfield.

C'est que le démon des ressemblances, l'étrange démon qui nous force à retrouver toujours la vie dans la vie et le passé dans le présent, était assis, à côté de moi, à la table d'hôte anglaise. L'insidieux démon détournait mes yeux du frais paysage vert qui se dessinait par la baie de la grande fenêtre. Il me fallait contempler, l'un après l'autre, mes compagnons d'appétit, et rechercher dans leurs regards, dans leurs sourires, dans leurs ports de tête, des regards, des sourires et des ports de tête déjà vus. Des noms me revenaient alors de personnes que j'avais connues dans d'autres lieux et dans d'autres temps. De bizarres analogies s'imposaient à mon observation, aboutissant à de non moins bizarres identités. Tel de ces Anglais et de ces Anglaises, une fois que j'avais découvert son Analogue dans mes souvenirs, devenait le prétexte d'un travail psychologique des plus compliqués. Patiemment et minutieusement, j'allais décomposant cet être. Je recherchais ce que les habitudes anglaises avaient déterminé en lui de caractères spéciaux. Puis je supposais le même personnage né en France. Au lieu de la tenue britannique, je lui donnais notre laisser-aller à demi

méridional. Je le voyais soumis à la pression de nos mœurs démocratiques et à la grande incertitude de notre société. Je l'imaginais débarrassé du frein religieux et abandonné à notre scepticisme. Je changeais ses lectures et son hygiène, ses préjugés et sa cuisine. Je remaniais ainsi sa physionomie et sa physiologie, comme dans nos nuits de mauvais sommeil nous composons le roman posthume, si l'on peut dire, de la destinée que nous aurions eue si une ou plusieurs circonstances eussent été autres. Et cette série d'hypothèses s'achevait toujours dans cette question, enfantine tout ensemble et inévitable, à laquelle je repondais tantôt par un oui, tantôt par un non : « La créature « humaine vaut-elle mieux ici que de notre côté du « détroit ?... »

XV

Le dernier de ces dîners méditatifs était achevé. Je devais partir demain pour Keswick; et, sans plus me soucier de la bonté comparative des civilisations anglaise et française, je me promenais en barque sur le lac de Windermere et dans la baie de Pull Wike, dont les bords, garnis de noirs sapins, de chênes sombres et de bouleaux légers, sont baignés par la pourpre décolorée du ciel du soir. Sur l'eau morte du lac, des

îlots surgissent, qui ne sont que des mottes de gazon. Le batelier a relevé ses rames, et la muette sérénité des choses est surnaturelle de douceur pénétrante.

C'est l'heure taciturne et tendre, l'heure lente
Du crépuscule blanc d'un jour voilé d'été.
Mais l'horizon que ferme une ligne sanglante
Jette un rose reflet sur le lac argenté.

Des profondeurs du lac immobile s'élève,
Vague et flottant parmi les pointes des roseaux,
Comme un être tissé de vapeur et de rêve...
— Et l'Ange du Silence apparaît sur les eaux.

Il vient dans la tendresse et la lenteur de l'heure;
Il passe, et ses yeux clairs versent l'apaisement
Sur la feuille qui tremble et la source qui pleure,
Et même sur l'abîme obscur du cœur aimant.

Même le cœur aimant et qui n'est jamais sage
Cesse de sangloter, lorsque l'ange aux beaux yeux
S'envole, assoupissant l'immense paysage
Dans un grand battement d'ailes mystérieux.

Mais voilà s'assombrir l'heure apaisée et blanche,
L'Ange s'évanouir, et, dans la vaste nuit,
La feuille se reprend à trembler sur sa branche,
Et la source à pleurer sur son flot qui s'enfuit.

Et du cœur qui palpite un long appel s'élance
Vers le lac frémissant où tout à l'heure errait
Le pas consolateur de l'Ange du Silence,
Et que remue un vent âpre comme un regret.

XVI

Je quittai donc Ambleside, presque avec tristesse, pour aller à Keswick, — la ville où Southey et Coleridge vécurent longtemps. — La pluie tombait, drue et dure, lorsque je me hissai sur le haut de la voiture qui fait le service entre les deux endroits. La route passe à côté des lacs de Rydal et de Grasmere. Elle contourne la haute montagne d'Helvellyn, rejoint le lac de Thirlmere, puis celui de Derwentwater, auprès duquel est situé Keswick. Il y a bien une façon de coupé fermé dans le corps de l'énorme char à bancs, mais personne ne songe à s'y emprisonner, malgré la persistante cinglée de l'eau, qui fait fumer les croupes des cinq chevaux, et enveloppe, de son voile mouvant et glacé, les vallées et les montagnes. Vieillards et jeunes filles prennent place sur les banquettes découvertes, le torse drapé dans le manteau de caoutchouc, les jambes serrées dans le plaid de voyage, et le coup de fouet du vent mouillé avive seulement les couleurs des joues de ces mangeurs de viande rouge. A l'auberge où la voiture fait halte, ils descendent et boivent du lait brûlant, coupé de rhum. L'alcool est ici nécessaire au sang comme l'air aux poumons. La voiture roule sur le bord des lacs, dont l'eau, d'un gris de fer, frémit sous

la pluie. Une dernière fois je regarde le gracieux Rydal, semé d'îles, Grasmere et son église ancienne. Puis c'est une montée continue; des gorges sauvages se creusent à droite et à gauche, et Thirlmere apparaît, beau lac tout mince entre des montagnes, et qui donne l'impression d'un fleuve. Des vallées se coupent les unes les autres, dénudées et roses de bruyère, ou bien boisées et vertes de feuillage. Voici enfin, du haut d'un col, trembler sous l'ondée les taches lumineuses d'un nouveau lac et se profiler les toits ardoisés d'une petite ville. C'est le Derwentwater et c'est Keswick.

L'après-midi avance. La pluie a cessé. Comment résister au plaisir d'errer dans la petite cité provinciale et le long des rues, dont les maisons à un étage, toutes identiques et rangées avec symétrie les unes à côté des autres, représentent à la fantaisie qui songe une série de mondes juxtaposés, comme ceux où nous introduit Dickens? Qui ne se rappelle dans *David Copperfield*, les pages consacrées à Yarmouth, et comme chaque intérieur est évoqué avec une infinie minutie de détails? Un paysage de montagnes se dessine au détour de toutes ces rues de Keswick. Il est quatre heures à peine, mais les nuages se sont épaissis jusqu'à ne laisser flotter dans le ciel qu'une lumière de crépuscule. Des enfants jouent et crient au sortir d'une école. Une impression d'étrange mélancolie se dégage pour moi de ces clameurs d'enfants mêlées à la tombée du jour, — impression qui remonte à des années déjà lointaines, puisque je la ressentais tout enfant moi-même, et alors que je jouais avec des camarades de

mon âge, bien insouciants les uns et les autres de ce qu'apportaient à nos têtes bouclées les journées à venir, — ces journées déjà en marche vers nous du fond des mystérieux horizons du temps. J'ai dans le souvenir des promenades du dimanches en automne, au collège, durant lesquelles le seul bruit de nos cris de gaieté dans la lumière du soir me paraissait singulièrement plus mélancolique encore. C'était en province, et dans une ville du centre de la France. Nous nous arrêtions à une lieue environ de cette vieille ville, — que des montagnes entourent, comme Keswick, de leur cercle dentelé, et le maître nous permettait de nous disperser. Alors aussi c'était environ quatre heures du soir. Les vignes qui se développaient des deux côtés de la route étaient appauvries à cause de la vendange achevée et de l'hiver commençant. Par des après-midi voilées comme cette après-midi anglaise, il y avait des approches navrantes du soir, dans le vaste silence de la campagne où montaient nos cris... Mais combien sentaient cela, de mes compagnons d'alors, et combien le sentent, des petits rieurs que je vois se poursuivre, le cartable sur l'épaule et la joie dans les yeux ?.....

La principale rue de Keswick aboutit à un pont qui franchit une rivière noire, et par delà ce pont s'élève tout de suite la verdoyante colline de Greta Hill où vieillissait paisiblement Bob Southey, comme l'appelle la dédicace ironique de Don Juan, — auprès de son beau-frère Samuel Taylor Coleridge. Le poète lauréat que Byron a traité comme l'Apollon de la fable traita

Marsyas, a son monument funèbre dans une rustique église du nom de Crosthwaite Church, laquelle dresse au pied de la colline son clocher surbaissé. Il est représenté couché sur son tombeau avec sa « figure « épique, » ainsi que le disait, sérieusement cette fois, ce même Byron, et il ajoutait malicieusement que, pour avoir cette figure et ces épaules, il accepterait d'avoir écrit les vers de Southey !

XVII

Dans son ouvrage sur les poètes des lacs, Quincey a remarqué avec beaucoup de justesse qu'une critique superficielle pouvait seule étiqueter du même nom de lakistes deux poètes aussi différents que Wordsworth et Southey, le premier si naturel et simple, si profondément et intimement mêlé aux paysages de son district ; l'autre si littéraire, si compliqué, si uniquement dévoué à ses livres et emprisonné dans sa bibliothèque. Toutes les circonstances, d'ailleurs, inclinèrent Southey dans le sens de ce développement artificiel qu'un moraliste de notre époque, l'aimable et subtil Doudan, caractérise avec tant de finesse : « Le littérateur proprement dit est un être singulier ; il « ne regarde pas exactement les choses avec ses pro- « pres yeux ; il n'a pas ses impressions à lui ; on ne sau-

« rait retrouver l'imagination qui était la sienne..... » Southey fut élevé par sa tante, vieille fille à manies, d'après les principes de l'*Émile* de Rousseau. Entré à l'école, il s'abandonne aux lectures avec une sorte de frénésie : l'*Homère* de Pope, l'*Arcadie* de Sidney, les *Lusiades* de Mukle, exaltèrent si fort son humeur d'imitation, qu'à douze ans il se proposait déjà de devenir poète épique. Au collège de Westminster, sa préoccupation constante fut de continuer les *Métamorphoses* d'Ovide et la *Fairy Queen* de Spencer. Ce fut ensuite un enthousiasme fervent pour Rousseau et les idées de la Révolution française. Plus tard, à Oxford, la rigueur impérative d'Épictète domina cette âme, toujours à la recherche d'un modèle, et de ce bouillonnement d'admirations contradictoires sortit, vers la vingtième année, le projet d'aller avec Coleridge fonder aux États-Unis une société *pantisocratique*. Un petit nombre de personnes devaient s'entendre pour acheter et cultiver en commun quelques arpents de terre, dont le produit, également réparti, procurerait aux divers membres de la petite colonie un bien-être suffisant. Dans chaque cottage une bibliothèque se serait trouvée, bien installée et fournie des meilleurs livres. Le manque d'argent empêcha seul la réalisation de cet étrange projet. Southey passa vite à l'étude d'autres littératures. Il avait un oncle établi en Portugal, auquel il rendit visite, et ce lui fut une occasion d'apprendre la langue espagnole. Revenu en Angleterre, il s'appliqua, sous l'influence de William Taylor, à la lecture suivie des grands écrivains allemands. En 1802, à l'âge

de vingt-huit ans, il s'établit à Keswick pour ne plus guère en sortir, et son existence devient d'une extraordinaire régularité. Un de ses amis lui faisait une pension à laquelle se joignit plus tard le revenu attaché au titre de poète lauréat. Il collabore à des revues qui paient royalement sa prose. Un seul article sur Nelson lui rapporta cent cinquante livres, c'est-à-dire trois mille sept cent cinquante francs. Il est là, installé paisiblement dans sa bibliothèque. « C'était la principale pièce « du logis, » rapporte Quincey ; « les livres étaient sur- « tout anglais, espagnols et portugais, tous bien choisis « parmi les ouvrages classiques de ces trois littératures. « Les impressions étaient belles, et les volumes reliés « avec une élégance raisonnée qui les mettait en har- « monie avec le reste de la chambre. Cette harmonie « se complétait par le rangement horizontal, et sur des « tablettes, de beaucoup de manuscrits grecs, espagnols « et portugais. Plaisante et ordonnée comme elle était, « cette chambre n'avait aucun besoin des attractions « du dehors. Pourtant, même aux jours les plus tristes « de l'hiver, le paysage aperçu par les différentes « fenêtres présentait une grandeur trop permanente, « trop essentiellement indépendante des saisons, pour « ne point fasciner le regard du spectateur le plus froid « et le moins poétique. Dans une direction bleuissait « le lac de Derwentwater, un lac de neuf milles ponctué « d'îlots ; dans une autre, le lac de Bassenthwaite. On « voyait aussi les montagnes de Newland se développer « comme des tentes, et le sublime chaos de Bor- « rowdale..... » Mais l'hôte patient et studieux de cette

retraite lève rarement les yeux sur ce paysage, et il s'y promène plus rarement encore. Lui-même, il expose ainsi à un de ses amis l'emploi de sa journée : « Mes « actions sont réglées comme celles d'un élève de « pension : trois pages d'histoire après déjeuner « (équivalentes à cinq pages d'imprimerie d'un petit « *in-quarto)*, puis je transcris pour la presse, ou je fais « mes extraits et biographies ou telle autre besogne « jusqu'au dîner. Entre le dîner et le thé, lecture. « J'écris des lettres. Je jette un coup d'œil sur les « journaux. Je dors parfois, car le sommeil m'agrée « volontiers. Après le thé, c'est le tour de la poésie, « je corrige, je remanie, je copie et, quand je suis « fatigué, je travaille à d'autres matières jusqu'au « souper. — Telle est ma vie..... »

Vie d'érudit et de philosophe, mais non pas de poète. Aussi bien, Southey découvre-t-il à sa manière, non pas un nouveau domaine de poésie, mais une des grandes vérités de la critique moderne, à savoir qu'il est plus d'un Idéal et que, parmi les plaisirs intellectuels, un des plus vifs consiste à se figurer plusieurs sortes de sensibilités contradictoires. N'est-ce point jouir de plusieurs existences, au moins par l'imagination, et multiplier sa personnalité ? Aucune besogne n'est plus conforme aux goûts et aux facultés d'un amateur de livres et de littérature. Jeanne d'Arc, Wat Tyler, Roderick le Goth, Madoc, Thalaba, Kehama, — ces noms des principaux héros de Southey attestent dans quelle variété de décors il s'est complu, et comme il a « promené sur l'univers et sur l'histoire ses cavalcades

« poétiques. » Le mot est de M. Taine. De son côté, son beau-frère Coleridge, esprit désordonné, bizarre et trouble, s'abîmait dans le gouffre de la métaphysique allemande. Il y avait dans Coleridge de quoi faire un grand poète et un grand philosophe. Il ne semble pas qu'on puisse lui donner sans quelque exagération l'un ou l'autre de ces deux titres, malgré les beautés du *Vieux Marin* et tant de pages profondes disséminées dans tous ses ouvrages. Cet homme, aux grands yeux gris noyés d'une sorte de brouillard, fut la victime de sa puissance métaphysique, comme Southey de son excès de culture littéraire. Le premier, devenu incapable de vouloir, perdu dans les hallucinations de l'opium dont il était, comme Quincey, un mangeur déterminé, finit mélancoliquement sa vie chez un médecin, entouré d'amis qu'il enchantait par les éclats sibyllins de sa causerie. Le second, avec tous ses efforts, ne parvint qu'à être un industrieux rhéteur. Macaulay disait : « Nous trouvons un si grand « charme dans son anglais, que même lorsqu'il écrit des « absurdités, nous les lisons avec plaisir... » L'histoire de la littérature est une longue et inutile démonstration de ces deux vérités — contradictoires, — que le ntelligences n'ont de valeur que par la prédominance d'une faculté, et que toute faculté prédominante finit par stériliser l'intelligence qu'elle absorbe. Mais n'est-ce pas la loi de tous les organismes, qu'ils périssent de ce dont ils ont vécu ?

XVIII

Les environs de Keswick pourtant sont délicieux, et si l'homme habitait vraiment les paysages, au lieu d'habiter son âme, c'était de quoi guérir à jamais les yeux de Southey de la manie de la lettre imprimée, et la tête de Coleridge de la manie des subtilités ontologiques. J'ai goûté pour ma part, à travers ces horizons et à ne faire qu'un avec les choses, de ces voluptés sans analyse possible que procurent la nuance d'un ciel, le silence d'une eau, la ligne brisée et sauvage, ou bien délicate et comme caressante, d'une montagne. De telles voluptés que reste-t-il, pourtant, le pays une fois quitté? Dans le cœur une rêverie, dans les yeux des fragments d'images, et sur les feuillets du *memorandum* chargé de notes hâtives, quelques lignes griffonnées avec la plume fatiguée et l'encre pâlie de l'hôtel. C'est l'herbier du botaniste, où ce qui fut la fleur vivante et colorée, souple et baignée d'air fluide, n'est plus qu'une pauvre chose aplatie et grise, séchée et veule. Je feuillette cet herbier intime où je trouve les ressouvenirs de toutes mes promenades dans le nord du district et autour de Keswick. Je détache un peu au hasard quelques-unes de ces pages, — juste de quoi fixer deux ou trois traits encore de la physiono-

mie de ce charmant coin de l'Angleterre, si toutefois la physionomie d'un horizon peut être rendue visible avec des mots sur du papier!...

Mardi, 22 août. — Marché le long de la rivière, jusqu'au cercle Druidique *(Druid's circle)* à un mille de Keswick. Impression profonde de mélancolie et de rêve. Sur un mamelon dont l'herbe est drue et courte, se dressent trente-huit pierres, chacune beaucoup plus haute qu'un homme, plantées en rond. Autour du mamelon, un cirque de ravins et de montagnes se développe. Entre deux de ces montagnes, brille l'eau du Derwentwater, toute pâle sous un ciel tout bas. Le vent souffle. Je songe que des hommes ont prié là. Je *vois* l'angoisse obscure de la destinée sur leurs fronts et dans leurs cœurs. Des sacrifices humains ont certainement ensanglanté ces pierres. Muettes, elles me regardent comme, par les nuits de pleine lune, elles ont regardé ces victimes et ces prêtres, ces bourreaux et ces croyants, sur lesquels planait l'esprit du Dieu sans nom. Et comment appellerais-je autrement, à l'heure présente, l'esprit qui plane sur moi et m'oblige à sentir tout ce que le mystère de la vie renferme de tragique et d'attendrissant?...

Jeudi 24. — Pluie et vent toute la matinée. Quelques heures d'éclaircie au milieu du jour. Parti de bonne heure pour le lac de Buttermere, toujours en *outside coach* (char à bancs découvert). Tous les ennuis de la route sont compensés par la magnificence d'Honister

Pass, un défilé démesuré qui se replie trois fois sur lui-même, entre des montagnes nues, grises de rochers et vertes d'herbe courte, le long desquelles luisent les torsades d'argent des ruisseaux, enflés par cette pluie de tant de jours, démesurément. La route même a été envahie par cette eau débordante. A des places, la rivière que cette route traverse a emporté le pont. Il faut que les chevaux avancent avec de l'eau jusqu'au poitrail, et que l'énorme véhicule roule dans cette eau qui rejaillit. L'impression de la solitude est intense et sauvage.

Elle se continue par le lac de Buttermere, qu'enserrent des montagnes boisées de sapins noirs, mais seulement à leur base, et par le tout voisin lac de Crummock, plus âpre encore. Il faut traverser en barque ce second lac pour aller jusqu'à la cascade de Scale force. Elle tombe d'un seul coup et d'une hauteur énorme, sans rien briser sur les rochers de sa violente et magnifique coulée blanche. Ce paysage sublime contraste étrangement avec le comique à la Dickens de la salle commune de l'hôtel où les voyageurs se pressent pour prendre le lunch. La table est couverte d'énormes quartiers de viande froide. Un personnage d'un rouge de brique, avec des épaules de boxeur, se tient debout et découpe. Un voyageur auquel il vient d'offrir du bœuf et du jambon lui demande du sherry. L'autre se fâche et répond qu'il est un *gentleman* et non pas un garçon de service.

Samedi 26. — De Keswick à Penrith, en chemin de

fer. Lu, dans un recueil de fragments, des stances de Shelley, toutes pénétrées de ce charme particulier à ce poète, — de cet *au-delà* dont il double ses images perceptibles. C'est une belle âme mystérieuse devinée derrière un beau regard...

De Penrith, vieille et morne ville que décore seul un château ruiné, pris une voiture pour Pooley Bridge, un pont sur une rivière noire à la tête du lac d'Ullsvater, puis, sur ce lac même, le paquebot qui va jusqu'à Patterdale, à l'autre extrémité. Un enchantement flotte dans ce paysage, à cause de la nuance gris perle du jour. L'admirable et vaste lac est immobile. Pas une ride ne fronce son eau où a passé toute la pâleur du ciel. Le lac ressemble à un défilé d'eaux dormantes, prises entre des gorges qui par derrière en laissent apercevoir d'autres. Les tournants de l'horizon au coin des caps et les sauvages entrées des baies me ravissent, d'autant qu'il n'y a pas dix personnes sur le bateau, et que mes sensations ne subissent pas le coup de ciseau du voisinage. Arrivé à Patterdale et marché le long du lac du côté d'Airey force, dans une heure de silence infini qu'interrompt de place en place le bruit d'un ruisseau qui coule, et d'instants en instants le bêlement d'un troupeau lointain. La dentelure de la rive que je vois par delà le beau lac, plantée d'arbres et sinueuse, est charmante à suivre, comme le dessin découpé d'une fougère ou le raffinement d'une sensation. Il y a comme une mort grise du ciel voilé, avec un peu de vie bleue par intervalles, et cette mosaïque du ciel, reflétée dans l'eau, la colore d'une teinte changeante

et moirée d un effet tout spécial. C'est une alternance de vagues bleues et grises, — de vagues, non, mais de larges plis silencieux. Car à peine un frisson, le frisson tendre qu'éveillerait une bouche invisible, court sur cette eau pâmée, dont la félicité mélancolique touche le cœur, comme un sentiment humain.

Dimanche 27. — Longue et brumeuse journée de dimanche anglais, passée tout entière dans un morne hôtel de Penrith à lire, écrire, et à poser le front contre les carreaux pour voir dans la rue déserte les passants aller au temple ou en revenir. Soudain une sonnerie de trompettes éclate, accompagnée de chants étranges. Une centaine de personnes paraissent, conduites par une femme qui marche à reculons. Les voix chantent : « *The lamb, the lamb, the bleeding lamb!* — « L'Agneau, l'agneau, l'agneau qui saigne!... » Les gens s'arrêtent et forment le cercle, autour d'un homme vêtu d'un uniforme presque militaire, et sur le collet duquel sont brodées en argent des S majuscules. Cet homme commence une sorte d'oraison jaculatoire ; la tête se renverse, la bouche se tord, les yeux se révulsent. Il appelle : « le Seigneur ! le Seigneur !... » Une expression de désespoir ou d'extase se lit sur tous les visages. Une jeune fille, toute frêle et gracieuse, avec un chapeau fermé, pleure silencieusement. Elle parle à son tour. Puis les cuivres ronflent. Le cantique recommence et la troupe part... C'est un bataillon de l'Armée du Salut qui vient de défiler devant moi. nU réformateur du nom de Booth a fondé cette secte,

voici deux ans. Aujourd'hui elle compte des adeptes dans toutes les villes d'Angleterre. Elle vient d'acheter un magnifique bâtiment dans *Regent's circus*, à Londres. Et le cardinal Manning lui consacre un gros article dans une revue célèbre. Il faut venir en Angleterre pour rencontrer de ces phénomènes de ferveur, qui attestent combien la sève religieuse est vivace encore dans le pays des puritains. Même il arrive que cette sève est assez puissante pour transformer les éléments les plus étrangers. Carlyle n'a-t-il pas trouvé le moyen d'aboutir au mysticisme à travers Gœthe?

XIX

Je quitte Penrith pour Whitehaven, afin d'aller de cette dernière ville visiter, après tous les lacs de la contrée, celui d'Ennerdale, terme marqué d'avance à mon voyage. Il n'y a pas cinq heures de chemin de fer et déjà des signes de toutes sortes attestent que c'est le terme du district. L'oasis de plaisance finit ici, et l'implacable envers du loisir anglais apparaît à nouveau. Les tuyaux gigantesques des fabriques fument durement. D'énormes chaudières renflées et rouges surplombent des terres calcinées. Après avoir longé la vaste nappe du Bassenthwaite water, le chemin de fer arrive au bord de l'Océan. Une baie se dessine, im-

mense, et que les montagnes de l'Écosse ferment là-bas de leurs masses violettes, tandis que, de ce côté, s'échelonne une série d'usines. Qu'elle est sinistre, la mer qui roule dans cette baie ses lames vertes et brouillées! Quelques barques de pêcheurs y tressautent lamentablement. A l'heure du retour et dans cette clarté froide du matin, le marin livre sa voile à cette aigre bise. Le bateau penche. La houle se boursoufle et l'homme regarde le rivage. Il voit dans le lointain la haute cheminée vomir une noire vapeur de suie. C'est l'usine où deux de ses garçons travaillent, tandis que le troisième est en mer avec lui et qu'à la maison la mère demeurée seule écoute le vent, tout en arrosant de charbon frais le feu qui rougeoie. Et le pêcheur sent peser sur sa race l'obscur, l'inévitable fardeau de la misère.

La misère!... Pourquoi ce spectre douloureux s'interpose-t-il soudain entre toute émotion nouvelle et mon imagination? Vous est-il arrivé parfois, au sortir d'un plaisir, non pas coupable et sensuel, mais délicat et tout d'intelligence, — comme la lecture d'un beau livre au coin du feu l'hiver, — de rencontrer dans la rue un ouvrier ivre, et votre cœur ne s'est-il pas serré comme sous l'étreinte d'un vague remords? Bourreaux que nous sommes de par l'inéluctable loi du combat pour la vie, même dans nos heures idéales, la sécurité de nos plus beaux songes s'appuie sur l'asservissement de tant de créatures humaines, nos semblables! La page que j'écris amoureusement sur le coin de ma table bien rangée, le loisir nécessaire aux impressions

que j'essaie de noter de mon mieux, le loisir nécessaire à la curiosité de ceux qui liront ces notes, tout cela est fait du sang et des larmes des déshérités. Cette affreuse idée est vraie partout ; nulle part elle n'est rendue sensible comme en pays anglais, car nulle part le contraste ne se marque davantage entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, entre la fleur et son terreau. Je sors du district où tous les cottages sont élégants, tous les visages reposés, tous les costumes au moins décents, et sur la route du petit port de Whitehaven au lac d'Ennerdale, je rencontre les ouvriers des mines de fer du voisinage. Ils vont et ils viennent, effrayants à voir, la face et les vêtements enduits d'une teinture rouge. Les rivières que la route traverse, grosses et grondantes, roulent des eaux toutes rouges, pour avoir travaillé, elles aussi, dans les mines. Les chevaux qui traînent les tombereaux ont leur croupe frottée de cette effroyable couleur rouge, qui tache le tronc des arbres, les pierres des murs extraites de la rivière et par places le feuillage des buissons, comme si le paysage tout entier se trouvait condamné, frère muet des hommes, à l'esclavage de l'Industrie.

Comment avoir le cœur, après ce tragique et poignant spectacle, d'admirer la beauté sereine et candidement sauvage de ce lac d'Ennerdale perdu dans sa vallée déserte ? Errant en barque sur ces eaux muettes et par un ciel tendu de blanc, — comme un cercueil de jeune fille, — je songe à ceux qui, tout enfants, avaient dans leur âme de quoi goûter la morte douceur de ce ciel et de ces eaux, — inconscientes victimes,

de l'âme desquelles la fatalité sociale a précocement arraché la fleur du songe! Ce ne sont pas les affamés de la chair que je plains avec le plus de mélancolie, car ils ont des heures d'assouvissement, — mais ceux-là en qui sourd obscurément une sensibilité qui ne se comprend pas elle-même, — mais les artisans chez lesquels agonise un artiste et qui ne le savent point, — mais les femmes du peuple que dégoûte la brutalité de leur ménage, — mais les enfants qu'écœure l'apprentissage de leur métier, toute cette légion des Ariels dont la vie a fait des Calibans. Comment y songer sans une amertume navrée, surtout lorsque la science nous a démontré l'inefficacité des révoltes et la vanité des utopies réparatrices?

... Au matin du jour où je devais quitter Whitehaven pour Carlisle et Londres, je me promenais le long de la digue transversale qui clôt le port de cette ville de pêcheurs. Je suivais le chemin ménagé au bas de cette digue et qui fait comme un petit quai à l'abri du vent. Le mur de la digue est si haut que de ce trottoir on ne voit pas la mer. Le port se développait, silencieux et paisible. A peine si une ondulation s'y faisait sentir et soulevait doucement les grands bateaux où les marins faisaient leur cuisine. Au pied d'un phare qui termine la digue, une maison très basse et qui regarde, elle aussi, le port, se tapit craintivement. Derrière les vitres, des plantes d'intérieur, géraniums rouges, vertes fougères, déploient leurs feuilles immobiles, — jouissance intime de quelque femme aux gracieux instincts.

Je regardais ce port et ces fleurs, la ville étagée au pied de sa colline, tout ce tableau d'intimité, — puis j'écoutais, sans le voir, l'Océan rugir. J'entendais les lourds paquets d'eau violente frapper la digue de l'autre côté, — et je me pris à penser que c'était le symbole de notre existence, à nous songeurs qui nous complaisons dans les sécurités de la civilisation, sans prendre garde aux grandes vagues de la Vie, dévoreuses d'hommes. Seulement, la plainte des vagues est parfois trop forte pour que nous ne l'entendions pas. Quelques-uns dont le poète Lucrèce a vanté l'indifférence trouvent dans cette rumeur de quoi redoubler leur bien-être. Je suis de ceux qui sentent autrement, et une fois de plus je venais de l'éprouver à la veille de finir mon heureux voyage aux lacs anglais.

Août 1882.





IV

SENSATIONS D'OXFORD

A un ami.

I

Te rappelles-tu, cher compagnon de tant de jours et de si anciens déjà, te rappelles-tu nos promenades à travers le jardin du Luxembourg, il y a dix ans? Heureuse époque où, sous le prétexte de préparer nos examens, nous causions littérature, parmi les marbres dans lesquels revit le souvenir des princesses mortes depuis des siècles! Les statues étaient des œuvres de sculpture bien mé-

diocre, mais les noms des reines, inscrits sur le socle, nous faisaient rêver — indéfiniment. Il flottait pour nous, en ces années-là, dans l'air des après-midi de printemps et d'automne, l'espérance d'une vie si noble et si pure ! Nos grands bonheurs d'alors étaient des impressions d'art ; nos grandes tristesses, des incertitudes sur les vérités de la métaphysique et de la religion. Des étudiants pareils à nous et de la même ferveur d'Idéal, en fut-il beaucoup, en est-il encore dans ce vieux quartier Latin où enseigna Michelet, où travailla Balzac ? Certainement oui, et c'est à eux, aux frères inconnus du mystique cénacle des esprits, que je dédierais ces notes de voyage sur la vénérable université anglaise et ses étudiants, si elles ne t'appartenaient de droit, mon ami, à toi qui me représentes ma jeunesse dans ce qu'elle eut de plus sincère et de plus charmant, mes années d'apprentissage dans ce qu'elles eurent de plus délicat et de plus sérieux... Mais pourquoi te dire ce que tu sais si bien ? Paris est loin, et Boulogne, et Folkestone, et Londres. Je suis assis à la table de travail de mon petit salon, dans mon appartement d'Oxford. Par la fenêtre en saillie, un *bow-window*, comme ils disent, j'aperçois un ciel du soir bleuâtre et doux. J'entends un oiseau qui crie, de loin en loin le bruit sec d'un marteau qui frappe sur la porte d'un des cottages de la rue, et je commence de t'écrire ces notes...

II

Paris est loin... Mais ne le connais-tu pas comme moi, et ne l'as-tu pas savouré dans sa réconfortante amertume, ce plaisir de quitter un matin toute sa vie habituelle, corvées et amusements, affections et haines; — ce plaisir de monter dans le train qui part, de s'accouder sur le bastingage du paquebot qui fend l'eau verte, et de n'avoir plus à côté de soi que sa Pensée; — ce plaisir d'abandonner la femme qu'on aime, et ses coquetteries et ses sourires qui font si mal; — ce plaisir encore de se laisser aller à être tendre pour Elle, à distance; car cette tendresse-là, du moins, n'aboutira pas à quelque cruelle déception? Ah! cette ivresse de la liberté, à demi farouche, nostalgique à demi, comme je la goûtai à plein cœur dans ces premières journées de mon arrivée à Oxford! Ce fut tout de suite une de ces jolies semaines du mois de mai anglais, avec des caresses d'une lumière un peu voilée, comme il en faut sur les constructions d'une architecture gothique pour qu'elles aient vraiment toute leur grâce. Un rien de brume transparente flotte emprisonné dans les découpures des clochetons, autour des meneaux des fenêtres en ogive et dans la dentelure des créneaux. Les vieilles pierres que les longs et froids hivers du nord ont comme revêtues d'un manteau d'humidité

noire semblent s'éveiller dans le frisson de cette lumière immortellement jeune, et c'est un contraste d'une poésie délicieuse lorsque cet éveil du nouveau printemps s'accomplit dans une ville du moyen âge demeurée aussi intacte que l'antique Oxford. Depuis Venise, aucun paysage de cité n'a enlevé mon imagination de promeneur à une telle distance de notre époque. Ce ne sont, une fois les faubourgs franchis, qu'édifices anciens, coupoles et tours, beffrois et clochers, se profilant sur tous les coins de l'horizon. Certaines rues glissent tout entières entre de hautes murailles de couvents, et par l'ouverture des portails garnis de colonnettes, d'espace en espace, un profond jardin s'aperçoit : une verte pelouse, des arbres gigantesques et des fleurs sur le rebord des croisées. Même les maisons modernes qui se pressent autour des collèges anciens et des églises, ces maisons anglaises qui se ressemblent toutes d'une extrémité à l'autre de la grande île, avec leurs carreaux en guillotine et le renflement de leurs fenêtres, ont pris ici un je ne sais quel air pittoresque et vieilli qui s'harmonise avec la physionomie du reste de la ville. De loin en loin, au milieu de la rue et dans l'ombre d'une chapelle, un cimetière s'étend, mais si heureux, si intime, si paisiblement funèbre et coquet ! Au-dessus des larges dalles, les cytises balancent les pluies d'or de leurs fleurs, les lilas frémissent avec leurs branches chargées de grappes violettes. Des pâquerettes étoilent l'épais gazon. Si les morts qui sommeillent dans cet enclos de silence et de fraîcheur remontaient au jour, et s'ils se mêlaient à la

foule de passants qui vont et qui viennent autour de la grille, certes, ils ne trouveraient guère de changements dans la figure des dix-neuf collèges. La tour divine de *Magdalen*, au sommet de laquelle c'est la coutume de saluer par un cantique l'aube blanchissante du premier matin de mai, se dresse toujours au bord de la rivière. Le nez de bronze doré n'a pas été arraché de la porte de *Brasenose*. La grande cloche, familièrement surnommée *Tom*, continue de sonner dans le clocher de *Christ Church*. Le vieil *Exeter* n'a pas cessé de faire vis-à-vis à *Lincoln*, et les jardins de *Saint-John* de remuer au soleil de l'année renaissante les milliers de feuilles de leurs arbres séculaires. Les pauvres morts, ces acquittés de la vie, ces *défunts*, comme les appelaient si éloquemment les Latins, n'auraient pas à demander leur chemin pour faire un pèlerinage à la place où s'est accomplie leur destinée. Et nous, mon ami, combien en avons-nous vus changer de visage parmi ces rues qui servirent de cadre muet aux mélancolies ou aux félicités de notre jeunesse ? Que de maisons nouvelles sont là pour nous jurer que nous datons déjà d'hier, nous qui avons si peu vécu !...

Dans ces rues d'Oxford, toutes bordées de constructions gothiques, des étudiants passent, reconnaissables à leur âge d'abord, puis à leur costume. Les uns vont subir un examen ou bien accomplir quelque devoir officiel. Ceux-là portent le petit manteau d'abbé qui flotte à l'épaule, et sur la tête une toque d'un étrange dessin. Imagine un véritable casque d'étoffe noire qui emboîte le crâne, et par-dessus se développe une sorte

de plate-forme carrée de la même couleur. D'autres sont de loisir et se rendent au *club* ou à quelque visite. Ils offrent cet aspect de tenue correcte et traditionnelle qui fait l'envie de tout jeune Parisien de 1883, désireux de s'improviser *gentleman*. En « complet » de nuance grise, le veston ouvert et moulant les reins, le col droit, la cravate épinglée, le chapeau rond et enfoncé droit sur le front sans qu'une boucle de cheveux dépasse, les pieds à l'aise dans la bottine lacée à talons plat, ils marchent à grandes enjambées et d'une seule pièce. Ils tiennent d'une main la paire de gants en peau rougeâtre, de l'autre la canne qu'ils portent par le milieu et à une certaine distance du corps. Cette parfaite et impeccable rigueur est rendue plus sensible par la négligence de ceux qui reviennent d'une partie de paume ou de canotage. Ces derniers ont endossé la veste de flanelle ou blanche ou bleue, et sur leur poitrine sont brodées les armes de leur collège. En pantalons de flanelle aussi, le chef coiffé d'une casquette souple, les bras chargés de raquettes, ils fument la courte pipe en racine de bruyère, et c'est le seul détail qui atteste que voilà le quartier Latin de l'Angleterre... Te rappelles-tu les prodigieuses hérésies de costume que se permettaient nos camarades des alentours du Panthéon? Mais ce Paris où nous avons eu nos vingt ans, avec sa rivière toujours bleue, avec son ciel tiède, avec la gaieté de ses rues, avec le nonchaloir de ses flâneurs, n'est-ce pas le Midi déjà, par rapport à la brumeuse Angleterre, le Midi facile et ensoleillé, le Midi du laisser-aller et de la familia-

rité, si heureusement installé dans sa bonhomie volontiers galante, le Midi, toujours voisin du manque de tenue, — et le Nord a-t-il jamais connu de ces jours où le fait d'exister est par lui seul un délice?

III

N'as-tu pas froncé le sourcil tout à l'heure en rencontrant du regard ce mot : *collège?* Il est si vilain en français et le cortège d'idées qu'il évoque si complètement détestable ! Encore, toi qui fus externe, tu ne les connais que par le dehors, ces odieuses prisons. J'y ai pour ma part traîné dans l'ennui dix pleines années de mon enfance et de mon adolescence, — des années dont je ne voudrais pas revivre une minute, pas une seule. Je revois la cour étroite où nous n'avions pas la place de jouer, la salle d'étude où il nous fallait travailler coude contre coude, dans le silence et l'immobilité, le morne dortoir où nous nous réveillions au son du tambour ; j'éprouve à nouveau toutes les souffrances de cette vie de caserne et de promiscuité. Mais un collège d'Oxford ne ressemble pas plus aux nôtres qu'un lycéen, pâle et engoncé dans sa vieille tunique, ne ressemble au jeune athlète que je viens de voir passer sur le trottoir d'en face, souple et musclé dans sa vareuse de bateau. Le collège anglais est quelque chose d'assez indéfinissable, qui tient à la fois

du riche couvent et du *club* aristocratique, comme l'étudiant anglais tient à la fois du *sportsman*, de l'humaniste et du gentilhomme. Te rappelles-tu le singulier poème de Tennyson : *la Princesse*, histoire romanesque de la fille d'un roi qui fonde sur la frontière des possessions de son père une virginale université pour elle et pour ses compagnes préférées ? Et sous les yeux de la lectrice anglaise tout un décor s'évoque d'architectures exquises et de fraîches pelouses, si gracieux et si fleuri de roses que la plus élégante idylle peut s'y développer comme en son décor naturel. Tennyson n'a eu qu'à copier les lignes d'un des édifices d'Oxford, où il s'en rencontre plus de vingt pareils. Que ce soit *Merton college* ou *Trinity*, *Worcester* ou *Wadham*, c'est toujours le même lacis d'antiques escaliers de pierre qui tournent dans des tourelles ou se brisent à des encoignures. Le long de ces escaliers s'ouvrent les appartements des étudiants. Chaque Oxonien possède deux vastes cellules, quelques-unes ornées d'un plafond en voûte, toutes avec des fenêtres dont les carreaux sont cerclés de lamelles de plomb. Qui ne rêverait ici d'un docteur Faust abîmé dans le gouffre des anxiétés métaphysiques ? L'ameublement de ces pièces d'un autre âge est tout moderne cependant et parfois luxueux. D'ordinaire, une table carrée, qui tantôt sert pour le *lunch* et tantôt pour le travail, occupe le milieu de la chambre d'étude. Quelques fauteuils, un divan, des chaises de toutes formes, une bibliothèque et quelques gravures achèvent de donner à ce séjour une physionomie de garçonnière confor-

table. La chambre à coucher est plus petite. Un lit de camp et le *tub* obligatoire en sont les principaux objets de fondation. L'étudiant est le maître chez lui. L'écriteau cloué à la porte et sur lequel est gravé son nom constate une propriété réelle de ce coin de l'énorme ruche. Cela procède tout ensemble du *home* et du couvent; mais un *home* soumis à quelques règles strictes, comme de ne jamais découcher, et un couvent où la liberté d'aller et de venir, de rentrer et de sortir, de choisir ses moments de travail et ses moments de flânerie, est presque absolue.

Un peu avant huit heures, l'étudiant est debout. S'il est très fervent, il assiste d'abord au service dans la chapelle; puis, vers les neuf heures, il se trouve assis devant les nombreux plats du déjeuner dans la salle commune, le *hall*, — sorte d'immense réfectoire monastique, sur les murs duquel sont appendus les portraits des fondateurs du collège, des illustres élèves ou des donateurs généreux. Certaines de ces toiles, attachées là du vivant ou tout de suite après la mort des personnages dont elles perpétuent le souvenir, datent de plusieurs dizaines de lustres. La pinte d'argent, où l'étudiant boit la bière et le cidre, est aussi le plus souvent un cadeau fait au collège par un ancien élève. Un *ex dono*, des armes et le chiffre d'une lointaine année rappellent au possesseur d'aujourd'hui qu'il n'est que le dépositaire d'un bien-être et d'une richesse qui le précédaient et qui lui survivront. Même le plus mince détail contribue ainsi à redoubler l'impression de travail successif et continu qui se dégageait déjà des

pierres des murailles. Et quels noms que ceux de ces anciens élèves ! Il traîne cinq ou six siècles de gloires anglaises dans tous les corridors de ces cloîtres laïques. A *University college*, voici encore les chambres où vécut le poète Shelley ; à *Worcester*, celles où séjourna Thomas de Quincey, le mangeur d'opium et le grand essayiste. Le portier qui conduit le visiteur raconte qu'on abattit, voici quarante ans, un peuplier dont le feuillage bouchait tout l'horizon de cette fenêtre. A *Merton college*, qui date de 1264, étudièrent et le *docteur subtil*, ce Duns Scot qui fut l'adversaire de saint Thomas, et le scotiste Jean d'Okkam, le *docteur invincible*, et le réformateur Jean de Wickliffe. Une des cours de ce collège, toute sombre au milieu des bâtiments qui la cernent, impose aux moins songeurs la vision des temps évanouis, où la querelle des nominalistes et des réalistes bouleversait les écoles d'Europe. A *Oriel* fut élève sir Walter Raleigh, ce héros de tant d'expéditions extraordinaires, qui trouva le loisir, durant sa captivité à la Tour, d'écrire une *Histoire du monde* in-folio. A *Queen's college* s'instruisit le mystérieux et terrible prince Noir ; à *New College*, William Pitt ; à *Christ Church*, le duc de Wellington. On montre dans les jardins de *Magdalen* l'allée où se promenait Addison ; là il composait d'ingénieux vers latins sur la paix de Ryswick ou sur les marionnettes. A *Pembroke* se rattache le nom du célèbre docteur Samuel Johnson, cet acharné *tory*, qui disait de Rousseau : « Je voudrais le voir dé- « porté et travaillant dans les plantations. » Ailleurs passèrent et le philosophe Hobbes, le théoricien du

despotisme, et le doyen Swift, l'amer et douloureux insulteur de l'espérance humaine. — Toute l'Angleterre ancienne est là représentée, vivante encore, se reflétant sur l'Angleterre moderne et contemporaine. Depuis Rome, aucun peuple n'a, plus que celui-ci, pratiqué l'art difficile de durer...

Mais l'étudiant a déjeuné. Il travaille jusqu'aux environs d'une heure de l'après-midi. Un *lunch* hâtif alors, qui se compose d'un peu de viande froide et de marmelade; puis aussitôt sur la rivière, à moins que ce ne soit le tour du *lawn-tennis* ou du *cricket*. Vers cinq heures, les exercices du *sport* sont finis, et l'étudiant passe au *club*, où il lit les journaux. Il erre dans le *High Street* et le *Corn Street*, — prononcez le *High* et le *Corn*, — ou bien il assiste au service du soir dans une des chapelles, et s'il choisit celle de *New College* et de *Magdalen*, où sont des écoles de choristes, il entend sous les voûtes anciennes des voix, délicieuses de fraîcheur, chanter quelques phrases de Schumann ou de Mendelssohn. Sept heures arrivent. C'est le moment de revêtir à nouveau la toge flottante et de reprendre le chemin du *hall* pour y dîner sous la présidence des dignitaires du collège, — les *fellows*, ou les *dons*, ainsi que les appelle la langue d'Oxford, — qui prennent leur repas sur une estrade, à l'extrémité de la vaste salle. Le dîner fini, l'étudiant passe cinq fois sur six sa soirée à quelque *vin*, c'est-à-dire que ses amis et lui se réunissent dans la chambre de l'un d'entre eux pour boire du porto, du sherry, fumer des pipes et des cigares, chanter au piano ou jouer aux cartes... Ce

n'est point, comme tu vois, une retraite de pénitence qu'un collège anglais. La grande affaire paraît être de préserver de la fréquentation des filles toute une élite des jeunes gens de la classe riche. Avec leur apparente indépendance, ces étudiants d'Oxford se trouvent tenus de la manière la plus étroite sur le chapitre essentiel du plaisir le plus vif à leur âge. Ils se croient libres, et ils le sont en effet de ramer et de monter à cheval, de boxer et de vider des flacons de vin d'Espagne; mais, pour le reste, non. Et c'est de ce reste-là que nos étudiants s'inquiètent d'abord. Le malin génie de la nature, comme disent les pessimistes, qui fait flotter un coin de jupe dans tous les cerveaux de vingt-deux ans, s'applique bien à ne pas perdre ses droits. Il arrive parfois, m'a-t-on raconté, que le train d'Oxford amène à la petite ville d'Abingdon, qui n'est pas trop loin, un jeune homme et une jeune femme, qui descendent à l'hôtel pour y prendre le thé dans une salle particulière, et le jeune homme est un des vertueux étudiants de quelque docte collège, et la jeune femme une grisette de la vertueuse ville d'université. Mais l'après-midi est courte, le déplacement incommode, la créature intéressée et d'une élégance douteuse. Il faut être rentré avant minuit, — et c'est autant de pris sur ce démon de l'amour, à qui tous les déguisements sont bons pour nous boire un peu de notre force et de notre pensée, — oui, tous, et les plus délicats comme les plus grossiers, depuis le charmant visage, la taille ronde, le joli tour d'esprit et les bas de soie à jour d'une parisienne jusqu'aux fraîches couleurs, aux formes masculines et

aux yeux inexpressifs d'une fille anglaise. Mais le premier de ces déguisements est plus dangereux que le second. — Hélas!...

IV

Quels endroits cependant pour y mener une femme au beau sourire et s'asseoir à ses pieds, que ces verts et immenses jardins des collèges, — lesquels ne servent guère qu'à des parties de *lawn-tennis* ou à de solitaires lectures de volumes grecs et latins!... Elle sourirait, cette femme aux yeux fins, — et ce serait une sensation à la fois mélancolique et charmante que de voir cette gracieuse créature se détacher sur un fond de vieille architecture gothique, — aimable symbole de la Vie immortellement jeune et renouvelée parmi les symboles vénérables des années à jamais passées... — Elle sourirait, cette enfant coquette, et ce sourire serait une ironie suprême à l'adresse des docteurs des autres temps qui ont blanchi sur les in-folio dans le silence de ces couvents de travail. Car ces savants, avec leurs veilles studieuses, n'en ont pas plus appris sur la duperie de la nature et l'universelle vanité que n'en apprend en quelques minutes celui qui aime cette femme au joli visage, et qui l'écoute, dans le mystère du soir, murmurer des phrases aussi dépourvues d'âme que son

visage est délicat, aussi vaines et vides que ses yeux sont profonds, aussi frivoles que son sourire est tendre... Combien de fois ai-je ainsi évoqué une adorable image, à l'heure mourante du jour, dans les jardins de *New College*, d'abord, que je visitai avant tous les autres? Ce sont aussi ceux dont l'aspect est plus ancien. Comme les membres du collège s'étaient chargés de maintenir en état la partie des remparts de la ville sur laquelle donnait leur terrain, la ligne des créneaux est restée debout à cette place, et sa dentelure ferme tout l'horizon. Du lierre frissonne autour de ces pierres contre lesquelles les balles et les boulets pleuvaient durant les guerres civiles. Des chênes gigantesques, des ormes, des pins poussent le long des minces allées et en plein milieu de l'épais gazon passé au rouleau. Cela est tout ensemble si frais et si recueilli, si doux au regard et si vénérable! Il erre sous ces arbres comme une âme invisible de tant de choses mortes qui ne s'en sont point allées tout à fait! N'aurait-ce pas été un paradoxe délicieux et moqueur que de prolonger une conversation sentimentale dans ce paysage de jadis? Des sonneries de cloches courent dans l'air. Quel délice d'être à deux dans cette solitude fleurie, et d'entendre une bouche aux lèvres menues parler des amants d'une amie intime, vanter un nouveau roman d'une littérature suffisamment médiocre et raconter les bonnes fortunes de quelque jeune élégant chez lequel les femmes reconnaissent avec extase leur propre esprit!... Quel délice!... A moins toutefois que la compagne de cette promenade parmi les jardins du

vieux collège ne fût du petit nombre de celles qui consentent à se taire et à se laisser regarder.

Oh ! Une femme qui ne parlerait pas et qui se contenterait d'incarner dans sa personne l'impérissable, la divine Beauté, une femme qui ne parlerait pas, mais qui aimerait et dont les yeux seraient baignés de tendresse et d'ignorance, comme des yeux de gazelle avec une expression humaine, — celle-là, l'incomparable, comme on serait à l'aise pour l'aimer, soit dans ces jardins de *New College*, soit encore dans ceux de *Magdalen!* Légère comme une apparition, elle glisserait sous les arceaux du cloître dont les colonnettes entourent un gazon paré de fleurettes d'or. Les oiseaux posés sur l'herbe chanteraient à son passage. Les monstres sculptés sur les gargouilles la suivraient de leurs yeux de pierre. Les biches apprivoisées du parc frôleraient sa main de leur pelage fauve. Le long de la promenade d'Addison, les arbres centenaires éventeraient son front avec les feuilles de leurs branches. Les pervenches bleues s'ouvriraient dans le buisson. Nul autre bruit que celui de la fuite d'un mulot en train de traverser l'allée. Le petit filet d'eau qui cerne le parc coulerait si doucement! Le soleil bas éclairerait d'une lumière blonde le tronc des vieux ormes, et la ligne de son corps, à Elle, la chère silencieuse. Il y a des heures et des coins du monde où il est si facile de croire au bonheur, — si facile et si dangereux. Malgré toutes les expériences et les résolutions, qu'une brise de printemps passe dans un feuillage et la philosophie tombe par terre, cassée en mille morceaux comme une

tasse qu'un enfant laisse choir. Je crois bien avoir traduit cette idée plus poétiquement, un jour que je m'étais attardé, comme de coutume, à songer dans le jardin de *Worcester*, où ce n'étaient, autour de la pièce d'eau, que lilas et cytises, marronniers et arbres de mai tout en fleurs. Comme le jardin est voisin de la gare, le sifflet d'un train en partance arrivait par intervalles, attestant, hors du calme asile, la continuité du déchaînement de l'implacable vie, et — que l'ombre des *fellows* de l'autre siècle me pardonne! — je m'en allai avec ces vers qui me chantaient dans la tête :

O mon Rêve, ô plaintif rossignol qui te poses,
Pour chanter ta chanson par ce beau soir d'été,
Sur un arbre de Mai tout fleuri de fleurs roses,
Tais-toi, plaintif oiseau que j'ai trop écouté.

Je les connais trop bien, ces soirs d'un charme tendre,
Où les feuillages verts frissonnent dans l'air bleu,
Ces soirs comme j'en ai trop passés à t'entendre
Me chanter la chanson de l'amour sans adieu.

J'ai trop mêlé mon âme à l'âme parfumée
De fleurs qui se mouraient par ces soirs d'autrefois,
Trop contemplé les yeux d'une idéale Aimée
Qui s'évoquaient, mon Rêve, à l'appel de ta voix.

Tais-toi, doux rossignol du mois des primevères,
Laisse l'arbre de Mai fleurir sans t'y poser,
Et s'endormir ce cœur, troublé comme naguères,
Grâce à toi, du désir d'un immortel baiser!...

Il n'est pas d'immortel baiser, mon ami, pas plus qu'il n'est d'immortel printemps. Ces fleurs de l'arbre

de mai passeront comme a passé mon rêve, puis ce sera le tour de l'arbre lui-même, et après beaucoup d'années le tour des bâtiments entre les murs desquels verdoie ce vaste jardin, et le tour ensuite de la race dont l'esprit s'était manifesté par ces édifices, dont la langue se parlait sous ces voûtes anciennes. Et après beaucoup et beaucoup d'années encore, cette terre qui soutient ces murs, cet arbre, ces fleurs, qui nous soutient nous-mêmes, subira le sort réservé à tout objet comme à toute créature. Dépouillée d'atmosphère et glacée comme la lune dont le mince croissant se dessine maintenant sur l'horizon, elle roulera, globe vide et muet, à travers les espaces. C'est à cause de ces certitudes que le morne Schopenhauer avait raison, et avant lui le Bouddha libérateur, de conseiller à l'Ame inquiète la rentrée volontaire et définitive dans le couvent du non-être, eux qui ne croyaient pas *au Père qui est au cieux*. Un : *à quoi bon?*... désabusé se prononce ainsi dans le soupir de tous les soirs, pour se changer chaque matin en une parole d'aurore et d'espérance, et il en sera ainsi jusqu'au dernier souffle du dernier homme.

V

C'est qu'aussi bien, elle est étrangement habile à charmer le pessimisme le plus intraitable par le chatoie-

ment de ses lumières et la décevante poésie de ses apparences, cette nature si dangereuse au fond et si implacable!... Au lendemain du soir où je m'étais abandonné dans le jardin de *Worcester* à ma trop raisonnable mélancolie, tu aurais souri de me voir assis à l'arrière d'un léger bateau et lancé, en compagnie d'un étudiant de mes amis, sur l'*Isis*, — heureux de respirer et de regarder le paysage, comme si je n'eusse jamais philosophé de ma vie. On appelle de ce nom mystérieux d'*Isis* un des deux bras de la Tamise qui entourent Oxford, et le plus large. L'autre est surnommé le *Cherwell*. — La Rivière! Voilà ce qui fait la félicité de la vieille ville universitaire et son orgueil. Le jeune barbare que Matthew Arnold prétend exister dans tout jeune anglais de vingt-cinq ans, trouve dans le maniement d'une barque durant des heures et des heures, de quoi user, à force d'énergie physique, cette je ne sais quelle ardeur de lutte qui brûle son sang. Sur l'*Isis* donc, et à l'extrémité des vastes prairies de *Christ Church*, se déploie le long du bord une file de pontons qui appartiennent aux divers collèges. Dans les salles aménagées à l'intérieur, les étudiants qui doivent prendre part à une course peuvent se préparer, et sur la terrasse la foule des spectateurs trouver place pendant ces mêmes courses. Tout à l'entour sont amarrées des embarcations de formes différentes, depuis la frêle pirogue qu'un homme manœuvre seul à la pagaie, jusqu'au canot de huit rameurs, sans parler des yoles à voiles réservées pour les jours de brise. Lestes et robustes dans leur veste de flanelle blanche ou dans le

maillot qui moule leurs muscles, les jeunes gens détachent quelqu'une de ces embarcations. Chacun porte sur lui les armes de son collège. Voici les trois cerfs de *Jesus*, l'aigle de *Christ Church*, la main ouverte de *Worcester*. Il en est qui, avant de saisir l'aviron, se jettent à l'eau, afin sans doute de suffire ensuite à une course plus longue sans être incommodés de la chaleur. Et c'est un spectacle charmant que celui de cette rivière par une jolie après-midi de printemps. Elle roule, pleine et sombre, au ras de larges prairies jaunes de boutons d'or. Oxford, sur la rive gauche, dentelle de ses constructions gothiques le ciel bleuâtre et toujours un peu voilé de brumes. La tour exquise de *Magdalen*, le clocher de *Christ Church*, la coupole de la bibliothèque Radcliffe, dominent les autres édifices, et le cercle des montagnes qui entourent la ville bleuit doucement. C'est sur la rivière une allée et venue ininterrompue des barques légères. La toile des yoles se gonfle avec mollesse, les palettes des pagaies font voler alertement les minces pirogues. Les huit rames des grands canots s'élèvent et s'abaissent avec une régularité comme automatique. Parfois, à l'arrière, une femme, vêtue de blanc, est assise et tient la barre. Mon compagnon me montre sur la droite un nouveau ponton qui sert de villa d'été à un Anglais excentrique et à toute sa famille ; et sur toute cette vie du fleuve une clarté se pose, jeune et fraîche, qui donne à l'eau comme la gaieté humaine d'un sourire.

Elle roule ainsi, cette familière et allègre Tamise, jusqu'à l'église d'Iffley, antique chapelle normande qui

se dresse sur une hauteur, entre un cimetière fleuri de roses et un presbytère qu'achève un jardinet, — solitaire et pieux asile d'où il semble que la vie doive apparaître, lumineuse, intime et reposée, comme ce paysage!... Mais si charmante que soit cette Tamise par laquelle se prolongent l'*Isis* et le *Cherwell* réunis, le *Cherwell* lui-même, ce plus petit des deux bras du fleuve, m'a paru plus charmant encore. Il serpente, très mince et à peine profond, le long des prairies de *Christ Church* après avoir contourné le parc de *Magdalen*. Les pâles feuillages des saules s'agitent au-dessus de son eau sinueuse et dormante. Il n'y a plus ici ni grandes yoles, ni barques de courses, mais seulement les toutes grêles embarcations chargées de deux amis où d'un seul rameur. De distance en distance, et dans les endroits où les branches des arbres de la rive retombent et forment un berceau naturel, une de ces embarcations est attachée. Immobile à demi et couché au fond, un étudiant feuillette un livre. Il reste ainsi plusieurs heures à jeter tour à tour les yeux sur la page commencée et sur la verdure frémissante, sur le ciel bleu, sur la rivière. Le grand air est indispensable à ce corps robuste comme il l'est aux plantes, comme il l'est aux libres animaux, et dans cet étudiant d'Oxford n'y a-t-il pas un peu de la beauté animale de ces jeunes Grecs dont nous admirions au Louvre l'harmonieuse vigueur, reproduite par le marbre des sculptures? Les statues d'athlètes intelligents qui se voient dans les musées antiques semblent plus admirables encore de vérité lorsqu'on est venu ici et qu'on a constaté avec sa propre

expérience combien le mariage des violents exercices physiques et de la culture intellectuelle est fécond en splendeurs viriles. Chez nous autres, Français de la seconde moitié du siècle, trop souvent l'arbuste de la pensée grandit dans un terreau qui n'est pas assez riche, si bien que les racines font éclater le vase et que l'arbuste est malade par l'excès même de son développement. Ce mystique arbuste dont chaque feuille est une idée pousse ici en plein sol, et plus d'un pourrait dire comme le sage antique, parmi ces manieurs d'avirons et de livres savants : « Tout est en harmonie avec moi, nature, qui « est en harmonie avec toi !... » — Pendant combien d'heures cette parole sublime du plus grand empereur romain a-t-elle été vraie pour nous ?

VI

Je sais, mon ami, qu'entre les goûts qui nous sont communs il faut ranger ce plaisir étrange de la diffusion de notre « moi » à travers les choses, — plaisir si particulier que la langue française n'a pas de terme unique pour le résumer et le définir. Tu aimes comme moi à te laisser envahir par la vie qui s'exhale d'un coin de paysage jusqu'à perdre pendant quelques minutes la conscience exacte de ton être individuel. Durant ces secondes de dissolvante rêverie, il semble

que l'âme s'en aille du corps et qu'elle devienne eau courante avec la rivière, flot dormant avec les lacs, feuillage frémissant avec la ramure des arbres, parfum végétal avec l'arome des fleurs, lumière vibrante avec le rayon du soleil. Quelquefois cette sorte de dépouillement de notre personne s'accomplit à l'occasion, non plus des choses, mais des autres hommes, et c'est alors toute une existence différente de la nôtre que nous épousons d'un coup, dans ses moindres détails, par une hallucination intérieure d'une rapidité prodigieuse. La fraîcheur d'un cloître traversé en passant suffit pour nous faire revêtir par la pensée la robe de bure d'un religieux, et avec cette robe toutes ses habitudes, ses sensations et jusqu'à ses idées. On devient un paysan, patient, sournois, économe et compliqué, rien qu'à regarder, du bord d'une route normande, la salle d'une ferme, propre et luisante, avec ses meubles de bois soigneusement frottés, sa large cheminée où la soupe se prépare dans la vaste marmite. C'est à des fantaisies de cet ordre que j'étais en proie à Oxford, non pas une fois, mais dix fois par jour, et surtout aux moments où je me trouvais assis à la table des agrégés d'un collège, de ces *fellows* aimables et savants. Je m'étonnais presque de ne pas sentir flotter sur mon dos leur longue toge noire et de ne pas porter sur ma tête leur bonnet carré. Et je retombais dans ce qui fut la manie, j'imagine, de tous les songeurs depuis qu'il y a un monde des faits et un monde des idées : je bâtissais à nouveau tout le roman de ma destinée. Je réunissais en un faisceau toutes les observations éparses que

j'avais pu recueillir sur cette existence des maîtres d'Oxford, je m'imaginais être l'un deux, et une hallucination commençait, que je vais essayer de te décrire.

.... Je me voyais donc aux environs de la vingtième année arrivant comme nouveau, — *freshman,* disent-ils, — dans ce vénérable Oxford, et tout aussitôt charmé par la ville. Ce paysage de Lettres m'environnait d'une atmosphère de doctes rêveries, et les quatre années d'étude au terme desquelles je devrais être Maître ès Arts, M. A., s'écoulaient comme un jour. A peine soupçonnais-je, enveloppé dans la poussière des livres anciens, l'existence d'un univers moderne. En revanche, accoudé sur ma table carrée, au coin du feu de charbon qui rougeoie et par les nuits d'hiver, j'avais vu distinctement la Diane des légendes païennes baigner son beau corps dans l'eau fraîche d'une source, et les yeux d'Actéon flamboyer à travers le feuillage. Les vers d'Homère apportaient à mon oreille la chanson des sirènes, perfide et douce. Avec la Didon de Virgile j'errais dans la sombre allée des amants adultères... Toutes ces fables de la littérature antique étaient pour moi des réalités parmi lesquelles je me mouvais comme parmi les arbres du préau de mon collège... Les jours passent. Je deviens un humaniste accompli, j'écris force vers grecs pour mon plaisir, et c'est en grec encore que je note mes sentiments pour la sœur d'un de mes amis. Cette jeune fille étant venue rendre visite à son frère dans notre cher Oxford, je leur ai offert, à ce frère et à elle, un *lunch* interminable durant lequel j'ai achevé de m'éprendre d'elle. Assise

au bout de cette même table où j'écris et le dos tourné à ma croisée, je l'ai vue rire doucement dans la lumière. La Némésis ennemie du bonheur des mortels a voulu que six mois après elle se mariât avec un autre et partît pour les Indes. Je me suis consolé en traduisant ma peine par des strophes saphiques du plus touchant effet, sans compter qu'à cette occasion je m'éprends des élégies de Catulle dont je me promets de donner une édition définitive.

Mes années d'étudiant sont finies. J'ai gagné un *fellowship* dans un collège fondé par le roi Édouard II à seule fin que des prières soient dites régulièrement pour le repos de l'âme des chevaliers tués dans une expédition contre l'Écosse. Dire des prières, cela me serait difficile, car j'en suis arrivé, au cours de mes réflexions, à ne plus croire en un Dieu personnel, et à douter fortement de l'immortalité de l'âme humaine. J'assiste cependant aux services de notre chapelle avec la parfaite tenue qui convient à un membre d'un aussi respectable collège. Mon *fellowship* me vaut un peu plus de sept mille francs par an pour toute ma vie. Ce que je peux gagner par mes travaux de librairie achève de m'assurer une indépendance entière. J'occupe dans mon collège trois pièces charmantes. La plus large, tout encombrée des livres qui m'arrivent de tous les coins d'Europe, est ma salle de travail. A côté se trouve mon salon, puis ma chambre à coucher. Tandis que je suis en train d'étudier, assis dans mon fauteuil préféré sur le bras duquel est fixé un petit pupitre mobile, je n'ai qu'à lever les yeux pour voir à travers ma fenêtre

en ogive un horizon de couvent dont le silence seul est pour moi une volupté. C'est une cour étroite et longue. Sur la gauche la chapelle se profile. Une tour carrée se dresse dans un angle, garnie de statues et creusée à sa base par un immense escalier qui monte tout droit dans l'ombre. Le reste des bâtiments de cette cour contient les chambres des étudiants. Il y a des fleurs sur chaque fenêtre et le sommet de l'édifice est tout crénelé. Je regarde ces vieilles pierres et je songe au *fellow* qui occupait cette chambre avant moi. Il a passé ici cinquante années de sa vie. Je remonte en arrière et je m'amuse à compter le nombre des personnes qui ont joui de mon bénéfice depuis la fondation. C'est en 1326 que le roi installa ici un recteur, — c'est le titre de notre chef, — et dix *fellows*. Entre ces dix premiers *fellows* et ceux d'aujourd'hui il n'y a pas eu place pour plus de seize séries de nominations. Seize personnes seulement ont vieilli dans ce coin paisible dont le hasard m'a fait le maître.

C'est dans cette chambre d'étude et parmi mes livres que je passe volontiers ma journée durant mes résidences à Oxford, et je réside souvent, quoique ma pension me soit servie où que je me trouve. Mais l'air d'Oxford est pour moi comme l'air natal, et partout ailleurs je me sens étranger. Quand six heures arrivent, je revêts ma toilette de soirée, comme si je devais dîner au *club*, je passe, par-dessus, la petite robe noire, je me coiffe du bonnet carré, puis je viens m'asseoir avec les autres *fellows* du collège autour de notre table dressée sur son estrade, à l'extrémité du réfec-

toire commun. Le dîner fini, nous nous retirons dans notre salle particulière pour y prendre le dessert et y boire le vin. De mains en mains, cérémonieusement, passent les fioles qui contiennent le blond sherry, le rouge claret, le brun porto. Par la grande baie de la fenêtre, on aperçoit une nappe de gazon avec de grands arbres. Cela fait, par les beaux soirs de printemps, un fond de verdure d'une surprenante intensité que les longs rayons mourants du soleil qui se couche éclairent silencieusement. Les discussions scientifiques alternent autour de moi avec les menues anecdotes sur la vie d'Oxford. Une douce chaleur causée par le porto se répand sur mon visage avec ce pourpre spécial qui finit par devenir le teint habituel de beaucoup d'Anglais, et j'emmène mes amis dans mon salon pour y fumer et y boire le thé.

Il n'est pas très vaste, ce salon, mais comme tout l'ameublement en est confortable et disposé pour la causerie ! Quelques gravures en garnissent les murs. J'ai là, dans une bibliothèque soigneusement close, une collection de livres de choix. Mon bonheur est de m'abandonner, dans ce cadre d'intimité, aux délices de la conversation purement intellectuelle. Nous sommes là, trois ou quatre, — pas davantage, — à penser tout haut et à nous dire le fonds et le tréfonds de nos opinions sur les problèmes qui nous tiennent le plus au cœur. Un de nous est un Berkeleyen, qui ne croit pas à l'existence de la matière. Un autre, un positiviste pour lequel les questions de métaphysique sont un non-sens, ce qui ne l'empêche pas de ne jamais parler

d'un autre sujet. Un troisième est un esthéticien d'une subtilité infinie qui interprète avec une philosophie supérieure les œuvres d'art de tous les pays. Quant à moi, j'ai continué d'avoir une curiosité universelle, mais mon cher Catulle n'a pas cessé d'être mon auteur de prédilection. J'ai presque fini de reconstituer le texte de ses poèmes avec une ingéniosité merveilleuse. Nous discutons pêle-mêle sur l'Inconnaissable et sur Lesbie, sur Léonard de Vinci et sur la politique, et quand je me sépare de mes amis, c'est à peine si je me rappelle que jadis j'ai caressé d'autres chimères. Je revois le sourire de celle qui est aux Indes maintenant, puis je me répète qu'elle eût eu, sans doute, suivant un mot célèbre, les cheveux longs et les idées courtes, qu'elle eût touché à mes papiers, conseillé mes travaux, surveillé mes relations... Bref, je me forge une félicité suprême à songer que mon bon génie m'a épargné ce danger, et que mon heureuse existence continuera jusqu'à la dernière de mes heures. Et alors le *publicus orator* prononcera mon éloge funèbre en belle prose latine, du haut de la tribune, le jour de la fête de la Commémoration...

— « Avez-vous lu Schopenhauer? » demandais-je à un *fellow* de mes amis, de qui je venais ainsi, sans qu'il s'en doutât, de revêtir par l'imagination toute la vie, à peu près comme je viens de te le raconter.

— « A quoi bon? » me répondit-il avec un sourire amer : « il est tout lu!... » signifiant par là que sa propre expérience avait suffi pour lui montrer dans le monde une machine parfaitement manquée, et dans

le fait d'exister une maladie difficilement supportable. — « Il faut être content de son sort, » nous disait jadis un des naïfs exemples de notre grammaire latine.

VII

Content de son sort!... Voilà qui est bientôt dit; mais cet art de se satisfaire dans ce que l'on possède n'est pas aisé à pratiquer, ainsi qu'en témoigne, depuis des siècles et des siècles, l'inapaisable inquiétude de notre pauvre humanité. Si les peuples et les individus avaient été « contents de leur sort, » on n'aurait entendu parler ni d'invasions ni de guerres, ni de religions ni de littératures, ni de crimes ni de vices, ni d'opium ni d'eau-de-vie, ni de divertissements ni de beaux arts. L'histoire tout entière n'est qu'un immense et douloureux effort tenté par les générations successives, à la seule fin précisément de changer ce sort. *Être autrement*, c'est le mot suprême des existences isolées et collectives. Mot à jamais menteur, car c'est une loi de notre nature que le désir enveloppe toujours les objets et les personnes d'une poésie que la possession fait s'évanouir. Le plus sage serait, connaissant cette vérité banale, de se prêter à la vie sans se donner jamais, de traverser les sensations sans s'y abîmer, de coqueter avec ses rêves sans les épouser.

Le verbe « être heureux » n'a ni présent, ni passé, ni futur. C'est au conditionnel qu'il se conjugue... je serais heureux, j'aurais été heureux. La femme entrevue et de laquelle nous disons que nous l'aurions aimée, le paysage entr'aperçu et dont nous pensons que son influence aurait calmé notre peine, saurait-on rien rencontrer de meilleur dans cet ici-bas où toute réalisation d'un vœu est une souffrance ? C'est à cause de cela que cette ville d'Oxford gardera un charme souverain dans mon souvenir ; j'aimerai toute ma vie ses rues anciennes, parce que je m'y suis promené sans arrière-projet d'y vivre ; j'aimerai ses vieux murs parce que je leur ai demandé seulement d'être un prétexte à visions et à émotions. C'est ainsi, sans doute, qu'il faudrait toujours voyager, puisque vraisemblablement il y a quelque chimère à prétendre pénétrer des âmes et des mœurs étrangères, et qu'approfondir ses sensations, c'est sûrement les endolorir.

Parmi les coins de la charmante ville les plus féconds en suggestions à demi sentimentales, à demi métaphysiques, je placerai en première ligne la galerie de lecture de la bibliothèque Bodléienne, ainsi nommée du nom de son fondateur, Sir Thomas Bodley, lequel vivait à la fin du XVI[e] siècle. Cette galerie est divisée en une série de petites cellules qui s'ouvrent sur un couloir central. Le travailleur est donc enfermé dans cette cellule, avec les in-folio devant lui, un pupitre à hauteur d'appui pour prendre ses notes, et par la fenêtre il aperçoit la cour intérieure du vieux bâtiment. Toutes les cloisons et toutes les clôtures de cette

étrange pièce sont en bois et travaillées dans la manière de la fin de la Renaissance. Un silence religieux l'emplit. Le jour un peu voilé d'une après-midi anglaise y traîne doucement. C'est la poésie même de l'étude rendue présente et comme palpable. Combien il me plaisait de m'enfermer dans une de ces prisons d'étude, et de rechercher dans les éditions anciennes des poètes anglais contemporains de Shakespeare des chansons d'amour ! A feuilleter les pages jaunies, j'éprouvais un peu de cette mélancolie presque sensuelle que l'on ressent devant le portrait d'une des belles dames du temps jadis.

Mais où sont les neiges d'antan?...

Je m'accoudais sur le précieux livre, et je me disais que toutes ces cellules étaient les mêmes du vivant de quelques-uns de ces poètes. Peut-être alors, aussi, quelque jeune homme, destiné par sa famille à une existence de *clergyman,* lisait-il en cachette ce même livre, dans cette même cellule, au lieu de feuilleter ses volumes de théologie. Les heures passaient... Que faisaient alors ceux de la descendance desquels nous devions naître un jour, nos aïeux; — car, nobles ou roturiers, nous en avons tous, dont le sang coule maintenant encore dans nos veines? Voici seulement deux cent cinquante ans, il y avait de par le monde plusieurs créatures vivantes qui sont entrées pour quelque chose dans notre naissance. Elles allaient, venaient, pensaient, sentaient, et de ces allées et venues, de ces pensées et de ces sentiments, une portion ou grande ou

petite revit en nous, indestructible. Mystère effrayant, que la trame dont est fait notre être ait été tissée à une époque si éloignée de nous, et cependant si voisine, — époque où nous existions déjà en un certain sens, puisque les éléments dont est composée notre personne s'y trouvaient tout formés, et identiques à ce qu'ils sont aujourd'hui ! Cette rêverie qui me tourmente à cette minute a peut-être commencé dans la tête d'un de mes ancêtres inconnus, dans un paysage que je ne verrai jamais, et qui cependant influe sur moi. De même les sourires de la femme que nous aimons ont déjà voltigé sur des lèvres maintenant décomposées, les regards qu'elle nous jette et qui nous ensorcellent ont déjà passé par des prunelles maintenant éteintes. Les sentiments qui la poussent vers nous ont déjà remué des cœurs maintenant immobiles. Il y a de la mort derrière toute notre existence vivante d'aujourd'hui. Toutes nos passions et tous nos bonheurs sont comme des habits qui ont déjà servi. Nous en userons quelques jours à peine pour les passer à d'autres, et ainsi de suite jusqu'à l'accomplissement des temps.

Et lorsqu'on analyse ainsi les origines de la vie, comment ne pas conclure que l'amour, ce Dieu célébré par tous les poètes, est le plus monstrueux agent d'injustice qui se puisse imaginer ? Pour un ravissement de quelques secondes, nous nous faisons de gaieté de cœur les complices de cette abominable transmission, non seulement de tous nos vices, mais encore de ceux de nos ancêtres qui dorment en nous, car c'est un fait

bien connu que l'hérédité saute par-dessus des deux et trois siècles et ramène au jour des caractères que l'on pouvait croire disparus. Oh ! les délicieux dialogues mêlés de baisers tendres et de soupirs brûlants qui se murmurent, à toute heure du jour et de la nuit, dans des rencontres permises ou défendues ! Il est vraiment dommage que ces délices, ces tendresses et cette ardeur aient pour résultat final d'infliger à des créatures auxquelles ces adorables bourreaux qui sont les amants ne songent pas, le fardeau de toutes les infirmités, de toutes les fautes, de toutes les douleurs aussi de plusieurs générations... Mais à cela, aujourd'hui comme hier, le malin génie de la nature répond par sa cantilène enchanteresse qu'accompagnent les mélodies des ruisseaux, les étincellements des étoiles, les souffles embaumés des fleurs, les soupirs caressants des nuits d'été... La vie est courte, et celle que tu désires est belle, sois enivré. La vie est courte, et celui qui te désire est jeune, sois abandonnée, — et le tour est joué qui consiste à faire courir de pères en fils le crime, la douleur, le vice et la mort, comme un prestidigitateur fait courir la muscade sous ses gobelets... J'en étais là de ma philosophie, quand le bibliothécaire me toucha doucement l'épaule. — « Il est quatre « heures, » me dit-il, « la bibliothèque va fermer... »

VIII

Il y a des bibliothèques par tous pays, et par tous pays l'enfant Amour mène à bien son œuvre de passagères délices et de durables douleurs. Tu jugeras donc, mon ami, que ce n'était pas la peine de venir à Oxford pour y découvrir d'aussi banales vérités que celles dont je viens de me faire le truchement, moi chétif après tant d'autres. Qui sait pourtant si de se baigner ainsi dans le pessimisme ne rend pas notre intelligence plus apte à goûter la vie? Elle nous apparaît alors, cette vie frénétique ou adoucie, comme une pièce de théâtre à laquelle nous assistons sans y prendre trop de part, et tout nous intéresse, parce que rien ne nous passionne, — bienheureux état qui dure si peu! — Au sortir des rêveries, comme celles que je viens de te conter, et quand j'avais quitté la *Bodléienne*, je me plaisais à gagner le *Corn Market street* et de là une ruelle étroite à l'extrémité de laquelle se dresse un bâtiment moderne, mais de style gothique, dont l'entrée pourrait être celle d'un temple orthodoxe ou d'une maison de banque. C'est le rendez-vous habituel de l'étudiant désœuvré, le *club* de l'Union, duquel tout Oxonien fait partie moyennant une livre d'entrée et une livre cinq shillings de cotisation. Voilà un établissement anglais s'il en fut, et qui n'a pas son

analogue en France. Dans ce cercle de jeunes gens, large comme un palais, cinq ou six grandes pièces sont appropriées aux divers genres de lectures. Il y a la salle des gazettes du jour et la salle des périodiques de la semaine. Il y a la salle des *magazines* du mois et la salle des revues étrangères. Une bibliothèque, énorme, contient une collection de livres anciens et modernes, de quoi satisfaire les plus faméliques appétits de littérateurs. Il y a la salle des dépêches où toutes les nouvelles du Royaume-Uni et du monde entier sont affichées, la salle de la correspondance et la salle du tabac, celle des boissons où les étudiants prennent, selon la saison et l'heure, du café ou des glaces, du soda-water ou de la limonade, et celle des débats où chaque jeudi des discussions publiques s'installent, avec le cérémonial obligé d'une séance parlementaire : président, secrétaires et vote final. Un jardin planté de grands arbres et garni d'un tapis de gazon occupe le centre des constructions dans lesquelles toutes ces salles sont aménagées... Te rappelles-tu les cafés du quartier Latin où les cénacles littéraires tenaient leurs soirées de notre temps et les tiennent encore ?

Pauvres cafés assombris ! Je les revoyais en parcourant les pièces de ce *club* d'Oxford, et, autour des tables de ces cafés, les faces tourmentées des jeunes gens avec lesquels je causais esthétique en des jours lointains. Dans les profondeurs, de futurs médecins et de futurs avocats, venus de leur province et qui en avaient gardé l'accent, jouaient aux cartes, interminablement. « Cinq cartes... Qui valent?... Le point... Qua-

torze de valets... ça ne vaut pas... » Ces formules du traditionnel piquet nous arrivaient, solennelles ou lentes ; quelques journaux traînaient sur les tables de marbre, feuilles du boulevard ou pamphlets de polémique violente. Cette pauvreté du décor ne nous empêchait pas d'avoir une abondance d'idées générales supérieure à ce qu'en possède la moyenne des étudiants d'Oxford. Mais comme ceux-ci nous dépassent dans l'art d'installer leur travail et leur jouissance ! Quelles richesses ici et de toutes sortes ! Quelle opulence de documents pour celui qui désire suivre le mouvement anglais et européen des faits ou des idées ! Comme chacun des étudiants qui vient dans ce cercle se sent dans une maison à lui, et non pas dans une tabagie suspecte, parmi ses pairs et non pas dans un milieu d'oisifs et de déclassés ! Au sortir de l'antique collège où tout révèle la vie solide et large d'une puissante corporation, il retrouve ici la même atmosphère à la fois docte et comblée. Il n'est pas un détail, dans ces collèges comme dans ce *club*, qui ne contribue à rehausser en lui le sentiment de la dignité personnelle, pas un coin où il ne se trouve traité en *gentleman*, et par suite obligé d'agir comme un *gentleman*.

L'observateur le plus superficiel peut mesurer le degré d'influence de cet ensemble de conditions, rien qu'en assistant à une des séances du jeudi soir dont je parlais tout à l'heure. Sur les murs de la salle des débats, on peut voir les portraits de ceux qui ont été présidents de la Société au temps de leurs études. Quelques-uns de ces anciens membres de l'*Union* sont

devenus de grands personnages dans la politique, entre autres M. Gladstone. Le lien qui unit les occupations de la première jeunesse aux triomphes de l'âge mûr est rendu visible par cet exemple mieux que par toutes les déclamations des moralistes. Le soir où j'ai suivi une de ces séances, le sujet à débattre était la conduite du gouvernement en Irlande. Les spéculations de cet ordre sont si familières aux élèves de l'Université, que même leurs maîtres les convient à s'y livrer. N'ai-je pas vu affiché sous la voûte d'entrée de *Balliol* cette matière de composition : « Discuter cette pensée de Hume, « que le système représentatif comporte deux Cham-« bres : une haute et une basse ? » Les jeunes gens se lèvent les uns après les autres et parlent de leur place. Chacun écrira son vote en sortant, sur un cahier affecté à cet usage. Comme il faut bien que même dans le sérieux Oxford la naïveté propre à la jeunesse éclate et se donne carrière, à la discussion sur l'Irlande succède une série de disputes d'écoliers. Un d'entre les assistants propose d'établir une tribune pour l'orateur au-dessus de la table du président, à cette fin d'augmenter la majesté des débats. Un autre se plaint de ce qu'il y a eu disette de glaces au buffet. Ces petits incidents trahissent l'indépendance de ces jeunes gens, qui administrent librement une maison dont ils sont les maîtres. La gaminerie est absente, et aussi la gravité pédante ou technique de nos conférences d'avocat. Il y a une familiarité directe du langage, une franchise d'éclats de rire qui disent la jeunesse, en même temps qu'une préoccupation de la chose publique qui révèle

des esprits politiciens, et l'on devine une des idées directrices de l'éducation d'Oxford : le souci de préparer des recrues au personnel parlementaire du pays.

J'écoute parler ces futurs orateurs de la Chambre des communes, et involontairement la vieille comparaison de l'État et du navire me revient à la mémoire. Il me semble qu'aujourd'hui ce navire marche à la vapeur, et que la manœuvre en est de plus en plus scientifique, comme la construction en est de plus en plus compliquée. Que de personnes humaines il est nécessaire d'instruire et de sacrifier pour que le *steamboat* avance ! Il ne suffit pas qu'un peuple de chauffeurs halète dans l'entrepont autour du fourneau. Combien de journées d'efforts et de combien d'ouvriers, représentent le façonnement et l'ajustage des pièces d'acier qui mettent en mouvement les roues ?... Et tout ce travail a pour suprême résultat d'assurer les loisirs de quelques passagers qui bâillent mélancoliquement sur le pont, symbole des riches qui sèchent d'ennui dans la misère de leur oisiveté. Les plus favorisés sont ceux qui s'accoudent sur le bastingage pour regarder les plis démesurés de la houle, les espaces infinis du ciel et la magnificence des horizons. Mais parmi ceux-là, qui sont les artistes et les philosophes, beaucoup pensent que le vaisseau gigantesque est parti pour une terre où il n'arrivera jamais, — et ils portent envie aux emprisonnés de l'entrepont et de l'usine, qui croient travailler pour un but profitable. Car de toutes les vanités de ce monde, la plus vaine n'est-elle pas de se dire que tout est vanité ?

IX

Sur un des murs de la salle de la bibliothèque, dans ce cercle aimable de l'Union, j'ai regardé souvent les lignes d'une fresque pâlie et d'ailleurs masquée en partie par les livres, qui représente « la vision du Saint-« Graal par Lancelot. » Ce que je vénérais dans cette fresque décolorée, c'était surtout le souvenir du peintre dont elle est l'œuvre et qui s'appelle Dante-Gabriel Rossetti. Peu d'artistes de nos jours ont eu plus que celui-ci le respect de leur art et le culte pieux de la sublime, de l'adorable Beauté. C'est en 1856 et à l'âge de vingt-huit ans qu'il composait cette vision du Saint-Graal, et il convertissait à sa foi esthétique deux étudiants de l'Oxford de cette époque, dont l'un s'appelait Burne Jones, et l'autre Charles Algernon Swinburne. Le premier est devenu le peintre le plus fameux de l'Angleterre contemporaine. Le second a écrit les *Poèmes et Ballades*, *Atalante à Calydon*, *Chastelard*, *Erechtheus*, autant de chefs-d'œuvre qui ont fait de lui le maître incontesté de la jeune école poétique. Quelles causeries ont dû entendre les murs de cette salle entre ces trois fervents de l'Idéal, qui étaient aussi trois possédés du génie! Mais qui donc avait deviné leur génie en ces temps-là, et qui donc y

croyait? As-tu songé quelquefois que le meilleur de la vie des artistes se passe ainsi dans l'ombre et sans témoins? Cet âge de l'adolescence et de la virilité commençante, où leur invention déborde, où les fleurs de la fantaisie et de l'enthousiasme éclosent naturellement, comme des lis d'eau claire, dans ce courant qui coule si généreusement, cet âge de candeur et de découverte ravie du talent est aussi l'âge de la solitude, du silence dédaigneux et souvent de l'hostilité. Le grand artiste prodigue alors, dans une de ses causeries d'atelier ou de chambre d'étude, plus de pensée neuve, d'esprit charmant, d'imagination exquise qu'il ne fera plus tard en des mois entiers, comme il porte sur son jeune visage plus de flammes heureuses qu'il n'y laissera voir un jour de tristes rides et de flétrissures ineffaçables. Et ce sont là des trésors perdus; mais cela n'ajoute-t-il pas à leur poésie qu'ils soient perdus?

Énigmatique déjà et singulier par le caractère de son Idéal qui unit d'une façon étroite le goût du symbolisme et l'étude minutieuse de la réalité, Rossetti l'est davantage encore par la dualité de son génie. Il fut, en effet, peintre et poète à un égal degré, traitant le plus souvent les mêmes sujets avec le pinceau et avec la plume. La rencontre est rare entre l'imagination du mot que suppose la poésie et l'imagination de la couleur que suppose la peinture, et cependant les peintres s'accordent à reconnaître dans les tableaux de Rossetti des qualités qui sont seulement celles d'un peintre, tandis que les lecteurs de ses sonnets, de son poème de *Lilith*, de sa *Demoiselle bénie*, de sa *Dernière Confes-*

sion, ne sauraient lui refuser le don de la beauté poétique pure. Il faut dire que son éducation avait été assez étrange pour que le résultat exceptionnel de cette exceptionnelle culture apparaisse comme nécessaire. Rossetti était le fils aîné d'un Italien qui, chassé du royaume de Naples après les événements de 1820, se réfugia en Angleterre et y devint le commentateur attitré de la *Divine Comédie.* C'est en témoignage de son admiration pour ce poème que le proscrit donna le prénom de Dante à son enfant. On imagine aisément dans quelle atmosphère de mysticité cet enfant grandit, et aussi combien cette mysticité était rendue plus singulière par le contraste de la vie anglaise, précise, saine, et si puissamment positiviste. De bonne heure aussi Dante Rossetti commença d'éprouver cette difficulté de s'accommoder aux exigences contemporaines qui est la cruelle rançon de la délicatesse trop affinée. Amoureux de son art et d'une certaine sorte de beauté complexe dont il poursuivit toujours la chimère, souffrant d'un excès de nervosité qui faisait de la moindre critique un coup de poignard, avec cela impatient de la contradiction et volontiers convaincu que ses ennemis inventaient contre lui des machinations ténébreuses, il vécut dans un cénacle de fidèles et de compagnons intimes. Il exposa au public très peu de ses œuvres peintes, et c'est seulement dans les dix dernières années de sa vie qu'il publia deux recueils de ses vers : les *Poèmes* et les *Ballades et Sonnets*. Même il voulut un jour que ces vers disparussent et pour toujours. Il venait de perdre, après deux années de mariage, une

jeune femme qui avait d'abord été son élève en peinture et dont le visage réalisait d'une façon saisissante le type de beauté féminine qui se retrouve dans toutes ses toiles. Cette jeune femme ayant eu à souffrir de fortes névralgies, se prit à boire du laudanum, et une dose excessive la tua. Dans le délire de sa douleur, le poète exigea qu'on ensevelît avec elle le recueil de ses poèmes qui étaient encore manuscrits et qu'il avait copiés pour elle sur un livre précieusement relié. « Je « n'ai composé ces vers que pour toi et ils ne peuvent « pas demeurer là où tu n'es pas..., » disait-il en pleurant. Il plaça donc le volume entre la joue et la chevelure de la morte déjà couchée dans son cercueil. On cloua la dernière planche et la pauvre femme fut enterrée au cimetière de Highgate. Rossetti semblait avoir lui-même renoncé à la vie. Il aurait pu dire comme le poète Armand Silvestre en des stances si touchantes :

Sur tes lèvres en fleur j'ai bu l'oubli des roses,
Et dans tes yeux profonds le mépris des soleils...

Tu vas sourire, mon ami, et une fois de plus nous allons dire ensemble que le cœur d'un homme de lettres a pour maîtresse première et dernière la littérature. Nous n'aurons pourtant qu'à moitié raison !... Rossetti en arriva peu à peu, non pas à se consoler, mais à regretter sa résolution romanesque. Cet ensevelissement de tous ses poèmes, dont il n'avait pas d'autre copie et qu'il se sentait incapable d'écrire à nouveau, lui apparut comme l'ensevelissement du meilleur de sa

gloire. Il avait été sincère en sacrifiant cette gloire à son amour. Il fut sincère encore en se contredisant. Sept années et demie après les funérailles, le cimetière de Highgate vit, par une nuit noire, des ouvriers procéder à une funèbre besogne. On déterrait le cercueil de la femme de Rossetti qu'on put revoir, couchée dans sa bière, conservée par l'embaumement dans la grâce de sa beauté mortelle, et le petit livre était demeuré entre la joue amincie et les beaux cheveux. L'ami qui s'était chargé de cette triste mission prit le volume. Quelques mois plus tard, les poèmes paraissaient en librairie et obtenaient un succès éclatant. Mais Rossetti ne se consola jamais d'avoir commis ce qu'il appelait lui-même son sacrilège... — Ne sourions pas trop de cette histoire, car il y a de quoi pleurer. N'en pleurons pas, car il y de quoi sourire. Il se rencontrera toujours dans l'artiste un enfant vaniteux qui fait des bulles de savon avec ses larmes pour montrer aux passants assemblés autour de lui toutes les couleurs du prisme, — et cependant ce sont là de vraies larmes, versées par de vrais yeux sur une vraie souffrance.

Il en est du charme d'une poésie comme du parfum d'une fleur, comme du son d'une voix, comme de l'expression d'un regard. Cela ne se décrit ni ne se raconte. Il faut contempler soi-même les yeux, écouter la voix, respirer la fleur et lire les vers. Ceux de Rossetti, écrits avec un souci continu de la beauté la plus rare et la plus subtile, dans une langue d'une recherche savante et d'un infini raffinement de détail, décèlent

une âme singulièrement vibrante et passionnée, en même temps que le dessin net et précis des images trahit la vision du peintre. Volontiers Rossetti introduit dans ses poèmes une sorte de refrain, un ou deux vers qui réapparaissent à chaque strophe, et qui, formant à eux seuls un tableau distinct, servent comme de fond de rêverie au reste du morceau. C'est ainsi que, dans une pièce où Hélène est décrite offrant à Vénus une coupe moulée sur le contour de son sein et demandant à la déesse d'aimer et d'être aimée, de stance en stance, et comme un tocsin d'alarme les vers suivants reviennent : « O ville de Troie !... — O Troie à terre !... « — Troie la grande est en feu !... » Et par delà les tresses blondes de la fille de Léda, par delà l'autel d'Aphrodite et la coupe tendue, des champs de carnage s'évoquent, tragiquement. Volontiers encore Rossetti choisit des sujets légendaires qu'il interprète avec une hyperacuité toute moderne. C'est ainsi qu'il fait parler Lilith, la première femme du premier homme avant la création d'Ève, cette Lilith qui, avant de revêtir une forme de femme, était un serpent : « *I was the fairest Snake in Eden...* » Volontiers aussi tout son effort tend à emprisonner dans les quatorze vers d'un sonnet une pensée d'une suggestion puissante, et il y réussit. Quelle poésie grandiose et mélancolique dans ce début d'un de ces sonnets : « Regarde-moi en face, on me nomme *Ce qui « pouvait être.* — Je m'appelle aussi *Plus jamais*, *Trop tard*, « *Adieu !...* » Mais où Rossetti est, à mon avis, incomparable, c'est dans les morceaux lyriques d'une mesure courte et cependant d'un infini prolongement de

songe, comme celui qui s'intitule *Hélas, si longtemps !...* et dont la première strophe est si doucement musicale : « Ah ! chère, nous avons été jeunes si long-« temps !... — Il semblait que la jeunesse ne s'en irait « jamais, — car les cieux et les arbres étaient toujours « en chanson, — et l'eau coulait en flots chantants, — « durant ces jours comme jamais plus nous n'en connaî-« trons. — Hélas ! si longtemps ! — Ah ! n'était-ce alors « que jours de printemps ? — Non, mais nous étions « jeunes et l'un avec l'autre... » Et la seconde strophe reprend : « Ah ! chère, j'ai été vieux pendant si long-« temps... » Et la troisième : « Ah ! chère, vous avez été « morte si longtemps !... » N'est-ce pas elle, l'ensevelie de Highgate, qui sort de son tombeau, avec ses yeux fermés, sa chevelure défaite, son visage pâle ? Et elle vient redemander le gage de tendresse immortelle, le livre compagnon de son sommeil solitaire. Quelle main criminelle a osé violer le silence où reposait la morte?... O gracieux fantôme, aujourd'hui que l'amant coupable de ce sacrilège est allé te rejoindre là-bas, réponds, lui as-tu pardonné d'avoir préféré le soin de sa gloire au respect de ton cercueil ? Ou bien êtes-vous entrés tous les deux dans un royaume où il n'y plus de place ni pour le pardon, ni pour la haine, ni même pour le sacrilège, mais seulement pour les froides et immuables ténèbres et pour l'anéantissement que ne traverse plus un souvenir, — plus un souvenir ! « Ah ! chère, vous « avez été morte si longtemps !... »

X

Lazy laughing languid Jenny
Fond of a kiss and fond of a guinea...

« *O paresseuse, rieuse, langoureuse Jenny, — tu veux un* « *baiser, tu veux une guinée...* » Ce sont justement deux vers de Rossetti, et qui font le début d'un poème d'une douceur étrange sur une fille anglaise. Ces deux vers revenaient dans ma mémoire indéfiniment lorsque après avoir dîné entre le *Times* et une bouteille de *claret* dans un salon solitaire d'un petit hôtel contemporain de Shakespeare, je me promenais sur les trottoirs du *High* et du *Corn*, et que je rencontrais, allant par couples et se donnant le bras, les grisettes d'Oxford. Ils sont si justes, ces deux vers, et ils traduisent si bien ce je ne sais quoi de rêveur dans les yeux et de gai dans le sourire, cet air à la fois câlin et calculateur qui domine dans ces physionomies d'enfants de dix-huit ans. Honnêtes ou galantes, elles allaient, serrées dans leur robe un peu courte, le chapeau avancé sur le front, des gants noirs aux mains, et aux pieds des bas noirs dans des souliers noirs. La clarté de leur teint rose et de leurs cheveux blonds brillait dans le jour tombant. Elles s'arrêtaient, causant avec l'un, causant avec l'autre, rarement avec un étudiant, car les *proc-*

tors auxquels est confiée la surveillance des mœurs de l'Université peuvent apparaître au détour de la ruelle. Mais à côté de la population universitaire n'y a-t-il pas la population demi-bourgeoise, demi-commerçante, qui habite la ville à demeure, et ces filles qui ont grandi entre ces maisons ne connaissent-elles pas tous les jeunes gens d'ici avec lesquels elles ont échangé des coups de poing en public, comme font maintenant les petits garçons et les petites filles de dix ans moins âgés ? Ces bourrades violentes à toute rencontre sont un des traits de la rue anglaise qui choque le plus un de mes amis élevé en France. Mais en ma qualité d'étranger, moi, comment n'aimerais-je pas tout de cette rue que je regarde petit à petit se préparer au sommeil ?

Les boutiques se ferment une par une, — celle du libraire où les œuvres des poètes sont en vente, c'est là que j'ai acheté mon Rossetti avec sa belle reliure verte étoilée de fleurs d'or ; celle du bottier où l'on vend des bottes dites anatomiques, et un double dessin montre le pied nu bien à son aise dans une chaussure à bout carré, puis ce même pied douloureusement emprisonné dans une chaussure à bout pointu. Le magasin du tailleur est clos aussi, où l'on peut voir des toges de bachelier et de maître ès arts entre des sacs Gladstone et des courroies de voyage. Les volets sont mis devant l'étalage du photographe, où les portraits des principaux docteurs des collèges se rencontrent avec ceux des actrices en renom. Les Ophélies, les Desdémones et les Juliettes vont être ensevelies dans

l'ombre jusqu'au lendemain. Il procède aussi à sa fermeture, le bouquiniste derrière les vitres duquel sont affichées d'irrévérencieuses caricatures à la plume sur les récentes cérémonies de l'Université. Les marchands de tabac et les marchands d'alcool tiennent seuls leurs débits et leurs *bars* ouverts. Et les promeneurs se font plus rares entre les maisons qui bombent leurs fenêtres et dont les formes différentes attestent les caprices d'architecture des époques successives. Derrière une de ces fenêtres, sans doute un étudiant libre donne un vin, car on entend le bruit d'un piano et un chœur de voix qui chantent la romance satirique sur « l'esthétique jeune homme... » D'une autre fenêtre, ouverte au premier étage d'un vieil hôtel, des cris s'échappent. Ce sont d'autres étudiants qui assistent à un grand dîner. Ils sont en habit et en cravate blanche. L'un après l'autre, comme on en peut juger par les ombres dessinées sur les carreaux, ils se lèvent et portent des *toasts*. A en juger par le tapage, le champagne sec et le vin de moselle mousseux ont fait leur œuvre, ce qui n'empêchera pas les buveurs d'entonner religieusement le *God save the Queen* à la fin du repas. Peu ou point de voitures. Le *tramway* passe pour la dernière fois, puis un vélocipédiste attardé qui arrive sans doute de Londres et gagne l'Écosse en plusieurs jours. Et il ne reste plus guère que quelques-unes des sœurs de la Jenny du poète qui souriait paresseusement et langoureusement,

Fond of a kiss and fond of a guinea...

Ce n'est pas d'une guinée, c'est de quelques pièces d'argent qu'elles ont envie, et qu'elles ont besoin, les pauvres créatures qui continuent, lorsque la rue est presque tout à fait déserte, à se promener deux par deux, mais d'un pas toujours rapide, sur le trottoir du *High* et celui du *Corn*. Quelques-unes ont des faces stupides de femmes abruties par l'ivresse habituelle; d'autres de tout jeunes visages d'enfants délicats et menus avec des traits finement, ingénument gracieux. En ai-je assez vu de ces vendeuses de plaisir errer dans Paris et dans Londres, par les nuits d'étoiles ou de brouillards, de clair de lune ou de pluie battante? En ai-je assez vu me sourire avec leur bouche trop rouge et me regarder avec leurs yeux passés au noir? En ai-je assez vu! Et encore aujourd'hui j'éprouve à ces rencontres une même impression d'indicible mélancolie, et le sentiment de la brutalité de la vie sociale est aussi intense qu'à l'époque où j'étais un tout jeune homme, persuadé que le Bien est la loi de ce monde! Je n'ignore pas que pour la plupart ces filles ne sont pas malheureuses. Je sais qu'elles finissent par pratiquer leur métier comme l'ouvrier le sien, machinalement. Même dans la petite ville anglaise, plusieurs sont des enfants d'honnêtes familles qui gagnent ainsi, à l'insu de leurs parents, de quoi satisfaire leurs fantaisies. Et quelles fantaisies! Elles ont de petites salles réservées, dans de certains *bars*, où elles s'asseoient sur un banc de bois, et par un guichet le maître de l'endroit leur sert de larges verres d'eau-de-vie... N'importe, devant les plus avilies comme les plus gracieuses, une pitié invincible

domine. Les larmes qu'elles devraient verser sur elles-mêmes montent au bord des paupières du passant qui songe que ces femmes ont été d'innocentes, de jolies enfants, avec de beaux regards clairs et transparents comme leurs âmes d'alors. De ce sentiment de pitié au rêve du rachat par l'amour, il y a tout juste l'épaisseur d'un des cheveux de ces pauvres filles. Les attendrissements de cet ordre touchent de si près à la niaiserie !... Sois paresseuse, Jenny, sois langoureuse et sois rieuse ; la race des dupes n'est pas encore près de s'en aller de ce monde...

XI

Être dupé, d'ailleurs, cela est bientôt dit, mais est-on jamais dupe d'éprouver un sentiment ? Et ce sentiment fût-il le plus déraisonnable du monde, est-on dupe encore d'en faire la règle de ses actions et de vivre comme on pense ?... Continuant ma promenade le long de la rue solitaire et creusant ce problème qui est celui de toute la moralité, je passe devant la ligne imposante des bâtiments d'*University college*, et l'image me revient du grand poète qui étudia dans ce collège durant sa première jeunesse et qui en fut renvoyé pour avoir précisément obéi à la sincérité de son cœur et traduit ses opinions religieuses dans une brochure

publique. Noble et infortuné Shelley! Jusqu'à la fin de sa vie, il fut dominé, lui, par ce besoin de mettre sa vie extérieure en rapport avec sa vie intérieure. « Il me « semble, écrivait-il à Horace Smith un mois avant de « mourir, que les choses de ce monde en sont arrivées « à une crise qui exige que tout homme proclame ses « sentiments sur l'impuissance des systèmes religieux et « politiques à guider l'humanité. Quelle que soit la « Vérité, voyons-la... » Et il ajoute avec mélancolie : « Si chacun disait tout haut ce qu'il pense tout bas, ce « monde social ne subsisterait pas un jour. Mais tous, « plus ou moins, s'asservissent au milieu qui les enve- « loppe, et ils nourrissent le mal sur lequel ils se lamen- « tent par le flot continu de leur hypocrisie... » C'est en vertu de cette doctrine que Shelley, encore élève à Oxford, imprima un écrit sur la *Nécessité de l'Athéisme*, à la suite duquel il dut quitter son collège. C'était en 1812. Le poète avait vingt ans à peine. Il devait mourir dix ans plus tard, emporté dans une tempête après avoir mené la vie la plus romanesque et la plus errante*, et comme on sait, quelques-uns de ses amis, parmi lesquels était lord Byron, brûlèrent son corps sur un rivage désert d'Italie.

Le squelette était invisible
Aux temps heureux de l'art païen,

* Le lecteur trouvera dans le dialogue du premier volume, intitulé *Science et Poésie*, et dans le fragment de ce volume-ci, intitulé *les Derniers jours de Shelley*, d'autres traits de cette étrange figure d'un grand artiste. Ce ne sont que des profils perdus et qui se ressemblent. Mais c'est tout un livre qu'il faudrait pour que l'Homme se dressât en pied, Shelley étant probablement avec Heine le premier lyrique du siècle.

a écrit Gautier. Ce grand adorateur de la nature qui fut Shelley eut donc les funérailles qu'il eût souhaitées, celles d'un contemporain du tendre Virgile. Les hasards ont parfois de ces complaisances posthumes qui semblent une dernière ironie de l'ironique et mauvaise nature.

J'ai visité, l'autre jour, les deux chambres au premier étage de ce collège, qu'on prétend avoir été occupées par le poète. Elles ressemblent aujourd'hui à toutes les pièces où habitent des étudiants d'Oxford; mais, de son temps, s'il faut en croire les souvenirs d'un de ses amis, c'était par terre et sur les meubles un bizarre désordre d'objets disparates. « Il y avait là des « livres, des bottes, des instruments de physique, « des vêtements, des pistolets, du linge, de la vaisselle, « des sacs, des malles, un microscope solaire, une ma- « chine électrique, et sur les tables et les tapis toutes « sortes de taches de brûlures d'acides... » Shelley, à cette époque, se trouvait hanté par les utopies révolutionnaires et par les curiosités scientifiques. Cette âme éprise d'Absolu était dominée par les plus impérieux besoins de l'Idéalisme pur. Pour Shelley, comme pour Spinoza, comme pour Hegel, il n'y eut jamais de différence entre l'Idée et le Fait, entre l'Esprit et la Réalité. N'y a-t-il pas, en effet, une étroite communion entre la Pensée et la Nature? N'est-ce pas une même puissance qui, soutenant et notre personne et les choses, se manifeste chez nous par la réflexion, en dehors de nous par les formes? Comprendrions-nous même le plus petit détail et le plus fragmentaire

de ce monde qui nous enveloppe, si les lois de notre raison n'étaient pas du même ordre que les lois de son existence? Appliquée à la politique, cette conception de l'identité de l'Idéal et du Réel conduisit Shelley à la révolte contre la société établie. Il aperçut distinctement la Justice et il n'eut pas de peine à comprendre que l'organisation de notre vieille Europe est fondée sur des injustices séculaires. Appliquée à la conduite privée, cette même conception le précipita dans le malheur. « Je tombe sur les épines de la Vie, je « saigne, » s'écrie-t-il dans son ode magnifique au vent d'ouest : « *I fall upon the thorns of life! I bleed!...* » En revanche, il dut à cette intensité de son Idéalisme la beauté suprême de sa poésie, — beauté si nouvelle et si ravissante, que tout art semble grossier en regard de celui-là, comme toute existence semble calculatrice et mesquine en regard de cette vie d'illusions sublimes et de tendresses infinies.

A la première page du recueil des vers de Shelley on pourrait écrire cette phrase étrange et profonde du subtil Amiel : « Un paysage est un état de l'âme. » La magie suprême de cette imagination, c'est qu'en effet tous les objets se spiritualisent pour elle et s'humanisent, mais cette spiritualité n'est le résultat ni d'un symbolisme ni d'une comparaison. Shelley considère qu'il y a entre notre âme et la nature, non pas une analogie, mais une identité. Une pensée diffuse s'agite dans la moindre parcelle de cet immense univers, et cette pensée n'est pas différente de notre pensée. Une sensibilité obscure frémit dans ce que nous appelons

les choses, et cette sensibilité ne diffère de la nôtre que par le degré. Lorsque nous comparons une émotion de notre cœur à un aspect du monde visible, nous ne faisons que reconnaître l'unité secrète qui relie les unes aux autres toutes les manifestations de la vie universelle. Et cette vision de la sympathie vivante qui rattache notre personne à la nature est si précise, si obsédante, qu'involontairement Shelley intervertit l'ordre des comparaisons poétiques et qu'il crée un genre nouveau de métaphores. Au lieu d'assimiler, comme le veut la tradition, les impressions de l'homme aux phénomènes de la vie extérieure, il assimile ces phénomènes aux impressions de l'homme, suivant ainsi la marche même de la nature, car l'univers tout entier n'est-il pas suspendu à notre âme, par laquelle il s'achève et prend conscience? Shelley dira: « *Our* « *boat is asleep in Serchio's stream, — Its sails are folded* « *like thoughts in a dream*... Notre bateau repose dans le « courant du Serchio, — ses voiles sont repliées comme « des pensées dans un rêve... » Il dira encore, parlant des parfums d'une fleur pendant la nuit, qu'ils défaillent « *like sweet thoughts in a dream*... comme de « douces pensées dans un rêve. » Et cette idée, que la pensée, cachée à l'intérieur de la nature, ressemble à notre pensée pendant le sommeil, lui est tellement familière, que ce mot de *rêve* revient toujours sous sa plume lorsqu'il veut décrire le monde végétal ou le monde minéral. Il dira des roulades du rossignol « qu'elles se mêlent aux *rêves* de la sensitive. » Il évoquera dans le silence de l'hiver les jours où le prin-

temps « souffle dans son clairon sur la terre qui « *rêve*... » Et s'adressant à cette terre elle-même, il soupirera : « *Too happy Earth, over thy face shall creep* — « *the wakening vernal airs, until thou leaping — from unre-* « *membered dreams*... Trop heureuse terre, sur ta face « glisseront — less ouffles du printemps qui t'éveilleront « jusqu'à ce que tu sortes — de *rêves* dont tu ne te sou- « viendras pas... » Après une lecture prolongée de cette poésie, un déplacement singulier se produit dans la pensée : on cesse d'apercevoir les hommes et les choses dans leur caractère individuel. C'est une âme unique qui se révèle, dont tous les êtres et toutes les choses traduisent l'éternelle aspiration. C'est le vaste cœur de l'univers qui se manifeste, en proie à un infini désir qu'il ne parviendra jamais à satisfaire. C'est ce douloureux, cet immense Esprit qui est la Réalité suprême, et nous ne sommes, nous, que les ombres d'un songe, dans cette vie où tout n'est qu'apparence, « *where nothing is, but all things seem, — and we the* « *shadows of the dream.* »

XII

Mais voici que le clérical et silencieux Oxford des jours et des soirs de rêverie s'anime et s'éveille comme par la vertu d'un sortilège. La fête annuelle de la *Commemoration* va commencer et déjà les rues paisibles sont

remplies d'une foule bariolée. C'est l'époque où les familles des étudiants viennent leur rendre visite et assister aux réjouissances universitaires, lesquelles se composent surtout de quelques grands bals donnés dans deux ou trois collèges. Sur les trottoirs du *High* et du *Corn*, c'est un passage continu de jeunes filles, sœurs ou cousines d'un des *sous-gradués*, avec cette bigarrure de toilettes essentielle à toute réunion de femmes anglaises, et, à l'approche de la nuit, ces rues s'illuminent. Des fusées partent sous les pieds des promeneurs. Des drapeaux ondoient à toutes les fenêtres. Des lampions dessinent sur le fronton des maisons les initiales de la reine : Victoria Regina : V... R... et aux portes des hôtels les enfants se pressent pour voir monter dans le landau de louage quelques jeunes femmes en toilettes de soirée...

Entre tous les divertissements officiels de cette semaine de liesse, deux m'ont frappé comme plus particulièrement anglais. Ils suffiraient seuls à marquer les traits les plus saillants de l'éducation d'Oxford, où le goût de l'athlétisme se mélange au goût des lettres classiques et le culte de la tradition aux habitudes de la plus large indépendance. C'est d'abord le défilé des barques des collèges, dans l'ordre où elles ont été placées aux dernières courses. L'*Isis* coule dans son paysage de prairies avec de molles collines vertes dans le fond, et, pour faire l'autre fond, c'est le gracieux déchiquetage des constructions de la ville gothique. Sur chacune des deux rives du fleuve une foule énorme est amassée. Les pontons des collèges amarrés le long

de la berge regorgent de monde. Tous les pères et toutes les mères et toutes les sœurs des étudiants, — *my people*, comme ils disent, — garnissent les terrasses de ces pontons, hissés sur des chaises ou sur des bancs. D'autres, pour mieux voir, sont assis dans de petits bateaux. Un orchestre caché sous les arbres du jardin de *Christ Church* joue des airs à la mode, avec force ronflement de cuivre, et par-dessus cette rivière, ce fourmillement de têtes, ces arbres et cet horizon, luit un joli ciel d'été anglais d'une pâleur bleue et tendre. Les têtes se penchent et les corps. C'est à qui plongera de l'œil au loin sur le fleuve pour voir les barques arriver d'Iffley, d'où elles ont dû partir il y a un quart d'heure... La première approche enfin, garnie de ses huit rameurs et de son pilote. Des acclamations l'accueillent. Elle fait halte devant le ponton où se trouvent les représentants de l'Université. Les huit rameurs se dressent, lèvent leurs rames toutes droites, poussent trois hurrahs, se rassoient et passent. C'est le tour ensuite de la seconde barque et ainsi à la file. Le costume des rameurs varie suivant les collèges. Ceux de *Magdalen* sont en rose, ceux de *Brasenose* sont en noir avec une écharpe jaune, d'autres en bleu et en blanc. Il y a des barques où les rameurs sont coiffés d'une casquette de la nuance de leur costume. D'autres ont un chapeau de paille rond avec un ruban multicolore. C'est une merveille de voir avec quelle perfection les huit avirons marchent ensemble. On devine à cela seul les longues journées d'entraînement avec un mélange savant de nourriture réduite à son *minimum* et

d'exercice progressif. Par un caprice qui ne peut venir qu'à des familiers de la rivière depuis des années, quelques équipages s'amusent à faire chavirer leur barque, au moment même du passage devant la tribune des autorités. Les huit rameurs et celui qui gouverne tombent à la fois dans l'eau. La barque bascule et montre sa coque, puis les neuf têtes des nageurs apparaissent, riant à la foule qui les applaudit. Ils vont gagner ainsi le ponton de leur collège, — tandis que leur bateau continue de flotter sur le fleuve, où il sera recueilli quand la foule se sera dispersée à travers les prés de *Christ Church* sur lesquels, à la tombée de la nuit, passent des sonneries de cloches finement argentines... Il y a tant de piété ancienne dans les voix de ces cloches ! C'est une vibration émue et douce de l'atmosphère après les cris de l'enthousiasme qu'ont jetés les spectateurs du défilé des barques. Et dans le ciel qui se brouille un croissant de lune se lève, mystérieusement mouillé et voilé, une lune en deuil, mais d'un deuil si tendre !... Après dix voyages en pays anglais, mes yeux ne sont pas blasés sur cette nature si aisément vaporeuse et fondue où la féerie de la brume est toujours là pour corriger le positivisme de la vie pratique, nature dans laquelle on peut, au sortir d'un spectacle de force physique, voir un clair de lune tel que celui-ci, caressant et incertain comme un souvenir.

Cette première cérémonie nautique est pour les athlètes. La cérémonie à laquelle j'assistai le surlendemain dans le *Sheldonian theatre* est toute en l'honneur

des humanistes. L'aspect extérieur de ce bâtiment en rotonde est rendu singulier par une rangée demi-circulaire de bustes colossaux, — sortes de caricatures de pierre dont on a tour à tour prétendu qu'elles représentaient les Césars et les Sages de la Grèce. A l'intérieur, une galerie se développe qui contourne un parterre où l'on doit se tenir debout. Une estrade est aménagée à l'extrémité de ce parterre. Deux tribunes analogues aux chaires d'une église surplombent et sont destinées à servir de lieu de récitation. Vers onze heures du matin, le parterre et les galeries sont envahis par la foule. L'estrade seule est encore vide. Là doivent prendre place les femmes des dignitaires d'Oxford et leurs invitées, tandis que des fauteuils aménagés sur le devant attendent le vice-chancelier et ses assesseurs. L'habitude veut que les étudiants, disséminés dans les parties supérieures de la galerie, lancent des exclamations de toutes sortes à propos du moindre incident. Une dame vêtue d'une toilette jaune se présente pour monter à l'estrade. « Trois encouragements pour la « dame en jaune, » crie une voix, et trois hurrahs suivent, lancés par des centaines de poitrines. « Trois « encouragements pour la belle-sœur du veuf..., » crie une autre voix, faisant allusion à un projet de loi déposé à la chambre à cette fin que le mariage soit permis entre un homme resté veuf et la sœur de sa femme morte. Et trois hurrahs s'élèvent de nouveau. « Trois « encouragements pour le docteur N... » Ce bon docteur est un vieillard qui garde parfois trop longtemps les journaux au cercle de l'Union et que les étudiants

accusent de sommeiller au lieu de lire. Il est sur l'estrade en tenue de professeur ; ce qui n'empêchera pas que, de quart d'heure en quart d'heure et tout le temps que durera la cérémonic, une voix ne s'élève jetant cette exclamation : « Le docteur N... dort de « nouveau... » C'est ainsi un roulement continu de clameurs et de brocards jusqu'à ce que l'orgue attaque le *God save the Queen*, et que des huissiers avec leurs masses d'argent fassent écarter la foule pour livrer passage au vice-chancelier en grand costume et à son cortège. Les hurrahs ne s'interrompent pas pour cela, mais ils ont un objet précis, et tous les hauts personnages de ce cortège sont ainsi acclamés tour à tour, tandis que du haut de sa place de président le vice-chancelier commence un discours en latin. Des commentaires accompagnent sans cesse sa voix, partis des quatre coins de la salle et soulevant des tempêtes de rires dans l'assemblée. On dirait d'un *meeting* politique, si ce n'est qu'une cordialité est comme répandue dans l'air. Ni le vice-chancelier ne songe à se fâcher contre les interrupteurs, ni ces derniers à lui être désagréables. N'est-ce pas un trait tout national que cette union de respect foncier des autorités établies et de l'absolue indépendance des faits et gestes des individus ?

Le discours du vice-chancelier est fini. Voici le moment de recevoir les personnes étrangères de distinction auxquelles l'Université confère cette année le rang de docteur honoraire. C'est sans doute des cérémonies de cet ordre que Molière raillait dans sa réception fantaisiste du *Malade*... Les futurs docteurs sont amenés

jusqu'au pied de l'estrade. Ils ont sur le dos la toge noire avec l'épaulette de soie rouge. Un introducteur prononce leur éloge en latin et conclut que le candidat doit être admis à la dignité de docteur, *honoris causâ*. Le vice-chancelier prononce alors une sorte de *dignus est intrare* qui se termine par un *honoris causâ* que la salle tout entière répète, et le nouveau membre de l'Université va s'asseoir sur un banc réservé à cet effet, tandis que, s'il faut en croire une clameur venue du fond du théâtre : « le docteur N... dort de nouveau... » Et déjà une autre voix forte et grave résonne ; c'est celle de l'*orateur public*, lequel du haut d'une tribune prononce en latin l'éloge funèbre des membres des collèges morts dans l'année. Il n'est pas plus tôt descendu que deux lauréats lui succèdent, qui viennent lire chacun quelques pages d'un essai couronné à l'un des concours. Un de ces essais a pour matière « la vie des « Universités au moyen âge, » l'autre « le commerce « maritime de l'Angleterre. » Cette fois les clameurs redoublent et la voix des lauréats est souvent couverte. Si « le docteur N... sommeille de nouveau, » comme le prétendent encore quelques mauvais plaisants, c'est qu'il est sourd. Une pluie de flèches de papier tombe des hauteurs. La violente jovialité physique se fait jour librement, tandis que d'autres lauréats récitent des pièces de vers grecs, de vers latins et de vers anglais. — Le vice-chancelier se lève à la fin, l'orgue joue à nouveau le *God save the Queen*, et la foule se disperse, regardée sous le péristyle par les bustes gigantesques dont les nez interminables, les mentons baroques, les

barbes comiques ont vu depuis des années tant d'étudiants passer et tant de maîtres. Il en fut d'illustres, il en fut d'obscurs, — et les bustes sourient toujours.

XIII

... Et ainsi s'en allaient les jours, entre des lectures et des observations, entre des pensées et des promenades. Ainsi s'en allaient les jours, et je t'écrivais, ami, un peu au hasard, ces notes telles quelles. Je n'ai pas eu, en les rédigeant, la prétention de te retracer de la vieille ville d'université anglaise une peinture documentaire, comme on dit aujourd'hui. Le charme des endroits comme Oxford, où le passé s'unit si étroitement au présent et qui sont à la fois si traditionnels et si vivants, est de fournir matière à des réflexions de l'ordre le plus divers. Chaque espèce d'hommes y peut rencontrer de quoi nourrir ses idées favorites. Un politique étudiera ici sur place la valeur du procédé qui consiste à élever ensemble les jeunes gens destinés à composer le personnel dirigeant de la nation, comme membres du clergé et comme membres de l'aristocratie laïque. Un curieux d'architecture trouvera dans le détail de ces constructions d'époques si différentes, qui sont les collèges et les chapelles, un objet de contemplations indéfinies. Un amateur de pédagogie vérifiera ses théories sur le degré de bienfaisance des

études classiques et sur les avantages ou les inconvénients d'un développement parallèle entre les forces de l'esprit et celles du corps. Il m'a semblé qu'en dehors de ces analyses spéciales, il était curieux de noter quelles sensations flottent pour un lettré français dans l'atmosphère de cette ville de littérature, où chaque pierre parle des choses de l'esprit et du travail des générations mortes... Maintenant les étudiants sont dispersés, les collèges sont vides ; à peine si de place en place on rencontre dans les rues quelque *fellow* retardataire qui n'est pas encore parti pour la campagne. La semaine de la *Commemoration* une fois close, c'est vacances jusqu'à l'automne. Je vais, moi aussi, quitter le tranquille séjour où j'ai passé deux mois comme dans un songe, grâce à l'influence apaisante de ces antiques cloîtres, de ces verts jardins, de cet horizon docte et charmant, — et longtemps je suivrai du regard, à la portière du wagon, les édifices et les maisons d'Oxford, — paradis d'étude habité si peu de temps ! et je me rappellerai les vers du *Penseroso* de Milton qu'un de mes aimables hôtes d'Oxford me citait si souvent : « *But* « *let my due feet never fail*, — *to walk the studious cloisters* « *pale*... Puissent mes pas errer toujours le long des « cloîtres d'étude, » disait le grand puritain. Chimérique souhait, car il me faut rentrer dans le remuant et dur Paris. Mais si l'on ne vivait d'ordinaire dans ce mouvement et cette dureté, comprendrait-on les délices de ces cloîtres et de ces jardins ?...

Mai-Juin 1883.





V

CROQUIS LONDONIENS

A FRANÇOIS COPPÉE

Ces feuillets déchirés du livre de voyage,
Croquis d'impressions surprises au passage
Sous le ciel incertain de ce Londres d'été,
Acceptez-les, rêveur épris d'intimité.
Qui mieux que vous connait la volupté d'artiste
Qu'on éprouve à noter le rien charmant ou triste?
Tantôt c'est la nuance et le charme du jour,
Tantôt des jeux d'enfants dans quelque vieille cour,
Et souvent, trop souvent, de tristes destinées
Au hasard d'un coup d'œil tout à coup devinées!...

I

EN « HANSOM CAB »



A deux jours de distance, deux sensations contraires, et cependant si justes !... — Je suis en *cab*, par un beau matin de ce mois

d'août, dans Piccadilly. De la brume traîne dans l'air, mais toute bleue, toute trempée de soleil, juste de quoi velouter les pelouses du grand parc, le long duquel court la légère voiture. Elle va, silencieuse et preste, sur le pavé de bois. Le cocher qui me conduit est juché par derrière; je ne le vois pas, mais je le sais pareil à ceux que je vois aller et venir, juchés sur le siège des autres voitures. Avec leur costume de drap brouillé, leur chapeau rond, l'épingle de leurs cravates, leurs gants de cuir brun, ils ont tous une physionomie de *gentlemen*. Le fringant cheval qui traîne le *cab* à deux roues, cabre sa jolie tête en mâchant son mors, et les deux roses qu'il porte à ses œillères tremblent à ce mouvement. La coquette voiture est, à l'intérieur, lustrée et parée, comme le cocher, comme le cheval, comme la rue, comme les passants et les passantes. De chaque côté une petite glace, deux boîtes en métal blanc, l'une qui sert de cendrier, l'autre qui contient la boîte d'allumettes, sont appendues, avec cette inscription : « Veuillez ne pas endommager « le *cab*. » Les coussins se creusent doucement sous le poids du corps; le tapis est épais sous les pieds; la brise arrive, fraîche et tiède à la fois, du feuillage des grands arbres qui ondoient par delà les grilles. Qui donc a parlé de la sombre tristesse de Londres?...

Je suis en *cab* de nouveau, le surlendemain, par une après-midi de pluie battante. La voiture, couverte de boue, est garnie à l'intérieur d'un tapis de paille tout humide des pieds qui s'y sont posés. La pluie me coupe le visage par devant, et lorsque le cocher abaisse la

vitre, pliée deux fois sur elle-même, il faut se rejeter en arrière pour qu'elle ne vous frappe pas. Il est vêtu de caoutchouc des pieds à la tête, ce cocher, comme tous ses confrères que je regarde fuir dans la pluie et le brouillard noir, pareils à de vagues fantômes. Le cheval piétine dans les flaques d'eau, glisse et agite sa tête avec douleur. Des balayeurs en loques attendent, abrités sous un bouquet d'arbres tristes, que l'ondée soit moins forte, avant de recommencer le vain labeur de repousser la boue qui englue les pavés. Je gagne une gare, à travers un quartier pauvre. Les maisons succèdent aux maisons, uniformément petites, malpropres et suintantes. Les haillons qui garantissent de la pluie les lamentables passants me serrent le cœur; et intarissable, et sinistre, et noire, la pluie tombe toujours, toujours. Comment peut-on vivre à Londres sans y être contraint par la force?... — C'est toute la vie anglaise, que ce contraste!

II

DANS UN CLUB

Me voici au coin de *Pall mall* et de *Regent's Street.* C'est le quartier des grands *clubs* de Londres. Ils dressent leurs masses monumentales de tous les côtés.

Le portique de l'*Atheneum* avec sa statue de Minerve, regarde la façade du club militaire, le *United service*, à travers la porte entr'ouverte duquel on peut apercevoir, appendus aux murs, de grands portraits de généraux en uniformes rouges; et plus loin c'est le club des gardes, c'est le *Reform*, où fréquentent les libéraux; le *Carlton*, où sont les conservateurs; le *Marlborough*, composé de nobles; l'*Oxford et Cambridge*, réservé aux anciens élèves d'une des deux universités; le *Traveller's*, dont nul ne saurait être membre, s'il n'a fait un voyage à plus de cinq cents milles de Londres. Les énormes bâtiments tout noirs me font songer aux palais de Florence, et ce sont aussi des citadelles contre la rue, contre la promiscuité des rencontres, contre le climat. Par cette après-midi d'été, il ne pleut pas, mais il pèse sur Londres un brouillard jaune qui noie de mélancolie tous les édifices. Il ne faut pas songer aux délices de la flânerie à pied, ce charme de notre adorable, de notre méridional Paris, et puis, flâner, ce serait presque une honte sur ces trottoirs où les passants vont vite, se rendant chacun à leurs affaires, tandis que les *cabs* filent lestement et que les petits omnibus appellent à eux les retardataires par la voix et le geste de leurs conducteurs... J'entre dans un de ces *clubs* sur les livres duquel un ami m'a fait inscrire pour un mois. Qu'il est calme, cet asile, au sortir de la rue bruyante! Qu'il est confortable, après ces sensations du jour froid et triste! Le vaste escalier est garni de statues. Des tapis assourdissent le bruit des pas, et la sensation du *home* s'empare de l'arrivant, qui sait que nulle per-

sonne étrangère au *club* ne peut y pénétrer, même pour une visite. Quelle salle choisir pour s'y installer et y passer une paisible après-midi? A droite, c'est la chambre dite du matin, qui communique avec une autre chambre réservée à la correspondance. Ce ne sont que divans profonds, fauteuils renversés, tables petites et chargées de tous les journaux du monde ou de casiers avec du papier de toute dimension. A gauche, c'est le salon où l'on mange, immense pièce dont toutes les tables s'adossent à des fenêtres ouvertes sur le gazon d'un vert jardin. Quand viendra le soir, sur chacune de ces tables une bougie sera posée, munie d'un abat-jour vert, éclairant d'une lumière discrète le repas préparé, le visage des dîneurs et le verre où blondira le vin du Rhin, où pétillera le champagne. En haut de l'escalier s'étendent les salles de lecture, avec l'énorme bibliothèque, et dans le sous-sol s'abrite le fumoir, auquel on accède par un couloir que la collection du *Times* remplit à elle seule... Par ce mois d'août, Londres est vide enfin de toute existence sociale. D'un jour à l'autre, la saison a fini, et c'est l'époque où l'Anglais qui aime son *club* en jouit véritablement, comme d'une chose à lui et faite à son usage. Il y arrive vers les neuf heures, et il y déjeune de thé, de poisson, de viandes froides. Il faut le voir se promener lui-même, la fourchette à la main, l'assiette de l'autre, autour du vaste buffet où sont disposées les pièces énormes de bœuf roti, les jambons, les volailles, les morceaux de saumon conservés dans la glace, les tartes dans leurs petits pots à qui la croûte

fait comme un dôme. Le *clubman* lit ensuite les grands journaux, et cela le conduit jusque vers une heure, — moment auquel il pense à son second repas, qui est le *lunch*. Un peu de viande rôtie lui suffira cette fois, quelques légumes, quelques pâtisseries et un ou deux verres de sherry. Il descend au fumoir, allume un cigare, écrit ses lettres; les journaux de l'après-midi sont arrivés déjà. Il est cinq heures. Notre homme se montre au seuil de la porte du *club*. Le brouillard se fond en bruine. A quoi bon sortir, et il monte jusqu'à la salle de lecture, reprendre un livre commencé, dont il continue à tourner les pages, couché sur un divan, avec une petite table auprès de lui, sur laquelle repose une tasse de thé parmi des tartines. La nuit tombe. Le *clubman* passe dans le salon de toilette, d'où il sort lavé, peigné, brossé, habillé, bref, prêt à faire honneur au repas du soir, qui se terminera par une séance nouvelle dans le fumoir, à jouer au poker, pousser la bille du billard, ou causer en buvant de l'eau-de-vie coupée de soda... Y a-t-il une vie au dehors? Y a-t-il un monde? Et le *clubman*, qui est un vieux garçon, rentre dans sa maison vers minuit, avec ce seul regret qu'on n'habite pas la maison du *club* la nuit aussi.

III

DIMANCHE LONDONIEN

Je voudrais plaider ici pour toi, ô Dimanche anglais, toi, si moqué, si calomnié, — si délicieux pourtant! Je voudrais dire la douceur de ton vaste silence et comme l'âme de repos qui flotte dans ton atmosphère immobile. N'es-tu pas réellement une bienfaisante mort de chaque semaine, comme le sommeil, dit quelque part Shakespeare, est une bienfaisante mort de chacun de nos jours?... Pas un bruit ne trouble la quiétude endormie de la rue. A peine si, de temps à autre, le roulement d'une voiture qui passe au lointain atteste que la ville est encore vivante. Mais plus de cris d'enfants qui jouent, mais plus d'appels de marchands ambulants, plus de sonneries du garçonnet qui apporte les dépêches, et c'en est fini aussi des deux coups de marteau brefs et réguliers par lesquels le facteur, après avoir glissé les lettres dans la boite, marque son passage de maison en maison. La poste et le télégraphe s'abstiennent, ce jour-là, de rappeler au commerçant ses affaires maudites, au voyageur ses lointains devoirs. La béatitude du parfait loisir tombe du ciel avec la lumière gaie de cette journée d'été.

Une fois seulement, depuis le matin jusqu'au soir, cette somnolence de la petite rue est troublée par le passage de l'Armée du Salut. Parmi les ronflements des cuivres, les fidèles de cette secte étrange défilent, et sur leur visage exalté rayonne l'ardeur des obscurs fanatismes, tandis qu'ils chantent éperdument et indéfiniment : « L'Agneau qui saigne ! l'Agneau qui saigne ! » Ils s'éloignent, et de nouveau la petite rue aristocratique des environs de Hyde-Park reprend sa quiétude, avec ses coquettes maisons, que des jardinets bien tenus précèdent et que des jasmins revêtent de leurs branches fleuries. Du fond de la chambre où le soleil entre clairement, qu'il est doux de s'abandonner à la détente délicieuse de tout l'être dans le néant de ces heures vides ! Ah ! Ceux qui t'ont maudit, adorable dimanche anglais, ceux-là n'ont donc jamais connu les surcharges de l'activité, les fièvres lassantes du travai pressé, la hâte effrénée de l'existence des villes... De quart d'heure en quart d'heure, sur ce trottoir désert, passent des dames en toilette de ville, des hommes et des garçons en chapeau de haute forme, qui vont au service ou qui en reviennent. C'est le moment pour celui qui ne va pas prier avec les autres, de se recueillir et de s'abandonner à la volupté rare de sentir que les heures sont des heures et non pas des instants, rapides comme l'éclair et brûlants comme lui. — C'est le moment de goûter cette sensation, supplice des âmes vaines, délice des âmes songeuses : la longueur du temps.

IV

FILLE DES RUES

« Où vas-tu, jeune soldat ? » dit le poète, et moi je dis : — Où vas-tu, fille des rues, *girl* Anglaise de dix-huit ans, avec tes yeux bleus clairs comme de l'eau, avec tes cheveux blonds coupés court par derrière, avec ta bouche de rose et tes joues d'enfant ? Ou vas-tu, petite *girl*, sur ce trottoir de *Piccadilly*, lorsque l'horloge du palais de Saint-James, là-bas, au bout de la rue, marque plus de dix heures et que les maisons vertueuses commencent à éteindre leurs fenêtres ? Avec ta robe claire, ton large chapeau et tes mitaines rouges, tu souris au passant d'un sourire presque ingénu, et ce que tu cherches, c'est de quoi vivre demain sans travailler. Si tu n'arrives ici qu'à dix heures, c'est que tu viens à pied, de loin, de très loin, d'un des quartiers dans les faubourgs où les maisons coûtent bon marché. Tu vis là-bas avec quelqu'une de tes camarades d'école qui s'en est allée en chasse de son côté. Demain matin, une de vous, les manches retroussées, un chapeau à fleurs sur la tête, nettoiera les vitres de la maisonnette, tandis que l'autre préparera le thé, les morceaux de viande rôtie et les tartines sur la table de

votre salon où un Shakespeare se heurte à des romans illustrés. Mais ce soir? De passants en passants, tu erres, quasi candide, point effrontée, point brutale, et à celui qui te renvoie moins durement que les autres, tu demandes de quoi boire une goutte d'eau-de-vie, et tout à l'heure je pourrai te voir debout auprès du comptoir d'un bar, au milieu d'autres filles, jeunes et douces comme toi, parmi des hommes en haillons, et ton visage d'ange exprimera un plaisir naïf, tandis que tu videras un large verre de brandy. Puis tu reprendras ta marche sur le trottoir de plus en plus vide. Où t'en vas-tu, petite *girl?*... Vers quelle fin lamentable de débauche et d'ivrognerie? Et cependant le vice et toi, vous n'avez de commun que l'argent qu'il te donne. Quelque petite rente et un fiancé, tu serais heureuse. La corruption ne t'a pas marquée au visage comme ta sœur maudite des boulevards de Paris, dont la bouche carminée sourit dans un masque de plâtre, dont les yeux aigus brillent entre des cils mangés par le crayon. Et cependant, jeune fille de Londres, pour le songeur qui te suit du regard, comme ta promenade est plus triste que celle de ta sœur de là-bas!

V

L'UNDER-GROUND

Sous la terre, — c'est de ce nom sinistre qu'on appelle le chemin de fer métropolitain, — et la chose est sinistre autant que le nom... Au détour d'un square, le bâtiment d'une des stations apparaît, tout bas et simple. L'escalier descend. Cinquante marches, puis cinquante encore, et encore cinquante, et nous voici dans la gare souterraine, qu'un vitrage recouvre et que termine à chacune de ses extrémités une embouchure de tunnel, béante et noire. C'était, au dehors, la jolie et frissonnante lumière d'un soleil du matin, mais de cette lumière il filtre seulement ici trois rais qui arrivent par des soupiraux, et une population d'atomes de charbon danse dans ces trois barres de clarté. Ils s'exhalent des tunnels, ces atomes de charbon, ils flottent dans l'air, vous prennent à la gorge, se posent sur le journal que vous tenez à la main, revêtent tous les objets d'une couche sombre. C'est ici le pays de l'étouffement, de la vitesse, — et de la réclame. De toutes parts, sur les murs, les affiches multicolores annoncent des produits incomparables. On y voit une lady Macbeth qui frotte sa main tragique et s'écrie :

« Tous les parfums de l'Arabie ne laveraient pas cette « petite tache... » — « Non, répond sa servante, mais si « vous vous serviez de ce savon?... » — et l'adresse d'un fabricant accompagne cette offre. Des programmes de théâtres, des sommaires de journaux où éclatent ces mots terribles : « Cannibalisme en mer, » s'entremêlent à ces invitations industrielles. A peine si le voyageur a le temps de jeter un coup d'œil à cette gare. Une bouffée d'un vent froid et fumeux jaillit de la bouche d'un des tunnels, et un train apparaît, précédé d'une courte locomotive, à laquelle sa cheminée aplatie donne comme une physionomie mafflue de bouledogue. Les portières s'ouvrent, se referment. Des gens sautent sur le trottoir, d'autres dans les wagons, bousculés par l'employé qui court au long des voitures, et le train repart, engouffré de nouveau dans un tunnel, puis dans un autre, et un autre derechef, et derechef un autre. Il traverse ainsi des quartiers énormes de l'immense ville, sans que le voyageur puisse comprendre où il se trouve, autrement qu'au cri hâtif de serre-freins à chaque halte. *Victoria*, *le parc de Saint-James*, *Westminster*, *Charing cross*... les syllabes de ces noms passent dans l'entre-deux des tunnels. *Mansion-house*... c'est la station finale. Un nouvel escalier à gravir et j'émerge à la clarté retrouvée du jour, hors de ce domaine des ténèbres qui laisse une impression d'un cauchemar méphitique et dantesque. Il y a un quart d'heure je gagnais la gare à travers le délicieux quartier du Sud Ouest, avec ses petites maisons toutes parées de verdure et peintes en rouge, en vert, en violet, en jaune,

dont chacune abrite une seule famille. Je suis dans la Cité maintenant, où les maisons de pierres grises dressent leurs cinq et sept étages, — chacun de ces étages contenant plusieurs offices. Toutes les affaires du monde aboutissent ici. Le nombre des fils de télégraphe qui se croisent au-dessus de la rue est tellement grand que ces fils, aperçus d'en bas, forment comme une énorme toile d'araignée où il semble qu'un oiseau se prendrait. La foule ondoie sous le regard des hommes de police en uniforme sombre; les omnibus et les cabriolets la traversent indéfiniment; et, sur ce tumulte des gens d'affaires, au plus haut point d'une des plus hautes maisons, des lettres de métal, placées là par quelque corporation religieuse, dessinent cette formidable question : *Are you saved?* — Êtes-vous sauvés?

VI

PLAISIRS BRITANNIQUES

N'est-ce pas l'Empereur qui appelait l'Angleterre la Carthage des temps modernes?... C'en est bien plutôt la Rome, avec son immense empire, l'afflux prodigieux de tous les produits du monde, l'orgueil national, la politique savante, et, comme sur le point de l'Irlande, les luttes agraires. — Parfois aussi, la sorte de plaisirs

où se délecte la foule anglaise donne au voyageur l'impression des spectacles auxquels devait se délecter la foule romaine. Il y a là un extrême atteint dans le démesuré, presque dans l'extravagant, qui rappelle le Cirque et les fantaisies des Césars. Seulement c'est le Cirque à la mesure des jours nouveaux, et les Césars sont d'honnêtes et paisibles bourgeois. Ces réflexions nous venaient, à un de mes amis et à moi-même, en nous promenant l'autre soir dans les jardins de Kensington, où se tient à cette heure une exposition des produits alimentaires de tous les pays. En buvant du thé indien, nous regardions dans ce vaste jardin la foule se mouvoir autour d'énormes jets d'eau éclairés de feux changeants et qui éclataient en gerbes, tour à tour vertes ou roses, orangées ou lilas. Cela faisait des jaillissements d'émeraudes et de saphirs, d'améthystes et de topazes, et la féerie de ce spectacle et de cet endroit étonnait l'imagination… — Un autre soir, dans l'immense galerie de l'Aquarium, où cinquante boutiques sont disposées, entre un phoque qui nage dans un bassin d'eau saumâtre, et un restaurant servi à l'américaine, nous vîmes une course de chevaux menée au triple galop, par des jockeys, sur une piste de bois improvisée de quelque cent mètres, et aussitôt après, l'apparition d'un énorme éléphant, qui traînait une cage remplie de lions rugissants que domptait un nègre. Des clowns succédèrent, enfarinés, presque tragiques de sérieux morne dans leurs pantomimes folles, — et tout cela jeté à même le public, sans tréteaux, sans étroite scène, comme si la fantaisie d'un tout puissant

despote eût évoqué soudain ces étrangetés. — A d'autres places, le plaisir anglais révèle la sinistre gaieté qui est dans la race et dont Edgard Poë a donné de si étonnants modèles, ainsi que de Quincey, l'auteur de l'article sur « le meurtre considéré comme un « des beaux arts... » C'était en plein jour et dans *Piccadilly* même que se donnait cette pantomime effrayante, qui s'appelait l'*Élixir de vie*. Un docteur persuadait à un fermier provincial de se laisser couper la tête sous le prétexte de lui infuser un sang nouveau. L'extrême minutie du décor et du jeu des acteurs faisait de cette entrée en matière la transcription, exacte jusqu'au réalisme, d'une visite chez un médecin. Puis le charlatan coupait en effet la tête au rustique, posait cette tête sur un pupitre et dévalisait les poches du mort. Mais voici que le lamentable tronc se levait et se mettait à chercher sa tête, à l'aveuglette, en se heurtant aux meubles, tandis que la tête tranchée tournait ses yeux vers son corps en détresse comme pour le supplier... Et c'était tout, mais pour des nerfs un peu sensibles, la vérité de tout cela était trop forte ; c'était à quitter sa place de saisissement, et comme si le destin avait pour l'observateur d'étranges complaisances, j'eus le lendemain, en pleine rue, — au tournant de *Waterloo-Place*, — la vision analogue, et non moins horrible, d'une voiture où passaient un homme de police et à son côté un Indien coiffé d'un turban, sur le visage basané duquel ruisselaient d'innombrables filets de sang rouge.

VII

HERBIER DE MER

J'ai sur ma table un grand cahier, acheté l'autre jour, à l'entrée du pittoresque ravin de Blackgang, dans l'île de Wight. Pour avoir le droit de descendre dans ce ravin, il faut au préalable faire quelque emplette dans un bazar qui en commande l'accès. J'ai pris ce cahier, qui est un herbier de plantes marines. « Ne nous appelle pas « des algues, » disent les vers imprimés en tête, « nous « sommes les fleurs de la mer. » Une senteur de goëmons s'exhale des pages sur lesquelles ces fleurs sont collées. Elles étalent sur la blancheur du papier leurs minces fibrilles, les unes rosées, les autres verdâtres, les autres sombres, toutes délicates comme on imagine des chevelures d'Ondines. Du sable fin demeure encore, pris dans leurs brins fragiles, mais ce qui me fait feuilleter le cahier avec un étrange sentiment de mélancolie, ce n'est pas le souvenir des horizons d'Océan qu'évoquent ces fleurs. C'est simplement qu'au-dessous de chacune de ces plantes est un nom latin, dont les lettres furent visiblement écrites par une main de femme. J'imagine, à cette seule indication, que j'ai devant moi le patient travail de quelque vieille demoiselle, de quelque jeune

fille peut-être, retirée dans un des cottages qui bordent l'île; et, comme elle a de quoi suffire à peine aux exigences de sa vie, elle ajoute à ses ressources le modeste produit de la vente de ces pauvres herbiers... Ou bien encore, c'est l'ouvrage des filles d'un pauvre clergyman qui n'a de revenu que celui de sa cure, et dont la famille, suivant à la lettre le précepte de l'Écriture, s'est accrue et multipliée. A la veillée du soir, les doigts des blonds enfants s'occupent à ce travail de l'herbier marin, dans le presbytère qui touche à l'église et au cimetière. Une de ces enfants est fiancée et songe à son mari futur, qui lui a écrit la veille, d'Australie où il est allé pour gagner de quoi s'établir. La seconde n'a nulle intention de se marier. Elle veut écrire et achève en secret un roman où figurent toutes les personnes de sa société, y compris ses sœurs. Comment ont donc commencé George Eliot, Charlotte Brontë, Rhoda Broughton? La troisième se représente les délices de la partie de lawn-tennis à laquelle elle se trouve priée pour demain. La quatrième rêve à Londres, la cinquième et la sixième, — elles ne savent à quoi. La mère calcule en pensée le difficile équilibre du budget. Le père prend des notes dans une Bible pour le discours qu'il doit prononcer dimanche, et les jeunes doigts vont maniant les frêles herbes, cueillies dans les rochers à la marée basse et parmi les rires... L'Océan gronde ce soir. Sa voix terrible arrive jusqu'à la maison close. Qu'il doit faire dur, dans le fracas des lames croulantes, à diriger la barque et à jeter le filet! Le clergyman pose sa Bible et remercie Dieu dans son

cœur de sa médiocrité, — bien étroite, mais si calme. Et sa béatitude serait complète s'il ne se souvenait, en regardant ses filles, de la pauvre Maud, l'enfant d'un de ses collègues, qui a quitté la maison paternelle, et qui est maintenant la maîtresse d'un jeune homme riche de Manchester. Mais Kate est si sage, Eppie si spirituelle, Mabel si naïve, Gladys si tendre, Nancy et Violet si régulières, — et le digne pasteur reprend la lecture de l'épître de saint Paul, avec la tranquillité d'un cœur qu'une mauvaise pensée n'a jamais visité.

III

OXFORD EN ÉTÉ

Le mois d'août commence et j'ai pris ce matin même le train rapide qui doit m'emmener à Oxford pour y déjeuner, et rentrer à Londres ce soir. Je le retrouve, cet Oxford, tel que je le quittais l'an dernier à pareille date. C'est l'époque où les étudiants délaissent la vieille ville universitaire, ceux du moins qui n'ont pas l'intention de prolonger par des lectures savantes leurs travaux de l'année. Ceux des maîtres dont l'enseignement fait toute l'occupation voyagent aussi. Mais l'étudiant et le *fellow*, — il n'est pas de mot pour traduire en français ce titre si anglais, — qui veulent travailler, sont

demeurés là. Ils sont les maîtres des collèges vides. A eux maintenant, pour s'y promener sans qu'on les dérange, les allées des anciens jardins ombragées d'arbres séculaires, à eux les cloîtres gothiques où l'on peut se croire le contemporain de Duns Scot, à eux les bibliothèques, dont les petites boxes en bois, garnies de livres et terminées par une fenêtre en ogive, font un asile tout préparé pour un docteur Faustus en train d'évoquer Hélène. A eux les longues conversations du soir dans quelque salle solitaire, tandis que les flacons de vin de Porto et de Sherry se vident peu à peu. Dans l'après-midi, souvent le jeune étudiant va sur la rivière, maintenant rendue à sa solitude de nature. Il prend un bateau qu'il conduit en ramant jusqu'à une crique ombragée. Il amarre le bateau à un tronc d'arbre. Puis, couché sur le dos, la courte pipe de bois de bruyère à la bouche, il demeure à lire jusqu'à l'heure trop fraîche où le soir tombe. Pas d'autre bruit que le susurrement de la brise dans les feuilles des saules. Le paysage est tout uni, tout vert, bordé à gauche par une molle colline et à droite par la ligne des tours et des clochers. L'étudiant analyse un savant livre venu d'Allemagne, sur la métrique de Pindare. Et de temps à autre, il s'interrompt de sa lecture pour songer au bonheur qu'il aurait, l'an prochain, à remporter le prix de poésie grecque. Au jour solennel de la fête de l'Université, il déclamerait ses vers, lui-même, dans le théâtre, du haut de la tribune, et sa fiancée serait là pour l'entendre!... Le vieux *fellow*, — il aura soixante ans à l'hiver, — est trop respectable pour aventurer

sa digne personne dans un canot. Il est seul par cette après-midi, dans la chambre de travail qu'il occupe depuis plus de trente ans, au fond de son collège. La fenêtre en saillie bombe sur une verte pelouse, et le *fellow* fume une pipe de bois, lui aussi, en dépouillant une correspondance relative à sa querelle avec le plus illustre des professeurs de Tubingue sur un texte d'Ausone... Le jeune homme et le vieillard sont également paisibles et sans nul souci des choses de ce monde. Le collège où ils habitent existait il y a cent ans, il y a quatre cents ans, il y a six cents ans. Les trônes tomberont, les hommes passeront, mais l'antique Oxford ne saurait tomber, — cet Oxford où Dante aurait pu venir... Des voix résonnent dans le jardin; le *fellow* s'interrompt de sa lecture pour regarder, par le carreau cerclé de plomb, qui s'aventure dans son collège. Il aperçoit un groupe de visiteurs et de visiteuses, des étrangères qui sont d'un très grand monde, à en juger par leur tenue; il y a parmi elles une toute jeune femme, élégante et fine. Qui sait? Peut-être ces visiteurs sont-ils à la recherche de cet oiseau bleu qu'on appelle le bonheur, — mais le *fellow*, lui, sait que l'oiseau bleu fait son nid dans les coins des vieux cloîtres, et il reprend ses papiers avec délices. Heureux homme à qui les hasards ont permis de résoudre sa vie par la seule félicité qui ne trompe point : — l'habitude!

IX

COIN DE PROVINCE

Certes, la vieille cathédrale de Canterbury, où j'allais en pèlerinage avec mon excellent ami Henry J..., était charmante à regarder par ce jour bleu, — gigantesque bijou de pierre sombre serti de vertes pelouses et d'arbres à peine jaunis, mais dans la vaste paix de ce dimanche provincial et sur le pavé des rues de la petite ville où étudia le David Copperfield de Dickens, dois-je avouer que je fus hanté surtout par la vision de la prodigieuse quantité des soldats qui passaient cambrés invraisemblablement, les coudes détachés du corps, la toque trop étroite sur le coin de la tête, la badine trop courte dans la main gantée, et faisant sonner leurs éperons? Et quels uniformes, depuis les rouges à broderies d'argent jusqu'aux bleus à galons jaunes, jusqu'aux noirs tout rayés de blanc, soutachés, brossés, lustrés, flambant neuf!... Mais ces soldats, les mieux payés et les mieux nourris de l'Europe, ont presque tous des visages d'adolescents. Le recrutement devient de plus en plus difficile dans cette armée anglaise; les hommes ne veulent plus servir, tant l'existence privée est ici comblée et douce, et beaucoup de

ceux qui s'enrôlent sont de tout jeunes gens, que leurs premières frasques ont brouillés avec leur famille. Si jeunes soient-ils, avec leurs yeux clairs et leurs cheveux roux, ils ont un air à la fois raide et crâne, hardi et repu, ces soldats de Sa Majesté britannique, et les filles auxquelles ils font l'honneur de se promener en leur compagnie, sans leur donner le bras, cambrent leur taille, elles aussi, d'orgueil et d'admiration. Ils pullulent ainsi, par cette après-midi de soleil, sur les trottoirs de la petite ville, dont toutes les boutiques sont closes, — ou paraissent closes, — car il est des compromis avec le dimanche, et je viens de voir un de ces promeneurs en uniforme frapper de sa badine trois fois contre le volet baissé d'un marchand d'eau-de-vie. La porte s'est ouverte à demi, montrant d'autres uniformes groupés autour d'un comptoir chargé de verres d'alcool et de pintes de bière noire. Le soldat s'est glissé au milieu de ses camarades. La porte s'est refermée. Peut-être l'homme en sortira-t-il dans quelques heures, la tête noyée des vapeurs du whiskey ou du brandy. Mais il n'en marchera que plus raide, plus crâne, plus hardi et plus cambré, en attendant qu'il aille promener sa flegmatique et martiale figure bien loin, par delà les mers, sous le torride soleil de l'Inde, dans une des rues d'une des villes de l'immense péninsule, que tient en servage seulement une poignée de ces corrects soldats anglais.

X

AU BRITISH MUSEUM

Par un jour d'un brouillard jaune et triste, je suis à feuilleter, dans une des salles les plus retirées du paisible musée, le cahier des dessins de Giacopo Bellini. Le vieux maître a esquissé là des projets de fresques, développés sur les deux pages. Le feuillet de droite renferme d'ordinaire le paysage : une profonde vallée où court une rivière, l'escarpement d'un ravin sauvage, la ligne molle de gracieuses collines. Sur le feuillet de droite sont les figures, groupées en quelque scène légendaire : c'est une adoration des rois Mages devant le divin enfant, c'est un saint Georges luttant contre un monstre, un David combattant un Goliath qui, par un geste d'une adorable naïveté, montre lui-même, entre ses doigts de géant, la pierre dont son frêle rival l'a frappé. Toute la bonhomie fervente des premières années de la Renaissance apparaît dans ces pages et il flotte sur elle comme une atmosphère lumineuse. Oui, ce cahier du vieux maître est comme rempli de soleil. Il traîne du soleil aussi le long de la frise du Parthénon qui étale sur les murs d'une salle voisine ses magnifiques fragments épars. Les poètes anglais, ces fils d'un jour brumeux et d'un ciel brouillé, sentent bien ce pouvoir

réchauffant des chefs-d'œuvre de la Grèce antique et de l'Italie des grands siècles. Du fond de leur île, noyée de vapeurs, où tous les objets se fondent et s'estompent, où les paysages sont comme baignés de rêve, ils soupirent après cette chose qui n'existe que sous la pleine clarté d'un soleil nettoyé de nuages : — la Forme. C'est pour cela qu'ils se font si aisément païens, eux, les enfants de la terre puritaine, et avec quelle ardeur singulière, les strophes de Shelley, de Keats, de Tennyson, de Swinburne, l'attestent assez. Plus que tous les autres, le pauvre Keats a langui de cet amour de la beauté lumineuse. Il faut lire son ode, j'allais dire sa prière, à une urne grecque sur laquelle étaient sculptées des danses : « O forme attique! Belle attitude! « Dans la sérénité du marbre, hommes et dieux évo- « qués, — parmi les branches des bois et parmi les « herbes foulées! — O silencieuse forme, tu écrases « la pensée, — comme fait l'éternité... Froide pastorale, « — lorsque cette génération aussi aura passé avec « l'âge, — tu demeureras, au milieu d'autres tristesses « que les nôtres; — et tu diras encore aux hommes, « comme aujourd'hui : — La beauté, c'est la vérité. Il « n'est de vérité que la beauté... » Voilà le frisson ravi de l'âme du Nord devant la révélation du divin Midi, et on est tout près de le retrouver en soi, lorsque, dans ce Londres sinistrement fuligineux et pluvieux, le regard se pose sur l'œuvre de joie d'un des maîtres de la terre du soleil.

Août-septembre 1884.



IV

Fantaisies



I

MUSÉE DE PROVINCE

En voyage. — Juillet 1882.

J'ÉTAIS tout seul dans la grande salle du musée de C... à me promener de tableau en tableau, abandonné par le gardien qui est en même temps le concierge de la Faculté. Le palais académique de C... sert à deux fins, comme le concierge lui-même. Au rez-de-chaussée les baccalauréats tiennent leur session ; au premier étage, c'est la bibliothèque, et au second, c'est le musée. Un silence infini enveloppait cette galerie provinciale par l'après-

midi où je la visitais, et toujours je revenais à une peinture, délicieuse entre toutes, due à quelque maître inconnu du quinzième siècle et qui représentait une madone adorée par deux anges dans un fin paysage. Un peu gauche et maniérée, la Vierge ouvre ses yeux bruns avec une douce candeur, inclinant sur la droite sa tête placide que couronnent les bandeaux modestes de ses cheveux roux; et c'est, répandue sur ce visage reposé, sur ces mains qui tiennent presque avec maladresse l'enfant sauveur, sur ce corps tout jeune et qu'une draperie verte brodée d'un galon d'or passé dessine chastement, une sérénité aussi lumineuse que la transparente clarté dont le paysage si intime à la fois et si lointain est enveloppé. Dévotement, les anges agenouillés serrent leurs mains l'une contre l'autre, et dévotement aussi je regardais la madone qui fut jadis copiée sur quelque naïve figure de jeune fille, aujourd'hui morte, — tant qu'il me sembla l'entendre qui me parlait d'une voix ingénument plaintive. C'était comme s'il fût sorti de la bouche menue une de ces légendes que les dessinateurs d'autrefois développaient hors des lèvres de leurs personnages, pour commenter leur intention. — Et voici ce que j'entendis...

La Madone à la tête inclinée disait au rêveur : « Tu te plains parfois de ta destinée, mais que ta liberté d'aller et de venir est d'un prix inestimable en regard de ma dure loi d'immobilité! Que de prisons j'ai

connues, et toujours pires, depuis le jour où le maître peintre me contraignit d'exister par la vertu de son génie. J'aimais pourtant cet atelier, dans un château d'Italie, où mes yeux se sont ouverts à la vie. Le maître peintre était vieux et pur. Et, tandis qu'il peignait mes traits, il lisait les vers du Dante et parfois s'interrompait pour pleurer sur les malheurs de son pays, l'infamie de ceux qui tenaient le pouvoir, la corruption de l'art, la tristesse des temps. Il expliquait à un moine de son âge qui montait parfois à son atelier qu'il se consolait un peu en évoquant ma forme céleste. Il espérait que sur moi se poseraient des regards fervents, et que des âmes coupables trouveraient quelque force contre le péché en s'abreuvant des mystiques effluves qui émanaient de ma beauté. Et c'est bien vrai que durant des années et des années j'ai vécu, comme le Maître l'avait voulu, dans l'ombre fraîche d'une chapelle, parmi l'encens et les soupirs de repentir qui montaient vers moi du bas des marches de l'autel. Des femmes arrivaient, à la tombée du jour, mortellement pâles et mortellement belles, qui fixaient, sur la calme expression de ma figure, des yeux où je lisais le désir d'un je ne sais quoi de démesurément tendre et triste, la faim et la soif d'un réconfort suprême et d'une ineffable réparation. D'autres aussi, frivoles et indifférentes, s'agenouillaient pour attendre le pas d'un homme qui, à une certaine minute, apparaissait dans le coin du pilier; — et les jours succédaient aux jours sans que les passions et les remords arrêtassent leur flot ininterrompu, sans aussi que je visse une autre lumière

que celle du jour morne qui s'assombrissait éternellement derrière les vitraux...

« Des soldats vinrent un matin, qui me détachèrent de ce mur peint ; un couteau aigu fit le tour de ma toile et je fus roulée comme une peinture vulgaire pour me retrouver, beaucoup de mois après, ornant le boudoir d'un palais. Mon maître, à ce que j'appris bientôt, était un maréchal d'un empire nouveau, qui paraissait rarement dans sa demeure, étant toujours à faire campagne, et qui, m'ayant regardée une seule fois, en tirant sa moustache, laissa tomber simplement ces mots : « Il a fait tuer plus de soldats qu'il n'y a de fils dans « cette toile, pour ça... » en me montrant de sa main qu'une grande cicatrice balafrait. J'étais tout le jour couverte d'un voile, et, quand on me dépouillait de ce linceul, c'était pour des soirs de gala où j'écoutais de la musique caressante marquer la cadence du bal. Les couples tournoyaient, enlacés, des lointains salons jusqu'au recoin écarté où je me morfondais muette et délaissée, et, quand un de ces couples était seul dans le boudoir, j'ai vu parfois sur des épaules endiamantées, toutes rougissantes, des lèvres s'appuyer que ma présence n'écartait pas. Puis mon maître mourut, et je fus reléguée dans cette salle où tu me vois aujourd'hui.

« Cette fois, c'est la solitude indéterminée ; l'indéfinie et morne succession des heures n'amène à mes pieds que de rares Anglais, en complet de voyage, dont le *Very fine indeed* indifférent trouble dans sa tombe le

vieux Maître dont je fus le chef-d'œuvre aimé. Autour de moi, ce ne sont que hideuses figures dues aux artistes de la contrée, — et, pour comble de misère, on parle de repeindre le vieux vert effacé de ma robe, le carmin fané de mes lèvres, le noir appâli de mes yeux. Quelquefois, une vieille demoiselle à lunettes bleues monte jusqu'à cette salle, et commence à copier mes traits. Je vois l'abominable personne tracer amoureusement des lignes qui sont la caricature de mon visage, et je ne peux rien pour empêcher ce blasphème. La meilleure minute est à coup sûr celle où la nuit avance et avec elle son cortège de fantômes. Une forme tremblante surgit alors devant moi, qui me regarde avec désespoir; je reconnais le grand peintre dont je suis la fille, — et tous les deux, nous nous contemplons fixement, sans paroles, tant je respecte son désespoir, devant l'inutilité de son génie... »

... J'entendis des pas près de moi. C'était un gros homme en complet gris avec sa femme, aussi laide que lui. Il s'arrêtèrent devant le tableau.

— « Ne trouves-tu pas, ma bonne, qu'elle ressemble à notre Eudoxie?... » dit le gros homme.

Pauvre Madone!...





II

AUTOUR D'UN CHATEAU

En voyage. — Juillet 1882.

Je me trouvais l'autre semaine à Dinan, et tout près du château de Combourg, où fut élevé Chateaubriand. Je ne pus résister au désir de visiter cette place, qui devrait être chère à tous les lettrés du dix-neuvième siècle, car l'enfant qui se promenait dans les couloirs de ce château breton — voici aujourd'hui cent ans — habituait dès lors son jeune cœur à cette mélancolie profonde et sa jeune imagination à cette rêverie sauvage qui passèrent dans ses livres d'homme et dont toute la poésie du siècle fut bouleversée... Mais qui se rapppelle ces com-

mencements de notre art moderne, même parmi les orfèvres les plus raffinés de notre prose contemporaine, — prose sortie tout entière du cerveau de l'auteur des *Mémoires d'outre-Tombe?* Et je doute que beaucoup de mes confrères de la génération nouvelle aient, même par hasard, sinon par piété esthétique, suivi le chemin qui à travers les bois mène vers le vieux manoir...

Les quatre tours s'élèvent, massives et féodales, au milieu d'un parc verdoyant. Le château a été réparé ces dernières années, et une toiture en poivrière monte par-dessus les créneaux auxquels plus une pierre ne manque. Un perron tout neuf remplace le pont-levis d'autrefois, et, à l'intérieur, les tapisseries des Gobelins garnissent les murs, les meubles précieux emplissent les chambres. Il faut, pour retrouver le donjon où René a grandi, exécuter par la pensée un travail tout contraire à celui que terminent à peine l'architecte, les maçons, et les tapissiers. Trois choses y aident, dont pas un détail n'a bougé : ce parc lui-même, cet horizon et ce que le gardien du château appelle « la chambre de « l'auteur. » Il est démesuré, le parc, et presque sans une allée; des rangées d'arbres enclosent des étendues de prairies où l'herbe pousse et que des pommiers bas transforment en vergers naturels. Il est démesuré aussi, l'horizon, tout revêtu de forêts dont la cime indéterminée, — comme disait éloquemment l'écrivain des *Martyrs*, — ondoie jusqu'à l'extrême limite du paysage,

tandis qu'au pied du château, un étang immobile stagne et frissonne. Elle est attendrissante et sombre, la petite chambre, meublée du bureau, du fauteuil, du crucifix et du lit du grand homme. Sur cette table, il travaillait aux pages passionnées de son livre posthume. Sur le bras du fauteuil, il s'accoudait dans les heures de son inguérissable ennui. Devant ce Christ, il songeait à l'abîme obscur, au redoutable au-delà de ces heures spleenétiques, — et sur ce lit de fer, garni de rideaux de calicot blanc, il a rendu son dernier soupir, dans l'attitude qu'un dessin au crayon, fait après sa mort et accroché au chevet du lit, nous a conservée. De ce visage tourmenté, dédaigneux et triste, la ligne seule est demeurée, émaciée par la mort, mais si fière encore et d'une superbe qui convient admirablement au noble éloquent, dont les périodes sonores éveillèrent un écho endormi dans toutes les âmes du siècle nouveau-né. Vous rappelez-vous les vers du poète des *Fleurs du mal* :

. . . Qu'en reste-t-il, c'est affreux, ô mon âme!
Rien qu'un portrait très pâle, aux trois crayons,

Qui lentement meurt dans la solitude,
Et que le temps, injurieux vieillard,
Chaque jour frotte avec son aile rude. . .

Si l'on ne rencontrait dans ces pèlerinages aux pays où ont vécu d'illustres artistes, que l'émotion pieuse d'une intimité plus étroite avec leur personne, certes, il vaudrait encore la peine de se détourner de sa route

pour éprouver cette émotion et goûter cette intimité. Mais il y a mieux ici qu'un trait sentimental, et l'intelligence du critique trouve à profiter au moins autant que la dévotion de l'enthousiaste. C'est une hypothèse de la philosophie littéraire contemporaine que l'esprit grandit comme une plante et qu'il absorbe en lui, par un travail inconscient et profond, tout le suc nourricier du milieu dans lequel il est placé. Ce mot de milieu désigne aussi bien les circonstances morales que les circonstances physiques dont la pression influe sur nous. Spinoza et les idées de l'*Ethique*, Schiller et la doctrine de ses drames, Napoléon et son prestige de gloire, la Révolution française et ses théories sociales, tous ces éléments divers constituaient, par exemple, une portion du milieu où vécut Gœthe. L'autre portion fut constituée par les spectacles que ses regards d'adolescent rencontrèrent, par l'atmosphère où sa machine animale se développa, par le commentaire concret que ses sens préparèrent d'avance à son style. Quand un poète écrit les syllabes du mot « campagne » ou du mot « bois, » c'est une certaine campagne, c'est un certain bois qu'il se représente, et tout le cortège des impressions premières se met en branle, évoquant pour lui une réalité connue avant même qu'il ne songeât à la décrire. C'est ce second milieu que des visites aux patries des grands écrivains rendent seules perceptible. Si vous n'avez pas vu l'Ecosse et ses bruyères, vous pénétrerez difficilement Burns, comme si vous n'avez pas vu le brouillard jaune noyer les rues de Londres, vous comprendrez mal le tour d'imagina-

tion d'un Dickens et les gaietés macabres de ses personnages comiques. Plus la visite sera locale et plus aussi vous vous figurerez avec précision les états de l'âme de l'artiste dont vous contemplez la terre. Ce Chateaubriand, dont l'enfance âpre et torturée a végété dans ce vieux château, a dû emprunter à cet horizon immense le goût des vastes perspectives, comme à l'aspect magnifique et désolé de son Combourg ce goût d'une attitude hautaine et volontiers morne dans sa hauteur. Assurément si des facultés natives et héréditaires ne l'eussent incliné d'abord vers ces sentiments d'une aristocratie un peu théâtrale, ni l'horizon des grèves de Bretagne, ni la silhouette de cette « tant vieille tour du More » n'eussent suffi à les susciter dans le petit garçon qui courait les allées du parc avec sa sœur Lucile. Mais les hasards qui favorisent ou compriment l'élan de nos facultés furent cette fois dans un parfait accord avec les tendances premières de l'homme. On sait quelle nature de talent en est résultée...

J'imagine qu'à rechercher ainsi sur les lieux mêmes l'origine secrète d'une intelligence d'artiste on renouvellerait singulièrement la critique et la littérature de voyages. D'ordinaire, en effet, les voyageurs se soucient peu de faire de la psychologie, et les critiques se soucient peu de voyager. Gens de bibliothèques et de recherches savantes, ils prennent volontiers de seconde main leurs documents sur les pays où les écrivains ont

vécu. C'est ainsi que Sainte-Beuve, qui disséqua tant de personnages et avec une telle minutie, vécut sédentaire quasi toute sa vie, et fors un court voyage en Italie, un séjour à Lausanne et un séjour à Liège, vit des yeux de son corps, — comme on dit, — peu d'horizon et peu de sites. Aussi bien, ne pourrait-on pas reprocher à ses analyses d'être trop exclusivement individuelles et de ne pas montrer assez le lien qui rattache le tempérament à la race, la physiologie au climat, le style aux impressions ambiantes ? Lorsque Balzac concevait la fable d'un roman et la plaçait dans un coin de province, il entreprenait un voyage dans cette province, voyait la ville, étudiait le quartier, la maison. Il a ainsi commencé une sorte de géographie romanesque de la France. Je conçois, pour ma part, une sorte de géographie critique, aussi exacte que celle de Balzac et plus réelle, qui, interprétant d'une part les villes et les paysages par les œuvres des écrivains, d'autre part expliquant ces œuvres par les villes aussi et les paysages, découvrirait ou vérifierait beaucoup d'hypothèses sur le mystérieux enfantement de ce que l'on appelle un Idéal ?





III

NEWSTEAD-ABBEY

En voyage. — Août 1882.

La vieille abbaye, à laquelle le souvenir de Byron demeure à jamais attaché, dresse à dix milles de Nottingham ses murs, dont une partie seulement s'est écroulée, et les délicates ogives de ses portes encore intactes. Nottingham est à trois heures de Londres, et Newstead-Abbey à une heure de Nottingham. Beaucoup de Français font cette excursion pieuse au logis d'enfance du grand poète. Voici un mois, j'écrivais le récit d'une visite au château de Combourg, le nid de cet autre illustre mélancolique qui fut Chateaubriand. Je transcris aujourd'hui

le récit d'une visite à Newstead-Abbey. Une étude fera pendant à l'autre.

La route de Nottingham à Newstead traverse un pays plat et sans intérêt jusqu'à deux milles environ de l'abbaye, où les bois commencent à ensauvager l'horizon. En 1798, Byron avait dix ans, et il hérita, par la mort de son grand-oncle, du titre de lord en même temps que de l'abbaye. Sa mère le conduisait à leur nouvelle demeure. « Arrivés en vue des bois, » raconte Thomas Moore, « Mrs Byron feint d'ignorer où elle se « trouve, et demande à une paysanne à qui appartient « la terre. La paysanne répond que lord Byron, le « propriétaire, est mort depuis quelques mois. — Et « qui est son plus proche héritier? interroge la mère. « — On dit, fait la paysanne, que c'est un petit « garçon qui vit à Aberdeen... — Et le voici, s'écrie « la mère embrassant son fils avec délice. » Naïveté d'orgueil qui, tour à tour, rendait cette mère si bonne à son enfant, et d'autres fois si torturante, jusqu'à lui reprocher son pied bot. « Je suis né ainsi, ma mère, » répond Arnold à Bertha, dans le *Déformé transformé*, lorsqu'elle lui crie : « Va-t'en, bossu !... » — Après les premiers bouquets de ces bois, la grille du parc apparaît, puis le parc lui-même, vaste et désert. Ce sont tour à tour des massifs de sapins et des massifs de chênes, puis de vastes étendues d'un terrain vide où la bruyère rougeoie, où la fougère ondoie, le tout dévalant par une pente douce vers le fond d'une

vallée où la vieille abbaye repose, au bord d'un petit lac, ce lac dont Byron disait dans les belles stances à sa sœur Augusta, écrites près de Genève : « Je t'aurais rappelé notre cher lac, à nous, — près du « vieux *hall* qui ne sera jamais plus le mien. — Le Léman « est beau, mais ne pense pas que j'oublie — la douce « souvenance d'un rivage plus cher... »

Une portion de l'abbaye est donc ruinée, l'autre est devenue une maison à habitation. La pierre rouge avec laquelle l'édifice a été construit est jolie à regarder, ainsi que j'ai pu le faire, par un de ces matins bleus, comme il y en a parfois en Angleterre, lorsque le ciel est pur et qu'un peu de la brume habituelle flotte dans l'air lucide, vaporisant finement la lumière du soleil et veloutant les contours des choses : vertes prairies, collines boisées, édifices d'une âpre et dure physionomie féodale. Les meneaux élégants et les courbures gracieuses de l'ancien prieuré des chanoines noirs se dessinent avec un charme infini dans cette clarté enveloppante. C'est par des matinées pareilles qu'on imagine Byron, la tête appuyée contre un des carreaux d'une fenêtre qui donne sur le lac et songeant à Marie Chatworth, sa voisine du château d'Annesley, qu'il aima si malheureusement, et, malgré tant de hardies expériences de libertinage, si uniquement. Parlant de cette jeune fille, bien des années après, dans un de ses *memoranda*, son plus étonnant ouvrage peut-être, il disait : « La compagne de cette « promenade en bateau était M. A. C., que j'avais aimée « si longtemps. Je ne lui en avais rien dit, mais *elle* l'avait

« bien compris. Je me souviens de mes sensations, mais « je ne peux pas les décrire, et c'est aussi bien. Nous « étions toute une bande : un Mr. W..., deux Miss W's, « Mr et Mrs O-Ke, Miss R... et *ma* M. A. C... Hélas! « pourquoi dis-je *ma?...* » De fait elle déclara un jour, et Byron l'entendit : « qu'elle ne sentirait jamais rien « pour ce boiteux. » C'est ce naïf et malheureux roman d'amour presque enfantin, — Byron avait quinze ans et Miss Chatworth dix-sept ans, — qui a fourni la matière à ce poème du *Rêve* si profondément troublant de fatalisme simple et de passion contenue. Sans doute, dans les heures où Byron écrivait ces vers, le paysage de Newstead lui revenait dans la mémoire. « Ses re« gards, à elle, n'étaient pas à lui ; pour elle, il était « toujours comme un frère, mais rien de plus... »

Rien de plus anglais que le sentiment qui a présidé à la conservation de la vieille abbaye. Les Byron avaient respecté le prieuré des chanoines. Sir John Byron, quand Henri II lui donna le prieuré, s'y était ménagé une habitation privée sans altérer le caractère de l'édifice. Le colonel Wildmann, à qui Byron, pressé d'argent, vendit l'abbaye, ne toucha pas aux quatre chambres où le poète avait vécu. Car Byron, toujours à bout de ressources, avait à peine ajouté aux quelques meubles laissés là par son excentrique grand-oncle. Voici son lit à quatre colonnes, son très modeste cabinet de toilette dont un *dandy* vrai, à la façon du magnifique Brummell ou du beau d'Orsay, n'aurait certes

jamais voulu. Voici la table ronde sur laquelle il écrivit sa satire contre la *Revue d'Édimbourg*, après avoir bu trois bouteilles de claret. Sur cette table, ses gants de boxe, un exemplaire de son premier livre et le tronçon d'une grosse branche d'arbre. Lors de sa dernière visite à l'abbaye, il grava sur cette branche, avec un couteau, son nom et celui de sa sœur Augusta. C'est toujours l'enfant, dont Thomas Moore raconte qu'au sortir des soirées officielles et où il s'était montré le plus hautain, il n'était pas de folie dont il ne fût capable. Cet ameublement d'une chambre à coucher et l'ameublement d'une salle à manger où, s'il faut en croire les légendes, lui et ses amis buvaient le vin de Porto dans un crâne trouvé sous les pierres du cloître, — c'est tout ce qui reste du Byron de Newstead, et le colonel, qui a laissé intact ce coin du monastère, a meublé, suivant son goût à lui, toute une suite d'appartements que l'insouciance de Byron avait laissés vides. Le colonel Wildmann était grand amateur d'objets d'art ; il avait acheté en Espagne, à la suite de la guerre, des tapisseries des Gobelins d'une finesse de dessin et d'un éclat de couleur incomparables. Ces tapisseries garnissent les murs de plusieurs salles, où se voient des portraits peints par Van Dyck d'une aristocratique fierté, des toiles de la vieille école allemande, et quelques copies de premier ordre. Les chambres où ces objets d'art sont amassés sont pour la plupart des chambres historiques. Dans l'une a couché Édouard III, dans une autre, Olivier Cromwell. Un mobilier d'une richesse extrême, et tout en objets anciens, achève

de donner à ces chambres une physionomie de musée, tandis que dans les grandes galeries du bas sont installées les collections d'animaux empaillés du propriétaire actuel, M. W..., voyageur et chasseur, qui a tué plusieurs lions, quelques tigres et beaucoup d'oiseaux africains de toutes sortes. L'immobile ménagerie de ces bêtes exotiques fait un piquant contraste avec les goûts des deux maîtres précédents. Mais que c'est intelligent, n'est-ce pas, et tout à fait dans les belles traditions de l'esprit de ce peuple, que le présent et le passé se touchent ainsi sans se détruire !

Dans le vaste jardin qui se développe autour de l'abbaye, à droite, un monument funèbre apparaît. C'est la sépulture que Byron fit élever à Boatswain, son chien de Terre-Neuve, « un qui possédait la beauté « sans la vanité, — la force sans l'insolence, — le cou« rage sans la férocité, — toutes les vertus de l'homme « sans ses vices..., » et des vers suivent cette épitaphe, qui se terminent ainsi : « Pour marquer les restes d'un « ami ces pierres se dressent, — J'en ai connu un, le « seul, et il gît ici... » — « J'ai tout perdu maintenant, « fors le vieux Murray, » écrivait Byron à Hodgson en novembre 1808, après la mort de ce chien. Boutade misanthropique dont la sincérité n'est pas douteuse, car un des traits les plus frappants de Byron, c'est, à travers ses apparentes affectations, une candeur indestructible, — candeur dans la générosité, candeur dans le vice, candeur dans la comédie même, car il est le pre-

mier la dupe de ses attitudes. Son journal, dont nous n'avons, hélas ! que des fragments, nous le montre ainsi, occupé avec une égale passion de ses poèmes et à se faire maigrir, de ses voyages et de la blancheur de ses dents, — tour à tour, et presque dans le même quart d'heure, tendre et ironique, frénétique et désabusé, ennuyé des choses jusqu'à la nausée et frémissant au premier contact avec les hommes aussi douloureusement qu'un adolescent timide, — et puis débauché sans plaisir, aimant les femmes avec le rêve le plus romanesque du bonheur et de la beauté. « J'ai passé « toute ma soirée, » dit-il quelque part, « à regarder « Miss H..., qui a ces yeux d'antilope timide que j'aime « tant... » Ce qui ne l'empêchait pas, avec un paganisme d'artiste, de placer dans l'allée de cyprès où il se promenait le plus souvent, des statues de faunes et de satyres, — homme énigmatique et auquel convient si bien le cadre que la destinée a donné à sa jeunesse, cette vieille abbaye au bord de ce lac, vers laquelle on se retourne malgré soi, quand on suit le chemin qui, à travers le parc, remonte vers la grille.





IV

DEVANT UN BUSTE DE CIRE

En voyage. — Septembre 1882.

Il est relégué dans une salle étroite d'un de nos plus riches musées de province. Rien qu'au titre de cette étude les connaisseurs des richesses disséminées aux quatre coins de notre France, auront deviné qu'il s'agit du buste de cire qu fait l'orgueil de la collection Wicart à Lille. Ce buste de femme est donc emprisonné pour toujours au fond d'une niche creusée à son intention. Quels hasards successifs de ventes et d'héritages l'ont conduit à cette place? Même le conservateur l'ignore, comme il ignore le nom de la personne énigmatique et séduisante

qui servit de modèle à l'artiste, le nom de cet artiste dont le génie se manifeste par ce chef-d'œuvre, la date de cette composition, son prétexte, tout en un mot de ce qui concerne cette tête, — sinon qu'elle est adorable comme la jeunesse et romanesque comme le mystère... Sur un fond d'or, elle s'enlève si pâle et si fine, avec ce charme de pénombre qui ajoute à son charme de beauté. La nuance, déjà par elle-même presque passée, de la cire, s'est décolorée encore avec les années. La pourpre des lèvres a pâli. Les bandeaux des cheveux, qui se partagent de l'un et de l'autre côté du front, s'éclairent peu à peu et leur teinte, qui fut d'un brun vif, s'adoucit et se dégrade jusqu'à rappeler les blondissements de la feuille morte. Mais ce je ne sais quoi d'ancien et de fané, cette physionomie de chose de jadis, c'est la poésie même de cet art et de ce visage. Le regard sombre des yeux de verre, dont les paupières clignent à peine, s'imprègne de songe dans cet effacement progressif de ce qui fut l'attrait joyeux, la fleur de vie éclatante et jeune de ce buste sans signature, — buste de quelle femme? sculpté par quelles mains, et promis d'avance à quelle destination ?...

Il est singulier et bien puissant, l'attrait qu'exercent sur la rêverie les portraits demeurés anonymes et qui conservent, par delà les siècles, le souvenir d'une beauté à jamais évanouie, d'une âme à jamais inaccessible, d'une aventure à jamais terminée...

Devant l'image des hommes et des femmes du temps passé dont on connaît le nom et la vie, la fantaisie s'éveille aussi, mais d'un éveil moins passionné. Vérifier un caractère, d'avance étudié, dans le détail d'une physionomie, reconnaître par exemple la royale légèreté de Marie-Antoinette à son profil si évaporé à la fois et si noble, constater devant le masque câlin et glacial de Mme Récamier le secret de son angélique sorcellerie, — c'est un plaisir de curiosité satisfaite et ce n'est que cela. Mais avoir devant soi, vivante et cependant muette, indéchiffrable tout ensemble et transparente, une face humaine, telle que les sentiments l'avaient pétrie, telle que l'existence l'avait façonnée, et ne rien savoir de cette existence et rien de ces sentiments, voilà de quoi fournir un aliment parfois éternel à notre imagination. Pour des contemplateurs moins sensibles aux qualités plastiques d'une œuvre d'art qu'à ses qualités de suggestion, c'est une exquise bonne fortune que l'apparition entre les baguettes jaunies d'un cadre d'or ou sur quelque piédouche ancien, d'un de ces visages sans état-civil, — énigme à deviner qui ne sera jamais connue tout entière. C'est à distance surtout qu'elle s'impose, cette inquiétante énigme ! D'une ville traversée en voyage, la mémoire ne revoit plus qu'un angle d'une salle de musée, et dans cet angle le contour du visage aperçu en passant. Les yeux du portrait vous suivent avec la fixité d'un regard de fantôme, et c'est ainsi qu'en me rappelant la vieille cité flamande où je me trouvais l'autre semaine, toujours je revois ce buste en cire

d'une jeune femme, avec la grâce de ses joues où flotte un peu de ce sourire qu'on serait tenté d'appeler le sourire *Vincien*, tant le divin Léonard a excellé à en reproduire l'indécision, — avec ses yeux mi-clos dont on ne sait s'ils vont se moquer ou s'attendrir, — avec cette bouche trop fine. Est-ce l'indiscrétion ou l'indifférence? Est-ce la délicatesse ou la cruauté qui réside dans les détours de cette bouche sinueuse?...

Il est vraisemblable que ce buste de cire est celui d'une Italienne de la Renaissance. Il fut attribué tour à tour à Léonard, à cause du sourire des joues, puis à Raphaël, à cause de la suavité de la bouche et de l'ovale... Ce visage malicieux et délicat vous regarde, et l'on se ressouvient des livres où se respire, — élixir précieux dans des flacons ciselés, — comme un arome de l'âme italienne du temps des grands artistes. Les histoires romanesques du *Décameron* reviennent à la pensée, et aussi les cruelles *Chroniques* transcrites par Stendhal d'après les manuscrits du quatorzième et du quinzième siècle. Avec sa menue et céleste figure, la femme qui posa pour ce buste avait sans doute cette sorte d'esprit si différent du nôtre et tout composé de sentiment et de finesse, qui était celui, par exemple, de la marquise de Montferrat, laquelle, comme il est raconté dans la cinquième nouvelle de la première journée de Boccace, « avec un banquet de gélines et cer« taines gracieuses paroles, réprima la folle amour du « roy de France. » — Entre faire dévotement ses prières

et de son mieux aimer qui l'aimait, sa vie s'est-elle écoulée heureuse et calme comme celle de beaucoup des femmes de son temps et de son pays? A-t-elle connu, comme les sages de ce temps et de ce pays, le charme de sécurité intime que Boccace oppose si joliment au fracas extérieur des guerres et des désastres publics? Après avoir décrit avec de noires couleurs la peste florentine et ses ravages, quel discours le conteur met-il dans la bouche de ses dames? Des plaintes et de sinistres pronostics? Non pas! Mais le conseil d'aller loin des spectacles tragiques, à la maison des champs, et là de prendre tout le plaisir et la joie possibles, sans toutefois transgresser en aucun acte les limites de la raison. « Là oyt-on chanter les oiselets, on y « voit les petites montagnes et les plaines verdoyer et « les champs pleins de bleds ondoyer ni plus ni moins « que fait la mer. Pareillement on y voit toutes sortes « d'arbres, et aussi le ciel trop plus ouvertement que « nous ne faisons ici... » La compagnie suit cet aimable conseil, et, à peine arrivés dans l'asile, « les jeunes « hommes avec les belles dames, devisant de choses « plaisantes, s'en vont promenant tout bellement dans « un beau jardin, faisant chapeaux et bouquets de « diverses fleurs, et amoureusement chantant... » Ils franchissent le seuil de la salle basse de la maison et ils y trouvent « les tables dressées, couvertes de blanches « nappes, et les verres qui semblaient argent, si clairs « ils étaient, et le pavé semé partout de fleurs de « geneste... » C'est le symbole, cette description charmante après la description terrible, de la seule sorte

de félicité qui pût convenir aux existences d'alors. Le danger était partout: danger national, danger privé. Mais le beau climat, la gracieuse et naturelle influence du ciel bleu, des calmes horizons, le laisser-aller de la causerie et l'enchantement de la volupté faisaient vite oublier ce danger. Cette Italie a son symbole encore dans les tableaux où, sur le premier plan, se voit une scène de meurtre: une Hérodiade portant par les cheveux la tête exsangue d'un saint Jean, un saint Sébastien tordu sous le hérissement des flèches, un Christ flagellé jusqu'aux blessures, tandis que le paysage se déroule au loin, lumineux et paisible, traversé de fleuves clairs, cerné de montagnes violettes, peuplé de maisons cachées parmi les grands arbres... Fut-il jamais pareille occasion de mettre en pratique les vers humains et inhumains à la fois de l'épicurien Lucrèce qui célèbrent la douceur du repos heureux au bord de la mer, cependant que la bise laboure les lames, que les barques tremblent et que les matelots sont en danger?... — Demain peut-être ce sera notre tour, aujourd'hui allons respirer des roses...

Mais il y a dans l'expression de cette tête de cire quelque chose de trop sérieux pour que cette égoïste sécurité ait pu lui suffire, — comme aussi quelque chose de trop naïf pour que cette philosophie de la vie cachée lui ait été aisément accessible. Elle me regarde toujours de ses yeux incertains, et je me souviens cette fois de l'Hélène Campireali, qui est l'héroïne de

ce tragique récit de Beyle : *L'Abbesse de Castro*. Celle-là n'a vécu et n'est morte que d'amour, mais du plus profond et du plus irréparable amour. C'est bien un visage de cette qualité d'âme qu'on imagine à celle qui, dans cette chronique, écrit la lettre désespérée qui clôt le récit. — Hélène Campireali a aimé dans sa première jeunesse Jules Branciforte, un homme de condition un peu inférieure, et ses parents se sont opposés à toute union entre les jeunes gens. Hélène est mise dans un couvent. Branciforte tente de l'enlever en forçant ce couvent avec une poignée de bandits. Après un combat sanglant, il lui faut s'enfuir sans avoir pu mener à bien son entreprise et quitter l'Italie. La mère d'Hélène intercepte toutes les lettres qu'il écrit à sa maîtresse ; — si bien qu'Hélène se croit d'abord oubliée ; puis, trompée par sa mère, elle se persuade que Branciforte est mort. Environnée d'une atmosphère de mensonge, cette femme si fière s'abat petit à petit. Devenue par ambition abbesse du couvent où Jules a versé son sang pour elle, subitement et par dégoût de toutes choses, elle se jette dans le libertinage et prend un amant qu'elle frappe au visage après lui avoir appartenu, par dégoût de lui et d'elle-même... Soudain elle apprend que Jules est vivant, qu'il l'aime toujours, qu'il revient, s'étant signalé en Espagne par des faits d'armes éclatants, et elle se tue de honte après lui avoir écrit une lettre sublime qui commence par cette phrase d'une si poignante mélancolie : « Je ne doute « point de toi, mon cher Jules, et si je m'en vais, c'est « que je mourrais de douleur dans tes bras en voyant

« quel eût été mon bonheur si je n'eusse commis une « faute... » Charmant fantôme d'une morte d'amour plus coupable, mais aussi plus attendrissante par son expiation et par la nuance de désespoir qui l'y précipita, que la Juliette de Shakespeare; — sous quelle forme l'ont connue ceux qui l'ont chérie ou torturée dans ses jours d'épreuve? Je ne sais, mais combien aisément je la verrais, dans les premiers temps de son amour heureux, semblable à cette jeune fille dont le buste en cire jaunit maintenant derrière la vitrine du musée de province!...

Je la verrais ainsi, — à moins que les hypothèses nouvelles du catalogue n'aient raison et que le buste ne soit une œuvre de la sculpture antique, conservée à travers beaucoup plus de siècles, comme certaines statuettes, de cire, elles aussi, découvertes dans des tombeaux. Auquel cas, cette rêverie à l'endroit de cette tête délicieuse n'aurait aucun fondement réel, — mais n'est-ce pas un charme de plus que cette incertitude dans une incertitude, que ce mystère dans un mystère?...





V

LA VILLE D'HIVER

En voyage. — Janvier 1883.



La petite ville s'est développée dans l'extrême repli d'un golfe sinueux, et sur le rivage de la mer sans marée, qui, le matin, sous les vapeurs légères d'un ciel nettoyé lentement, apparaît violette, presque blanche. Mais le soir, quand les féeries du soleil couchant se prolongent là-haut, cette mer se nuance de tons roses et frais qui se répètent, idéalement roses et froids, sur la neige des montagnes, aperçues bien loin à l'horizon. C'est une mer voluptueuse et paresseuse que celle-ci. Aucun pauvre bateau de pêcheur n'y tremble au mauvais vent, haï des

veuves. Aucun lourd paquebot ne fend ces lames bleuâtres, chargé de voyageurs qui ne reviendront peut-être jamais. Non, mais des chaloupes aux voiles claires, d'élégants yachts se balancent au rythme de cette mer indolente quand le soleil rayonne à plein ciel, et seulement alors, car la petite ville est vraiment une ville de malades. C'est sa mélancolie et c'est son charme qu'on n'y vienne pas pour promener sur ces chemins plantés de palmiers et sous son azur méridional les vanités et le tapage de Paris ; à cause de cela, elle ne ressemble à aucune autre cité de plaisirs, et l'existence qui s'y mène est assez singulière pour qu'elle dût tenter la plume d'un artiste épris des choses modernes, poète de raffinements rares ou romancier d'élégances nouvelles.

Le seul aspect de la petite ville révèle au premier regard de celui qui la visite la secrète originalité qui continue de faire sa poésie après avoir présidé à sa création. Dans le coin le plus abrité du golfe et adossées contre un simple monticule, un petit nombre de maisons se ramassent, — maisons pauvres, maisons roussies par le soleil, maisons serrées les unes contre les autres, comme pour mieux défendre contre l'écrasant midi la fraîcheur des étroites ruelles. Pendant des siècles, et jusqu'à l'époque toute rapprochée où un grand seigneur anglais, atteint de langueur, choisit cette plage de lumière et de douceur pour y achever de mourir, ces quelques maisons furent toute la ville.

Encore maintenant, aussitôt que le torride été a succédé au tiède hiver, seules ces humbles maisons demeurent habitées et vivantes. A une lieue à la ronde, l'aveuglante blancheur du soleil éclaire les volets fermés des villas désertes, les balustrades abandonnées des terrasses vides, l'immobile et poudreuse verdure des jardins sans promeneurs, le silence des routes sans passants où éclate le strident appel des cigales. Ceux des vieillards, nés dans le pays, qui se souviennent d'avoir connu le golfe sauvage, les bois d'oliviers vierges de pas étrangers, et la senteur des collines garnies de ces milliers d'orangers dont personne ne cueillait les beaux fruits d'or, — ceux-là pourraient croire qu'ils ont rêvé, que leur antique village est toujours le même, si, en s'asseyant au pied du phare qui termine la jetée, ils n'apercevaient s'allonger à perte de vue, devant eux, ces paysages de jardins et de villas, de terrasses et de promenades. Cela ondoie indéfiniment, comme une marée qui n'en finirait pas de déferler, par delà les collines et jusqu'à la racine des montagnes, par delà les petits promontoires et jusqu'à la pointe du cap qui achève le golfe. Cela donne aux paysans l'impression d'une sorte de contrée étrange et mystérieuse qu'ils exploitent avec une vénération secrète, qu'ils approprient à leur petite ambition de pécule, mais qu'ils ne comprennent point. Ils savent bien, ces calculateurs retors, que cet horizon représente une quantité d'or effrayante, que chaque villa, isolée ainsi dans son parc de mimosas et de palmiers, ne peut recevoir qu'un maître et pour

une courte saison, que, par suite, il faut, pour mesurer la richesse de ce maître de quatre mois, tripler et quadrupler le chiffre de sa dépense d'ici. Cette multiplication les conduit à des nombres inintelligibles pour leur pensée à force d'énormité. Mais ils sont philosophes, ils clignent de l'œil en regardant leur côte, peuplée de ces maisons de malades riches, garnies de colonnettes comme des palais et taciturnes maintenant comme des tombeaux. Une curieuse sensation de bien-être les saisit à se sentir enveloppés, eux si petits, par la sécurité de leur vigoureuse nature et par l'intimité de leur patrie de toujours.

Ainsi s'écoule l'été, mais l'hiver! La côte n'est plus aux paysans et aux petits bourgeois; elle est à ceux qui sont venus chercher ici, ou malades la santé, ou délicats la force, ou blasés le repos, ou ennuyés la gaie lumière. Caressante et douce, à la fois tiède et fraîche, cette lumière pénètre à travers les croisées ouvertes des villas. Des formes de femmes se dessinent sur les terrasses. Des chevaux piaffent sur les promenades. Mais il n'y a jamais dans ces promenades la présence d'un assez grand nombre de personnes et assez serrées pour que l'idée de foule ou même de grande ville vienne à l'esprit. Séparées comme elles sont, les habitations de ce coin de côte demeurent des maisons de campagne, placées les unes à côté des autres. C'est l'aristocratie suprême de la petite ville que cette séparation et cette solitude. C'est pour ce motif que les

Anglais, passionnés amateurs du *at home*, affectionnent ce séjour. A de certaines heures et à suivre la chaussée qui longe la mer sur laquelle volent les goëlands, le voyageur se croirait sur une plage de l'île de Wight, tant il rencontre de jeunes et de vieux *gentlemen* à tournure britannique et de ces femmes dont la suave beauté ou l'étrange laideur n'existent pas en dehors de la grande île. Mais cette illusion ne dure que le temps de regarder après les visages les maisons, et d'apercevoir, dans les appartements ouverts aux brises de la mer, les fleurs qui remplissent les jardinières, qui garnissent les tables, qui débordent des vases. Il n'y a que dans notre chère France et dans ce paradis de sa côte méridionale que cette moisson ait pu être cueillie.

Ces fleurs de Provence, les plus belles de toutes, voilà l'orgueil et la joie de la ville d'hiver, et la simple boutique d'un de ses fleuristes est un des endroits les plus charmants qui soient au monde, quand la rue aux larges pavés est toute lumineuse, la boutique toute sombre et fraîche. C'est au milieu de sensations analogues que l'enthousiaste Shelley, dans une des dernières années de sa courte vie, composa, près de Gênes, son poème de la *Plante Sensitive*. Elles vivent, dans ses vers, elles respirent, elles aiment, ces fleurs dont le poète évoque l'âme silencieuse; — ici encore, sur les tables où fraîchement coupées elles agonisent, leur parfum est si pénétrant, leur grâce est si touchante que, dans la griserie innocente de cette atmosphère

d'aromes caressants et de fraîcheur, on se prend à voir en elles de muettes sensibilités. Elles sont là toutes, délicates et gracieuses, les roses rouges comme des lèvres heureuses et les roses pâles comme des joues douloureuses, les œillets pourprés, les œillets blancs, et les narcisses décolorés avec leur odeur d'une mollesse défaillante, et les violettes de Parme froissées comme une soyeuse étoffe, et les violettes russes d'une nuance intense, et quand elles sont toutes nouvelles, d'un si frais parfum. Les muguets dressent leur tige chargée de clochettes blanches et fines auprès des cinéraires, d'un bleu sombre. Les larges anémones, légères pourtant, et les lourdes mais opulentes tulipes se perdent parmi le feuillage des fougères. Quelques-unes de ces plantes n'ont pas encore subi le coup de ciseau qui doit les tuer, mais aussi peut-être achever leur gloire. Parmi ces fleurs vont et viennent la fleuriste et ses aides. Ces trois jeunes femmes, à force de respirer l'air meurtrier où flotte le poison de toutes ces corolles, ont pris un teint de la pâleur des camélias qu'elles disposent en bouquet. Leurs yeux brillent d'un éclat de fièvre. De cinq minutes en minutes, d'autres jeunes femmes, presque toutes souffrantes elles aussi, descendent de voiture et viennent choisir des fleurs. C'est bien ici un paradis de délicatesse, un peu mièvre et malsaine, mais charmante, et tout à fait approprié aux sensations suraiguës des exilés que leur faiblesse emprisonne dans la petite ville du Midi, — délicieusement assise parmi les palmiers, au bord de la mer sans marée, — où les matelots des âges heureux entendaient chanter les sirènes.

Quand le soleil noyé dans les vapeurs du soir
Teinte en rose la mer, qui n'a rêvé de voir
Sous le grand ciel de flamme et sur les vastes ondes
Les Sirènes dresser leurs belles têtes blondes,
Avec leurs durs yeux clairs où brûle un feu mortel?
C'est par des soirs pareils que leur fatal appel
Se mêlait tendrement au charme pur de l'heure,
Triste comme la voix d'une amante qui pleure
Et plus ensorcelant par la mort du beau jour.
Et les pâles marins, oublieux du retour,
S'élançaient du rebord des mouvantes carènes
Dans les flots meurtriers où fuyaient les Sirènes.





VI

LES DERNIERS JOURS DE SHELLEY

Pise, février 1884.

Je viens de faire un nouveau pèlerinage d'amant de la poésie dans ce coin d'Italie où le plus délicat des poètes anglais du dix-neuvième siècle, celui dont j'ai écrit le nom à la tête de cette étude, a passé les derniers printemps de sa trop courte vie. C'est à Pise et sur les bords du golfe de la Spezzia, tout découpé en menues baies, hérissées de rochers, que le pauvre Shelley composa ses poèmes les plus doux peut-être, ceux où il révèle le mieux, dans sa grâce douloureuse et passionnée, son rêve d'amour et de nature : *La Plante sensitive* et l'*Adonaïs*, l'*Épipsychi-*

dion et ces merveilleux fragments lyriques : *A une Dame en lui donnant une guitare*, l'*Ode à la nuit*, et ces vers, *A Jane :* « ... Chante encore, avec ta chère voix révé« lant, — un son, — de quelque monde, loin du nôtre, « — où la musique, le clair de lune et le sentiment, — « ne font qu'un ! » Quel meilleur cadre pour y faire tenir, non pas un portrait, mais un profil perdu de ce poète, trop peu connu en France, malgré quelques pages bien vivantes de M. Taine dans le quatrième volume de sa *Littérature anglaise*. J'ai entre les mains le petit livre qui contient un choix de sa correspondance, publié par M. Richard Garnett*. Sur les cinquante-trois lettres de ce recueil, plus de quarante sont datées d'Italie, et cela fait comme le journal des impressions intimes de ce songeur, — imagination si profondément germanique transplantée sous la lumière du ciel méridional et parmi les chefs-d'œuvre des arts, et ce livre suffit pour que, dans les rues de la vieille cité pisane, le visage du poète réapparaisse tel qu'en ces années 1820, 1821, 1822, époque où, après avoir erré de-ci de-là, et de Bologne à Naples, il choisit enfin cette ville paisible pour s'y fixer.

Comme il se comprend qu'il se plut à poursuivre sa chimère de mélancolie et de beauté dans cette Pise, silencieuse et morte, où l'Arno coule jaune et d'une

* *Select Letters of Percy Bysshe Shelley,* 1 vol. Chez M. Kegan Paul. Londres, 1883.

eau lassée sous les arches des ponts anciens, où les palais de marbre déploient leur façade abandonnée le long des quais déserts, où tout respire l'apaisement d'un grand destin pour toujours résolu ! Quand, à l'extrême limite de cette ville taciturne, on arrive sur la place où se dressent les trois monuments du douzième siècle : le Dôme, le Campanile et la Tour penchée, c'est dans un rêve du moyen âge que l'on se sent tout d'un coup transporté. Le gazon pousse à travers les dalles. La ligne crénelée du rempart et le mur sans fenêtre du Campo-Santo ferment le paysage. La coupole du ciel étale son azur, aussi intense, aussi lumineux qu'aux jours où le courageux peintre Benozzo Gozzoli, qui travailla ici seize années, traversait cette place pour aller peindre ses fresques sur le mur du Nord de ce cimetière. Il repose maintenant au pied du mur décoré par ses mains, enseveli sous une des pierres du cloître où il a consumé tant d'heures, — symbole simple et touchant d'une destinée de grand artiste qui dut bien des fois faire envie à ce vagabond de Shelley ! A travers combien de maisons et de pays le poète anglais n'avait-il pas promené déjà son âme inquiète et les angoisse de son œuvre incertaine ?... Mais peu à peu il se laissa gagner par cet apaisement qui flotte dans l'atmosphère de Pise. Il occupait un appartement au dernier étage d'un palais « d'où l'on domine, » écrivait-il à son ami Peacock, « la cité et le pays environnant. » Il avait réuni autour de lui des livres et des plantes. « Les fenêtres, » écrivait-il encore, « sont remplies de « fleurs qui changent en printemps cet hiver de soleil. »

Il avait une rivière à sa porte, c'est-à-dire de quoi contenter son goût favori, celui de monter dans une barque et de lire ou de composer entre le ciel et l'eau. Il entreprenait une traduction de Spinoza, il se plongeait dans les *Dialogues* de Platon, il écrivait des poèmes d'une mysticité à la fois gracieuse et violente, extatique et révoltée. Sa femme, Mary Godwin, se livrait de son côté à l'étude du grec, sous la direction d'un prince hellène, que Shelley avait bien accueilli à cause de ses idées révolutionnaires. Peu de personnes ont possédé plus que ce sincère et singulier poète le don d'exercer une influence de fascination intellectuelle. Sa première femme, Harriett Westbrook avait appris le latin pour lui plaire. La seconde essayait de lire *Antigone*, sans doute afin de deviner le secret de le séduire davantage, car il lui arrivait souvent de dire, comme dans une lettre à Gisborne : « Quelques-uns de nous ont aimé « Antigone dans une existence d'autrefois, et cela fait « que nous ne nous trouvons pleinement heureux dans « aucune union nouvelle. » Qu'on ne s'imagine point cependant que ce fût là un intérieur de pédanterie. C'était seulement le *home* d'un personnage étrangement exceptionnel et solitaire. Trelawny, cet Anglais à figure d'Arabe, qui devait accompagner Byron dans sa dernière entreprise, et qui vit Shelley précisément à cette époque, le décrit comme un mince et long garçon, sans barbe, avec des rougeurs de jeune fille et une naïveté d'enfant dans sa physionomie. « Il allait et « venait en faisant si peu de bruit qu'on ne l'entendait « ni entrer ni sortir d'une chambre. Ce qu'il avait de

« plus frappant dans sa personne, c'était des yeux d'un « éclat extraordinaire et des touffes de cheveux blancs « prématurément mêlées à ses boucles brunes. » Trelawny nous le montre habillé, quoiqu'il eût déjà tout près de trente ans, à la façon d'un *boy*, avec une jaquette et des pantalons noirs trop étroits pour lui, « comme s'il eût grandi ou que son tailleur l'eût indi« gnement volé dans ses mesures. » De Shelley comme de Joubert, on pouvait dire que c'était une âme embarrassée d'un corps rencontré par hasard. Tel il nous apparaît dans le portrait dessiné par Clint, d'après une aquarelle d'un ami, tel dans ses poèmes et tel aussi dans ses lettres, — sorte de créature presque tout à fait étrangère aux conditions matérielles de l'existence, — naturellement destinée à l'ascétisme et à l'apostolat, incapable aussi d'une vision concrète de la vie. Lui-même écrivait : « Oui, mon *Épipsychidion* est « un mystère. Pour de la chair réelle et du sang, vous « savez que je ne tiens pas de ces articles. Vous pour« riez aussi bien demander un gigot de mouton à une « boutique de gin que d'attendre de moi quelque « chose de terrestre et d'humain... »

Une contradiction piquante se révèle dans ces lettres de Pise. Ainsi formé pour l'entente du surnaturel, pour l'évocation des formes impalpables, pour l'amour subtil du symbolisme, il semble que Shelley fût plus qu'aucun autre capable de goûter le charme de toute la portion primitive de l'art italien. Quelle oreille

mieux que la sienne était construite pour entendre distinctement les concerts que jouent sur la viole et sur le cystre les doigts menus des Séraphins de Fra Angelico? Quel cœur devait plus que le sien tressaillir au lent sourire des Madones de Simone Memmi? S'il fut un homme de nos jours, né pour respirer le parfum des lis que les Anges annonciateurs de Lorenzo di Credi offrent à la Vierge dans un paysage de songe, certes, ce fut celui-là, qui, parlant d'une fleur aux clochettes pâles, raconte que de ces clochettes s'échappait « un « suave carillon — d'une musique si délicate, si douce « et si intense, — qu'elle pénétrait les sens comme un « parfum*. » Même il est des tableaux du quinzième siècle, par exemple l'*Allégorie du printemps*, de Sandro Botticelli, dont la séduction est identique à celle des plus personnels d'entre les poèmes de Shelley. Ces apparitions aux formes grêles et gracieuses, avec des yeux naïfs dans un sérieux visage, avec ce je ne sais quoi de tendrement gauche et d'inhabile à la vie, qui mènent leur ronde taciturne sous les feuilles des arbres et parmi les fleurs, d'un pied si léger qu'il ne courbe pas les herbes, — ne sont-elles point les sœurs de celles qui hantent les songes du poète anglais? Ne pourrait-on pas dire de chacune d'elles ce qu'il dit lui-même de la femme qui se promène dans le jardin où tremble la sensitive : « *Her step seemed to pity the grass* « *it pressed* — *Son pas semblait avoir pitié du gazon qu'il* « *foulait*... » Et d'autre part ne répondait-elle pas à

* La Plante sensitive.

toutes ses aspirations d'apôtre, la douleur exprimée sur la face de ces Christs anciens comme en peint Giotto, amaigris, vaincus, cloués à la croix et laissant de leur flanc déchiré tomber des gouttes de sang que recueillent les calices des Anges?... Oui, c'était là un monde de figures où l'auteur de l'*Adonais* aurait dû se complaire. Mais en même temps qu'il était un poète de rêve, Shelley était un philosophe de combat. Dès sa première jeunesse, et quand il étudiait encore dans *University College*, à Oxford, il avait écrit un pamphlet sur la nécessité de l'athéisme, et, depuis lors, il n'avait cessé de faire la guerre à toute religion. Durant ce voyage en Italie, cette philosophie révolutionnaire se dresse entre l'art chrétien et lui, pour lui en dissimuler les beautés. S'il regarde le Sauveur en croix, il détourne la tête et s'écrie : « On est fatigué « de toujours rencontrer cette forme monotone d'un « agonisant, exposée dans une attitude prescrite de « torture. » S'il aperçoit une de ces peintures, comme il y en a partout ici, où quelque moine est représenté dans tout l'ascétisme des mortifications, il s'indigne : « Pourquoi écrire des livres contre les prêtres ? Il suf- « firait de montrer de pareilles toiles. » Et il évite toutes ces images d'une religion qu'il exècre, pour reporter son pieux enthousiasme sur les ruines du culte païen ; — car ce poète d'une spiritualité si moderne et, pour tout dire, si morbide, se prenait lui-même pour un adorateur des dieux et des déesses de la Grèce. Cet artiste d'une sensibilité toujours frémissante devant le réel, toujours nostalgique et tournée vers l'au-delà,

professait un culte pour cette fête énivrée de la vie qui fut le paganisme. « Ah ! » soupire-t-il quelque part, « si Athènes n'était pas tombée, jusqu'à quelle hauteur « serait parvenu le monde !... »

Il y aurait ainsi, et en prenant texte de ces lettres, un bien curieux chapitre à écrire sur la critique d'art, telle que la pratiquent les écrivains d'une originalité puissante. Leur esprit, pareil à une plante qui, parmi tous les sucs du terreau, s'assimile ceux-là seuls qui doivent lui servir, procède d'une façon toute personnelle et utilitaire. L'écrivain contemple un tableau ou une statue. Ne croyez pas qu'il voie ce tableau ou cette statue. C'est sur sa propre pensée qu'il a les yeux fixés, et du tableau ou de la statue il voit uniquement ce qui sera profitable au développement de cette pensée. Ainsi s'expliquent les étonnants contrastes d'inintelligence absolue et de pénétrante perception qui se rencontrent sous sa plume, s'il tient, comme Shelley, le *memorandum* de ses émotions de musées. Connaissez-vous beaucoup de pages plus dénuées de justesse critique que celle-ci, consacrée par le poète des *Cenci* au *Jugement dernier* de Michel-Ange : « Je ne « peux rien dire du génie de cet artiste, sinon qu'il est « estimé trop haut. Non seulement il n'a ni goût, ni « mesure, ni sentiment des bornes exactes de l'art, « mais il n'a pas le sens de la beauté ; et n'avoir pas le « sens de la beauté c'est manquer de tout pouvoir « créateur dans les choses de l'esprit... Qu'est-ce que

« son *Moïse?* Combien il est éloigné de toute grandeur « et de toute majesté, à peine moins monstrueux et « moins détestable que son modèle historique ! » Et, continuant sur la fresque de la Sixtine : « C'est le « *Titus Andronicus* de la peinture. Mais l'auteur n'est « pas Shakespeare. » Voilà, n'est-il pas vrai, de quoi condamner un homme à ne plus jamais énoncer son opinion à l'endroit d'une œuvre d'art. Et cependant quelqu'un a-t-il plus éloquemment parlé de certaines peintures, de cette tête de Méduse, par exemple, qui est au *Uffizi*, à Florence, et qu'on attribue à Léonard. C'est une tête coupée et qui achève de mourir. La bouche est ouverte, les narines serrées, dans les yeux nage l'horreur de l'agonie, et, sur le premier plan, remue et ondule la terrible chevelure. Si la tête est morte, cette chevelure est effroyablement vivante. Les serpents qui en composent les dangereuses tresses, tordent leurs anneaux verdâtres, dardent leur langue, enflent leur col. « C'est une chevelure faite de vipères « qui se plient et se déroulent, — et leurs entrelace- « ments s'accrochent les uns les autres, — et, dans « leurs interminables involutions, ces vipères montrent « — l'éclat de leurs mailles, comme pour railler — la « torture et la mort... » Et avec quelle fine compréhension de ce paradoxe d'artiste Shelley continue sa description, exaltant ce « mystère d'horreur et de « beauté ! » Peut-on mieux définir certains ciels du Corrège, qu'il ne le fait d'une ligne. « *The sky is of a pale* « *aerial orange...* » Mais c'est qu'en présence de Michel-Ange, et pour s'assimiler le génie de l'auteur de *Moïse*,

Shelley aurait dû sortir du cercle habituel où se mouvaient ses idées, tandis que la Méduse attribuée à Léonard et le ciel du Corrège n'offensaient aucun de ses préjugés, et présentaient une analogie mystérieuse avec ses propres conceptions. Il y a un égoïsme secret dans toutes nos insuffisances critiques, mais, comme tous les égoïsmes, celui-là n'est qu'une des formes de l'instinct de conservation. Peut-être le beau rêve de tout comprendre, qui fut celui de Gœthe, aurait-il pour aboutissement une suprême impuissance à créer? Et, si les injustices de Shelley à l'endroit de Michel-Ange et des grands artistes chrétiens faisaient une partie nécessaire de sa manière de vivre et de sentir, partant d'écrire, qui le blâmera de cette féconde inintelligence?

Les jours passaient cependant, et voici, à travers cette existence de solitude songeuse que menait Shelley, apparaître un personnage de tempête et de gloire retentissante, l'auteur de *Manfred* et du *Corsaire*, alors aussi célèbre que Shelley était inconnu, aujourd'hui tout voisin d'être aussi déprécié en Angleterre que Shelley y est idolâtré*. Lord Byron vint s'établir à Pise à la fin de l'année 1821, dans un palais, construit, dit-on, sur les plans de Michel-Ange, et qui

* Il faut lire, pour juger de la position respective des deux poètes devant l'opinion de certains écrivains anglais, la très curieuse Préface mise par M. Swinburne, en tête de l'excellente traduction des *Cenci,* par Mme Tola Dorian (1 vol., Lemerre).

s'appelait alors le palais Lanfranchi. C'est aujourd'hui le palais Toscanelli, et le voyageur qui le visite, paré comme il est de meubles neufs, avec son élégance de grande maison italienne moderne, doit sourire en songeant au contraste de cette installation correcte avec celle que Byron traînait partout avec lui. C'était une des manies du poète de ne jamais ni rien vendre ni rien abandonner de ce qu'il achetait, et c'est ainsi qu'ayant eu de temps à autre le caprice d'un animal joli ou rare, il avait formé chez lui une véritable ménagerie. Shelley, dans une lettre écrite de Ravenne à sa femme, nous en fait le dénombrement : dix chevaux, huit énormes chiens, cinq chats, un aigle, un corbeau, un faucon, cinq paons, une poule de Guinée, une grue d'Égypte, deux singes, et « toutes « ces bêtes, » ajoute Shelley, « à l'exception des che« vaux, vont et viennent dans les appartements et les « escaliers en toute liberté, » et ailleurs : « c'est le palais « de Circé. » Joignez à ces hôtes habituels des poètes comme Moore ou Shelley, des aventuriers comme Treawny, des conspirateurs de toute nation, et, pour présider le cercle, la comtesse Guiccioli, cette « jolie, sen« timentale et innocente Italienne, » ainsi que l'appelle Shelley. Imaginez le plus bizarre mélange de conversations politiques et poétiques, de parties de pistolet, de cheval et de canotage, d'orgies aussi ; car ce même Shelley parle avec dégoût de ces séances à table où il est là, « les nerfs brisés par la vue de tous ces hommes « qui se gorgent de claret jusqu'à trois heures du « matin... » Mais pendant le reste de la nuit, les pas-

sants pouvaient voir la lumière qui continuait de briller à une des fenêtres du palais redevenu silencieux, c'était Byron demeuré seul et qui écrivait un chant de *Don Juan*.

Il n'y avait pas trois mois que Byron était à Pise, et déjà Shelley qui l'y avait attiré, ne songeait plus qu'à fuir sa chère ville : « Je déteste toute société, — à « peu près toute du moins, — et lord Byron est le « noyau de tout ce que la société possède de haïssable « et d'ennuyeux... » Il écrivait cette confidence à Gisborne, sans trop bien comprendre lui-même ce qui lui rendait la fréquentation de son ami intolérable. Non. Ce n'était ni l'entourage de Byron, ni le manque de parole de ce dernier à l'endroit d'un projet de Revue à publier en commun avec Leigh Hunt, ni même ses défauts de caractère et ce qu'il appelle son « cancer « aristocratique » qui faisaient prendre à Shelley en une sorte d'instinctive répugnance l'escalier du palais Lanfranchi. L'un et l'autre poète, et ils le sentaient tous les deux obscurément, représentait un Idéal contraire. Parlant de deux de leurs drames, Shelley écrit : « Si son « *Marino Faliero* est un drame, certes, alors, mes *Cenci* « n'en sont pas un. » Ce dilemme pouvait s'appliquer à toute leur œuvre, et l'avenir l'a démontré. Il n'y avait guère place dans l'admiration des contemporains pour deux poésies aussi différentes. Du jour où la sorte de beauté rêvée et traduite par Shelley a commencé d'encorceler l'imagination des lecteurs, la gloire de Byron a diminué. Quoique l'un des deux fût très généreux et l'autre très magnanime, ils devinaient vague-

ment cet inévitable antagonisme de leurs génies. Ils étaient deux talents de tendance contraire, et chacun faisait douter l'autre de lui-même. Cette nuance de sentiment se saisit à plein dans les lettres de Shelley, qui, d'ordinaire enivré de la divine liqueur de ses songes, subit des heures de subite dépression toutes les fois qu'il vient de fréquenter assidûment Byron. Il l'admirait cependant de tout son cœur, mais il se sentait comme tacitement nié par son ami, quoique Byron fût de son côté un très grand appréciateur de certains morceaux de son futur rival. Ces silencieuses et souvent inconscientes antithèses d'esthétique et de méthode sont le grand obstacle aux absolues intimités entre écrivains. Il y faut alors, ou l'espèce de panthéisme intellectuel de Gœthe, qui lui permettait de s'associer au génie de Schiller comme au développement d'une plante, ou bien la modestie et la précision de doctrine qui unissaient Boileau et Racine. « Il y a je ne sais quoi « dans Byron, » disait naïvement Shelley, « qui rend « l'intimité complète impossible entre nous. » Il me semble que ce je ne sais quoi résidait tout entier dans la différence de race de leurs poésies, si l'on peut dire. C'étaient ces Poésies qui se détestaient l'une l'autre à travers eux, tandis que les hommes croyaient s'aimer — et peut-être s'aimaient.

Quoi qu'il en soit de ce délicat problème d'âme, Shelley quitta Pise au commencement de l'année 1822 pour aller s'établir avec sa femme et ses amis les Williams dans l'endroit le plus désert de la côte de la Spezzia. Il avait loué une campagne qu'il nomma *Villa*

Magni et qui ressemblait, dit Trelawny, moins à une villa « qu'à une maison de bains. » La terrasse avançait jusqu'à la mer. Le rez-de-chaussée n'avait ni portes, ni fenêtres, et quatre petites chambres rangées autour d'un salon central constituaient tout le premier étage. Cette habitation était à trois milles de tout village, et accessible seulement d'un côté par un sentier qui courait le long de la berge. De sauvages collines boisées s'élevaient par derrière. C'est là que Shelley vécut les mois les plus heureux de sa vie et qui furent les derniers. Il semble, d'après ses lettres et ses vers, qu'il avait conçu pour Jane Williams, la femme de son ami, un de ces sentiments sans nom possible, sentiments d'une inexprimable nuance de tendresse et de pureté, dont il était coutumier. Il faut songer qu'il a pu consacrer son plus ardent poème, l'*Epipsychidion*, à un projet de fuite avec une jeune fille, emprisonnée dans un couvent, Emilia Viviani, — et cela, de concert avec sa propre femme. Il comprenait bien que des chimères de cette sorte étaient peu admises par l'opinion, et précisément à propos de ce poème, il parle de « la mali-« gnité de ceux qui tournent toute suave nourriture en « poison et transforment tout ce qu'ils touchent en la « corruption de leur propre nature... » Les grands bonheurs de ce sentiment sans nom consistaient surtout en des promenades sur mer. Shelley se couchait dans la barque aux pieds de Jane Williams par les belles nuits de ce printemps italien et dans la solitude de ce paysage de mer. Il la priait de lui jouer de la guitare, il la regardait, et, dans une de ses lettres, il s'écrie :

« Ah! si le passé et l'avenir pouvaient être effacés, le « présent me contenterait assez pour que je pusse dire, « comme Faust, à l'instant qui passe : Demeure, tu es si « beau... » Et quel passé, en effet! Sa première femme, abandonnée par lui, s'était noyée peu de temps après. Une autre femme, prétend-on, qui l'avait suivi de ville en ville, sans jamais lui avouer son amour, était morte à Naples. Emilia Viviani venait de décevoir toutes ses illusions sur elle. Il ne s'entendait guère avec sa seconde femme, quoiqu'elle fût la fidèle compagne de sa vie errante. Les enfants de son premier lit lui avaient été retirés par la décision du lord chancelier. Tout n'était autour de lui que décombres et que misère. Jane Williams lui souriait, et c'est sans doute en songeant à ce sourire qu'il écrivait ce poème étrange, où une femme magnétise un jeune homme et lui murmure : « Dors, dors, oublie ta peine. — Ma main est sur ton « front, — mon esprit sur ton cerveau, ma pitié sur « ton cœur, pauvre ami. » — Et plus loin : « Dors, oh! « dors! Et avec ce sommeil, — pareil à celui de la mort « et du néant, — oublie ta vie et l'amour ; — oublie que « tu dois t'éveiller pour toujours ; — oublie l'outrage « pesant du monde ; — oublie la santé perdue et les « divins sentiments qui sont morts dans le bref matin « de la jeunesse. — *Et oublie-moi, car je ne peux jamais* « *être tienne...* »

... Je les ai suivis, par une belle nuit claire, les bords de ce golfe de la Spezzia, j'ai vu la pâleur du clair de

lune s'étendre doucement sur les vagues mouvantes et lentes ; dans les baies retirées, à peine si l'ondulation de cette mer paresseuse éveillait un soupir. C'est par ces nuits d'un silence divin que Shelley regardait *celle qui ne devait jamais être sienne*, ou bien qu'il écrivait ce poème du *Triomphe de la Vie*, sa dernière œuvre et qu'il n'a point finie. Sans doute, sa haine contre le christianisme le poussait à répondre ainsi au *Triomphe de la Mort*, — la fresque saisissante peinte par Orcagna sur le mur du sud du Campo-Santo, de Pise... Hélas! un coup de vent eut raison et des rêves du poète et du poème. Shelley et son ami Williams s'étaient fait construire à Gênes un bateau qu'ils savaient à peine manœuvrer et qui, par une après-midi d'orage, sombra presque en vue de la côte. On retrouva leurs corps sur le rivage, et on les brûla, pour se conformer aux lois du pays, destinées à prévenir ainsi toute épidémie. Dans la poche du vêtement de Shelley, il y avait un volume des dernières poésies de Keats, plié à rebours et que le rêveur lisait sans doute au moment où la tempête arriva... Il semble que la destinée se soit complue, en interrompant ainsi brusquement la carrière de l'auteur du *Triomphe de la Vie*, à réaliser étrangement le symbole contenu dans le *Triomphe de la Mort* du vieil Orcagna. Le groupe de droite de cette fresque est formé par de jeunes femmes et de jeunes seigneurs qui se divertissent heureusement sous les arbres par la belle journée d'été. Une de ces femmes laisse errer ses doigts fins sur un luth, et un homme vêtu d'un manteau à longues rayures l'accompagne sur le violon.

Une autre, l'oreille amusée au discours d'un chevalier, caresse un petit chien, tandis que la troisième met sa main sur sa bouche avec un joli sourire. Et sur cette idylle qui se croit isolée et paisible dans le coin de l'épouvantable scène, — comme on se sentait si paisiblement isolé à la *Villa Magni*, — est suspendue la faulx de l'Ange exterminateur. Son élan est pris, les ongles de ses pieds et ceux de la pointe de ses ailes se contractent furieusement... Pauvre Shelley! C'est ici-bas, non point le monde que tu désirais, mais celui où la beauté douce, les nobles rêves et la hideuse Mort — ne font qu'un!...





VII

UN CÉSAR VOYAGEUR *

Sous ce titre mi-flâneur et mi-savant de *Promenades archéologiques*, un des plus délicats d'entre les érudits de notre époque, M. Gaston Boissier, a publié un livre d'un charme rare d'évocation. Un pèlerinage dans cette Italie, qui demeure inoubliable quand on a une fois touché du pied son sol sacré, l'a conduit de nouveau sur le Forum, sur le Palatin, dans les catacombes, à travers les maisons sans toits de Pompéi, et il a trouvé que les fouilles exécutées dans l'entre-deux de ses voyages permettaient de mieux toucher au doigt le

* A propos du livre de M. Boissier : *Promenades archéologiques* (1882).

menu détail de la vie quotidienne à Rome ou dans la province. Chez M. Boissier le voyageur se double d'un lettré. Le lettré a aussitôt raconté les impressions du voyageur, et comme sa science a pour but, non pas un amas de connaissances techniques, mais une intimité plus pénétrante, une plus voisine approche des hommes qui vécurent là, parmi ces pierres aujourd'hui écroulées; — comme l'élégance du style teinte de poésie ce que l'érudition aurait de trop austère, le livre est devenu une aimable causerie et qui parfois se prête à d'étranges retours en plein monde moderne. Je voudrais avec le savant voyageur refaire une au moins de ces excursions, celle de Tibur dans la villa d'Hadrien. C'est presque une chronique de journal que cette excursion, où, à propos de colonnes et de chapiteaux, toutes sortes d'observations contemporaines surgissent sur le dilettantisme et le sentiment de la nature. Comment d'ailleurs ne pas être contemporain, quand on parle de cet empereur digne par ses idées et par ses goûts d'être un convive de Beyle ou du prince de Ligne, tant les complications de son esprit, les raffinements de son imagination, la souplesse ondoyante de son scepticisme, lui ont permis de devancer les préjugés de son époque !

Sainte-Beuve disait, en un sonnet d'une impression de grande lassitude :

J'ai fait le tour des choses de la vie,
J'ai bien erré dans le monde et dans l'art.

Hadrien, s'il eût écrit en français et composé des épigrammes dans notre langue, comme il en composait dans la sienne, d'un style mièvre et contourné de décadence, eût volontiers signé ces deux vers. Lui aussi avait fait le tour des choses de la vie, et même des choses de plus d'une vie; car il avait pu étudier en place, et avec une surabondance de documents encore tout intacts, un nombre considérable de civilisations distinctes. Ces voyages autour de la pensée des autres ne sont guère propres à entretenir dans celui qui les entreprend le besoin de la certitude. A se représenter avec complaisance des rêves de bonheur très contradictoires, le philosophe se déprend, petit à petit, de sa personnalité. L'univers lui apparaît comme une insoluble énigme résolue en des sens divers par des hypothèses toutes légitimes et toutes insuffisantes. Il se dit qu'imaginer la sienne à son tour, ce serait assurément se tromper, et qu'il vaut mieux se prêter à celles des autres, juste assez pour goûter ce qu'elles ont de vrai sans s'abandonner à ce qu'elles ont de faux. L'homme devient alors critique et dilettante au lieu d'être croyant et créateur. Il est comme séparé de la foule de ses compagnons, comme accoudé à un balcon d'où il voit passer le spectacle bariolé, tantôt comique et tantôt tragique, de l'existence de ses semblables. Il est égoïste mais fin, dégoûté mais curieux, impuissant aux grandes œuvres, mais plus sagace connaisseur des passions; en un mot, il est le civilisé accompli, toujours à la veille d'être vaincu par le barbare, mais,

comme dit Pascal, il est supérieur, en un sens, à ce qui le tue. Car il sait qu'il meurt et pourquoi il meurt, tandis que le barbare ne sait pas pourquoi il est le plus fort!

Tel fut le cas très particulier de cet empereur qui passa son long règne à vagabonder à travers ce musée de peuples qu'on appelait l'empire romain. Sa litière luxueuse où il pouvait, nous raconte M. Boissier, lire, écrire, dormir, jouer aux dés, parcourut infatigablement les chaussées étroites, solidement pavées de longues dalles, qui rayonnaient de Rome aux extrémités du monde. Et il voyageait comme je ne sais quel personnage vivait, par curiosité; mais la curiosité, à ce degré-là, tourne à la maladie et devient une soif de regarder qu'aucune satisfaction ne saurait assouvir. M. Renan, qui a ressenti pour ce dilettante couronné comme une sympathie de confrère, avait déjà, dans son *Église chrétienne,* marqué ce trait dans cette figure: l'excessive mobilité de cet œil insatiable de spectacles nouveaux. « Son esprit distingué, » dit-il, « se balança « comme une girouette amusée à tous les vents... Toute « recherche aboutissait pour lui à une plaisanterie, toute « curiosité à un sourire. » C'est, en effet, le châtiment qui accompagne les abus de la compréhension, que l'incapacité de se fixer dans une doctrine. Mais aussi quel homme renferma en lui plus d'hommes, quelle existence se modela sur plus d'existences? Nous le voyons tour à tour exalté par le séjour d'Athènes et se faisant initier aux mystères d'Éleusis, puis dans la plaine où fut Ilion, rétablissant le mausolée d'Ajax et se répé-

tant sans doute les beaux vers d'Homère, car de tout temps ce fut pour les épicuriens une volupté de plus que le sentiment de la fuite des voluptés : « Comme les « feuilles dans les bois, ainsi vont les races des hommes ; « — le vent jette à terre et dessèche les feuilles, et, « au printemps, — il vient d'autres feuilles, d'autres « bourgeons, — ainsi la race humaine ! Celui-là vient, « l'autre passe. » A Mantinée, Hadrien compose une épitaphe pour Épaminondas. Puis c'est, dans la série de ces curiosités, l'heure de l'observation scientifique et naturelle. Il gravit les pentes du volcan l'Etna, il monte pendant la nuit au sommet du mont Cassius, pour contempler le lever du soleil. Les bords du Rhin, la Mauritanie, l'Espagne, Carthage, virent successivement cet étrange passant en train de flirter, — qu'on me pardonne l'irrévérence de ce néologisme, — avec toutes les superstitions et toutes les coutumes, — piquante ironie de la nature qui faisait aboutir à l'assouvissement de cet infatigable dilettante l'effort séculaire des âges !

Au long de cette glane capricieuse de tant d'impressions multiples, toujours Hadrien commentait par des idées générales la sensation présente. Ce touriste était doublé d'un philosophe. Une troupe d'artistes, d'ingénieurs, d'architectes, de sophistes et d'astrologues accompagnait le César errant, et le *Talmud* atteste que même les représentants des cultes exotiques étaient admis à controverser avec cet empereur bel esprit, tolérant à force d'indifférence et même pieux par scepticisme. La même sympathie

intellectuelle qui nous pousserait à restaurer avec religion les temples et les statues des dieux auxquels nous ne croyons pas, uniquement par respect pour l'exactitude des rites, induisait Hadrien en toutes sortes de reconstructions. Il fut le passant de toutes les idées comme il avait été le passant de toutes les routes, et il se rendait un compte assez complet de sa propre nature pour composer avant de mourir des versiculets tout alanguis de ces diminutifs intraduisibles dont, même à la meilleure époque, les poètes latins ne furent pas exempts, — témoin Catulle : « O ma petite « âme, petite vagabonde, petite voluptueuse... — Où « t'en vas-tu ?... — Dans ces lieux pâles, sévères et nus « — où tu ne pourras plus te livrer à tes jeux accoutu- « més ! » J'allais, au lieu de petite vagabonde, écrire petite bohème, et le mot ne serait que juste.

Ce fut surtout l'Egypte qu'il aima. Compliquée, hiératique, charlatanesque et libertine, cette nation satisfaisait tout à la fois ses besoins d'analyse et de mysticisme, de rêverie et de débauche. Au second siècle, la grandiose cité d'Alexandrie recevait comme l'afflux de toutes les civilisations orientales et occidentales. Elle était magique à voir du haut du Panéum, montagne artificielle dressée au centre, et qu'entourait un escalier en limaçon. C'était un amas confus de palais de toute époque et de tout style. Des pylônes égyptiens dominaient des temples grecs. Des obélisques s'élançaient d'un seul jet entre des créneaux de

briques rouges. Le soir, une buée d'or flottait sur ces milliers de toits aplatis, et la mer, là-bas, fonçait sa couleur. Elle emplissait de son eau de saphir deux immenses ports de forme circulaire séparés par un môle colossal et déchiquetés en une infinité de petits ports intérieurs. « Le môle, » écrit Flaubert dans la *Tentation de Saint Antoine*, « est à chaque bout terminé « par un pont établi sur des colonnes de marbre « plantées dans la mer. Des voiles passent dessous, et « de lourdes gabares, débordantes de marchandises, « des barques thalamèges à incrustations d'ivoire, des « gondoles couvertes d'un tendelet, des trirèmes et « des birèmes, toutes sortes de bateaux circulent ou « stationnent contre les quais... »

Cette prodigieuse cité, — vaisseau gigantesque dont les passagers parlaient toutes les langues, — traînait à sa suite, comme un bateau de fleurs, l'impure et cependant dévote ville de Canope, célèbre par un temple de Sérapis. Canope était le lieu de divertissements des riches Alexandrins, lassés de commerce, excédés d'affaires. Ils s'y rendaient sur un canal de cinq lieues de long, par lequel des gondoles volaient tout le jour et toute la nuit. Toute la nuit et tout le jour, des symphonies retentissaient sur l'eau ridée. Des deux côtés s'élevaient des hôtelleries peintes de couleurs claires. Les voyageurs s'y arrêtaient pour boire le vin de Maréotis qui procure une ivresse gaie et courte. Et les monstrueuses divinités égyptiennes ouvraient leurs yeux de pierre autour de ce tumulte et de cette joie. Hadrien raffolait de cette délicieuse ville : « *Deliciæ*

« *Canopi*, » dit une des inscriptions de la ville de Tibur. Et, n'était-ce pas un Idéal de bonheur pour un épicurien de cette profondeur de dépravation intelligente : — plus d'efforts, des journées et des nuits nonchalamment bercées sur des embarcations fleuries, l'extrême mélancolie du néant final apparue à l'horizon pour attendrir l'âme, la douceur du climat et du paysage oriental autour du plaisir, la sécurité de la fortune Romaine soutenant l'oisiveté comme par dedans et sans qu'il fût besoin d'y penser, une compagnie de courtisanes spirituelles, avec des amis qui vibraient d'accord, mi-artistes, mi-philosophes, sans autre prétention que de jouir d'eux-mêmes comme ils jouissaient de la musique facile entendue d'une moitié de l'être, l'autre enivrée et s'exaltant ailleurs !... Il est probable que pour Hadrien le spectacle de l'hypocrisie des prêtres, percée à jour et si impudemment étalée, venait corriger ce que ce miel de plaisir aurait pu avoir de trop doux, en le relevant par un léger filet d'ironie.

Cette orgie de dilettantisme, prolongée durant combien d'années ! explique le caractère singulier de cette villa où M. Boissier nous introduit après nous avoir expliqué le prince qui en fut l'inspirateur et vraisemblablement l'architecte. Il était vieux, lassé des choses. Il voulut achever cette existence errante dans une sorte de musée de toutes les célébrités, et parmi la reproduction de tous les endroits qu'il avait aimés.

Le petit plan très net qui est joint au livre nous montre quel merveilleux amas de bâtiments dut réaliser cette fantaisie étrange. Il y avait un théâtre grec, où l'on jouait les comédies de Ménandre, ce fin observateur d'une misanthropie sentimentale. Il y avait un théâtre latin, où l'empereur faisait représenter de très vieilles pièces; car il se piquait de préférer Ennius à Virgile, en cela semblable aux délicats d'aujourd'hui qui préfèrent à nos écrivains du dix-septième siècle la langue fruste, mais savoureuse, des prosateurs du seizième. Il y avait une Canope en miniature, un Pœcile, une vallée de Tempé, — et jusqu'à un enfer. Le malicieux sceptique avait voulu, réalisant à la lettre le vers fameux de Virgile, « mépriser le bruit de l'Achéron « avide » autrement qu'en idée, entendre le flot noir, voir les roseaux du formidable Cocyte, sourire de ce spectacle, et se remémorer ainsi tout ensemble et le vol irréparable des heures et la vanité des menaces de l'autre vie. Des bains gigantesques, des appartements précieux, mille délices achevaient de rendre cette villa unique au monde; et, du haut des terrasses, l'empereur désabusé pouvait regarder la Ville Éternelle et déguster le plaisir tant recommandé par Lucrèce : « La contemplation du labeur des autres, quand toi-« même tu es en repos !... » Étrange effort d'un esprit pénétré de la conviction de l'universelle vanité pour ramasser en un court espace le tableau de la vie humaine. Aujourd'hui la ruine règne en maîtresse là où la fortune fut souveraine... Mais la science arrive, éclairée par l'art, et les murs écroulés se redressent, les

colonnes de marbre se couronnent de leurs chapiteaux, le revêtement d'or étincelle, les bosquets de myrte agitent leurs feuilles ; l'on croit entendre la voix du César amateur répétant avec son fin sourire son mot suprême : « *Animula, vagula, blandula ! — Hospes, comesque* « *corporis.* — Pauvre âme humaine tremblotante et « charmante. — Chère compagne prêtée au corps ! » — Ce qui prouve que toutes les fins de civilisations se ressemblent et qu'entre les Antonins et notre âge il y a moins de distance qu'entre les fanatiques bourreaux de la première Révolution et les causeurs de la table de Magny.





VIII

CORFOU

Janvier 1888.

Faut-il revoir la femme que l'on a aimée, et de qui l'on fut séparé par la vie, quand dix ans ont passé sur cet amour, sur notre cœur et sur sa beauté ? Faut-il rouvrir le volume autrefois lu avec ivresse, puis oublié à demi et que l'on retrouve sur les rayons de la bibliothèque paternelle, immobile dans sa reliure défraîchie, avec son titre qui nous représente quelques-unes des heures les plus délicieuses de notre adolescence ? Faut-il retourner, homme fait, vers le pays que l'on a visité jeune homme, et qui vous est demeuré dans le souvenir

comme une oasis de parfum, de lumière et de rêverie ? A l'ami qui s'en viendrait me poser ces questions, je sais trop bien ce que je répondrais : « Ah ! que le « passé soit le passé, » lui dirais-je, « si tu veux vivre. « Cherche la femme que tu n'as jamais rencontrée, « qui ne sait rien de toi et de qui tu ne sais rien, si tu « veux aimer ; le livre écrit par le poète dont tu n'as « jamais entendu le nom, si tu veux rêver ; et, si tu « veux te complaire parmi des paysages, fuir des terres « inconnues et où tu ne retrouves pas une trace de « l'être que tu fus jadis, que tu ne seras jamais plus !... »

Oui, je parlerais ainsi, et j'aurais raison neuf fois sur dix, — et tort cette dixième comme je me le suis si heureusement prouvé à moi-même en retournant, au mois de décembre de l'année qui vient de finir, dans cette Corfou que j'avais tant aimée en 1874. C'est qu'il y a des maîtresses dont le charme retrouvé abolit tout ce que l'on a senti depuis elles, c'est qu'il y a des livres aussi féconds en songes après des années qu'au premier jour, — et des coins bénis de ce vaste monde qui vous rendent par leur magie assez de jeunesse pour les revoir, — comme si on ne les avait jamais vus ! Ainsi de celui dont j'ai écrit le nom tout à l'heure, et pour lequel je m'embarquais à Brindisi avec cette curiosité presque anxieuse qui fait le charme et le danger de pareils retours.

Par un de ces hasards où un ancien aurait vu un présage de joie, la traversée fut parfaitement douce, et

quand je montai sur le pont du bateau, vers le matin, je pus contempler le plus lumineux des paysages que j'eusse vu depuis l'Espagne. La mer, calme comme un lac, étalait une nappe d'une couleur si bleue que l'on eût dit du lapis en fusion. Pas un nuage ne promenait sa blancheur dans le ciel, dont le saphir un peu pâli attestait seul que nous étions en plein hiver ; — non pas seul, car de la neige saupoudrait à gauche la longue chaîne des monts d'Albanie, une neige si légère que le corps de la montagne apparaissait au travers, presque lilas. Sur cette côte du continent, pas un signe de vie humaine, sinon quelque hameau, de place en place, jeté au creux d'une ravine. A droite de la route que le navire suivait, fendant l'eau à peine frémissante, avec un mouvement doux, — de toutes petites îles émergeaient nues et sombres, et la masse violette de la grande île se rapprochait, annoncée par cette grande montagne du Pantocrator, qui prend sous tous les horizons des formes de colossal autel. Les goëlands volaient autour des mâts, balançant avec une mollesse gracieuse leur corps blanc, immobile entre leurs larges ailes souples à pointes noires. Je me sentis ressaisi par l'enchantement de jadis, et c'est avec une émotion presque religieuse que je m'accoudai sur le bastingage, les yeux fixés sur cette montagne dont je reconnaissais le profil sublime, épiant, à mesure que le bateau s'approchait, le détail de ce paysage ; et peu à peu, les anfractuosités de la rive se firent visibles, et les maisons dans les plis des vallées, et le revêtement d'oliviers qui fait de Corfou comme

un bois sacré au milieu de la mer, — puis la forteresse qui domine la capitale, laquelle porte le même nom que l'île elle-même. — Des barques commençaient à cingler autour de nous dans le goulet qu'il faut franchir pour arriver au port. Les voiles de quelques-unes, toutes rouges, révélaient des pêcheurs de Chioggia, les mêmes peut-être que j'avais vus courir à Venise l'autre année. Et ce ressouvenir aussi de la ville que je préfère à toutes les autres, acheva de donner à cette minute un charme suprême, impossible à jamais oublier tout à fait...

Le mois que je passai dans l'île ne fut pas composé uniquement de minutes pareilles. Et pourtant, sauf quatre ou cinq après-midi vraiment pluvieuses, il me fut possible chaque jour de sortir en voiture ouverte, avec des hôtes d'une grâce d'accueil inoubliable, et de retrouver, même sous ce ciel d'hiver, cette impression d'agrément dans la beauté qui m'avait attiré là, de nouveau, après tant d'années... Il faut cependant avouer, pour être franc, que le premier aspect de la ville où l'on débarque n'est pas fait pour entretenir cet enthousiasme inspiré au voyageur par la vue de la côte. Elle est petite, cette ville, toute en maisons blanches à colonnettes, mais avec des rues étroites, tortueuses, sans aucune de ces curiosités d'art dont foisonnent les moindres cités de l'Italie méridionale. Les boutiques débordent des arcades, éclairées le soir par des lampes en terre, aussi primitives que celles de Pompéï. Elles

étalent toutes sortes de fruits séchés, d'épices, de fritures, et remplissent la rue d'une sorte de relent fade et singulier. Quelquefois l'image d'une vierge aux grands yeux, raide et parée d'incrustations d'argent sur un fond d'or, protège la boutique; et une foule va et vient, composée de Grecs moustachus à la fustanelle blanche, aux souliers recourbés, — d'Albanais en manteau de poil de chèvre, — de Juifs coiffés d'un fez et drapés d'une ample redingote, — de prêtres à longs cheveux et à longue barbe, avec une barrette et une toge semblables à celles de nos avocats, — de femmes en voiles blancs avec leur veste brodée et leurs plaques de métal, — d'enfants en haillons aux beaux yeux d'animaux...

Toute cette population, où beaucoup de visages trahissent l'épuisement de la fièvre, ne correspond guère à l'idée que ce simple nom : la Grèce, évoque dans notre rêverie. C'est qu'aussi rien n'est plus mêlé que le sang des habitants de cette île, si l'on en juge par la diversité des invasions successives qui sont venues y laisser leur empreinte depuis l'époque lointaine où les Corinthiens colonisèrent les premiers Corcyre. Après eux vinrent les Spartiates, puis les Athéniens, puis les Macédoniens, puis les Épirotes du roi Pyrrhus, puis les Romains. Au moyen âge, les Croisés, les empereurs Grecs, les Normands, les princes de la maison d'Anjou, jetèrent tour à tour sur cette contrée des soldats pieux ou cruels, des pirates et des mercenaires. Les Vénitiens arrivèrent plus tard, et par endroits un lion ailé au fronton d'une porte rap-

pelle encore une domination qui fut bienfaisante, car c'est à elle que l'on doit l'admirable boisement d'oliviers, richesse de l'île. Les Français y régnèrent aussi, et tandis que Napoléon luttait contre toute l'Europe, une poignée de soldats, massés dans la forteresse qui domine la ville, refusaient de se rendre et nous gardaient cette terre remarquée par le premier consul, acquise par l'infatigable empereur, que les traités de 1815 remirent aux mains des Anglais. Ceux-ci, du moins, reprirent la tradition de Venise, et les belles routes qui permettent, même entretenues insuffisamment, d'aller d'un bout à l'autre du pays, sont leur œuvre.

Le hasard confus de cette histoire est-il visible dans les traits confus de la race qui peuple aujourd'hui et la ville et l'île ? A coup sûr, dans les premières promenades que l'on fait à travers les ruelles, on se prend à regretter la noble ligne des profils de pur sang Hellène ; et puis le charme du ciel Levantin, épars sur les murailles blanches et sur les vêtements exotiques, est plus fort que la désillusion du début, d'autant que ces ruelles ménagent aux voyageurs mainte surprise de pittoresque, et parfois des impressions d'une simplicité grandiose, comme celle que j'éprouvai, quelques jours après mon arrivée, à voir le déchargement sur le port d'une énorme barque de blé.

Ce port n'est pas fermé d'un môle, et il ne possède pas non plus un quai unique. C'est, tout le long de la

partie de la ville qui regarde la petite île de Vigo, une suite de terrassements distincts. On y accède par diverses portes devant lesquelles se tiennent les changeurs. Ils ont devant eux les piles de leurs monnaies d'argent et d'or, et quelquefois une belle médaille antique, égarée dans leur sébile, montre au milieu des effigies grimaçantes un profil d'Alexandre, délicat comme celui d'un Bacchus ou le fier visage d'une Pallas casquée.

Le ciel, ce matin-là, était encore tout bleu, mais la mer moutonnait et la houle de la vaste rade agitait durement les bateaux. Celui que l'on déchargeait sur l'un des petits quais avait beau être amarré solidement, il se soulevait de temps à autre, quoiqu'il fût très large et plein de grain jusqu'au bord, — du grain apporté de Crimée par un vapeur anglais immobile sur ses ancres, là-bas. Dans cet amas de blé doré qui leur montait jusqu'aux genoux, des hommes au dur visage et en loques s'étaient installés. Debout, les bras nus, ils remplissaient de grands paniers qu'ils jetaient ensuite à d'autres hommes, sur le quai. Ces derniers répandaient le grain à même la pierre. Des ouvriers armés de pelles de bois l'entassaient alors dans des boisseaux, qui, sitôt comblés, passaient dans de nouvelles mains et se vidaient dans des sacs. Et ces sacs eux-mêmes chargeaient des chevaux tout préparés.

Une poussière blonde et subtile flottait autour de cette scène de travail, à qui le ciel immobile et clair, la mer bleue et clapotante et les vieilles murailles grises de la ville servaient de cadre; et moi, je songeais à

l'histoire de ce grain nourricier, venu de si loin... Je le voyais, en pensée, verdissant dans la presqu'île russe, espoir de paysans pareils à ceux dont le noble Tolstoï a si bien peint les rêves troubles, les élans obscurs. Je voyais en regard un de ces grands chantiers de construction, comme j'en ai visité en Angleterre, lugubre sous une brume chargée d'atomes de charbon. Je me disais qu'une spéculation de bourse avait dû présider au transport de ce blé sur ce navire et qu'un peu d'or avait été ajouté ainsi à quelque énorme fortune, dépensée dans un hôtel de Paris, de Londres, de Pétersbourg, parmi les délicatesses les plus compliquées du luxe le plus moderne. Où allait-il maintenant, ce blé sous le faix duquel pliaient les reins des chevaux paisibles? Sans doute vers quelque cabane d'un paysan grec, dévot à saint Spiridion et aux images, sur les murs de laquelle un saint Georges vêtu d'argent terrasse le dragon, et je me laissais envahir par cette rêverie qu'éveille en nous la merveilleuse complexité de cet univers, rendu comme perceptible par ce simple labeur d'un débarquement de blé dans un coin de port.

C'est bien ce mélange du labeur le plus simple et du plus adorable décor qui donne sans cesse au paysage de Corfou une physionomie d'églogue antique. Vous la retrouverez, cette physionomie, à quelque point de l'île que vous mène votre caprice, à Benizza, où vous pourrez cueillir des oranges dans les arbres, parmi les

ruines d'une villa romaine, — à Pelleka, d'où vous distinguerez à la fois les côtes de l'Épire couvertes de neige, et sur l'autre versant de la montagne la mer d'Otrante, que les habitants appellent la mer sauvage — à Potamo, dans cette place où la tradition veut qu'Ulysse ait abordé, — à Ipso, où se lisent ces deux vers naïfs sur le mur d'une maison de campagne cachée parmi des chênes et des citronniers :

Per me si va nell'isolata pace
Dove la molestia o manca o tace;

— au couvent de Palœokastrizza, d'où l'on découvre une côte déchiquetée avec des criques d'eau bleue et de sable rouge qui rappellent cette côte divine entre Salerne et Amalfi !... Pas un mur d'enclos ; partout des haies composées d'aloès gigantesques, qui tordent leurs verts et souples poignards, ou de figuiers de Barbarie aux feuilles grasses, larges comme des raquettes de *tennis*. Et partout aussi des bois d'oliviers, non pas de ces maigres et petits arbustes de notre Provence, mais des arbres colossaux, avec un tronc si vieux qu'il en est tout noué, tout percé de trous énormes. A terre sont assis des hommes et des femmes qui ramassent les olives tombées. C'est leur seule manière de faire la récolte, et encore de deux années l'une. Ils sont là, calmes et insouciants, sous l'ombre fine du vieil arbre qui dut être planté au temps du règne de Venise. D'autres paysans s'en vont à la ville, assis de côté sur une monture chargée d'outres de peau qui enferment du vin. Sous ces oliviers errent des troupeaux, des

chèvres camuses qui se pendent aux branches comme dans les vers de Théocrite et ceux de Virgile. Des femmes passent, portant une cruche sur la tête, d'un geste qui n'a pas changé depuis tant de siècles que les poètes en ont célébré la noblesse. Puis c'est un moine mendiant dont la robe noire est devenue verte par l'usage, dont le visage, aux cheveux et à la barbe incultes, a des simplicités d'ermite de la Thébaïde, sous la toque sombre. Quand les oliviers manquent, les bois d'orangers leur succèdent, avec des fruits d'or qui brillent dans le feuillage lustré, presque noir, et, quand les aloès ou les figuiers font défaut, des haies de rosiers prennent leur place, fleuris de pâles et frêles roses, les dernières de l'année; mais le parfum délicat de leurs corolles frileuses se distingue encore, marié à celui des narcisses qui grandissent tout blancs au bord des ruisseaux. Sans cesse aussi la mer apparaît à l'horizon, crispant à peine sa nappe bleue; elle dort dans le calme des baies, elle frange les rochers d'un peu d'écume, elle étincelle sous le soleil, elle s'assombrit quand le couchant teinte en rose la crête blanche de l'Albanie. Elle est le sourire et la sauvagerie de ce paysage, et des bateaux s'y détachent çà et là, un paquebot avec son panache de fumée, un voilier avec ses toiles claires.

Ni cette mer paresseuse, ni ce ciel lumineux, ni cette île verdoyante n'ont dû changer depuis l'époque dont il est parlé dans Homère, où Ulysse aperçut cette côte devant lui. Ah! les beaux vers et que je ne peux résister au plaisir de transcrire ici! « Mais quand l'au-

« rore aux beaux cheveux amena le troisième jour —
« enfin le vent se reposa, et la face de la mer — se fit
« paisible, et là, il aperçut la terre. — Il la regarda de
« ses yeux aigus, en se soulevant hors de la grande
« houle. — Comme au regard d'un fils apparaît la vie
« désirée, — d'un père qui gisait sous la maladie, en
« proie à d'immenses douleurs, — desséché, courbé
« sous le poids des Dieux ennemis, — et maintenant
« ces Dieux l'ont délivré de son mal, — ainsi aux
« yeux d'Ulysse apparut la terre et la forêt... »

Ai-je blasphémé, moi aussi, le vieil Homère? Ai-je déclaré que je préférais *Adolphe* à l'*Iliade* et le *Rouge et le Noir* à l'*Odyssée?* Voilà qui est bien probable, et j'avais raison alors, ou plutôt je faisais comme font tous les critiques, je donnais une allure de loi générale à ce qui n'était qu'une sensation. J'avais raison d'avoir la sensation. Mon erreur était de ne pas la concevoir comme telle. Je l'ai pourtant repris ici, le livre qu'enchante la figure tant célébrée de Nausicaa. Je ne l'avais guère ouvert depuis le collège, et les vers divins, que je ne sais pourtant plus lire dans le texte, me sont apparus à travers la traduction latine, si jeunes, si vrais, si pareils à ce paysage ! Les nuances d'âme, dont ils sont remplis, m'ont pour la première fois touché jusqu'aux larmes, — comme ce passage où Ulysse inconnu, entendant l'aède chanter la guerre de Troie, voile son visage de son manteau. Et le noble Alcinoüs, voyant que la musique perce le cœur de

son hôte, ordonne que la mélodie soit interrompue. Il ne pose pas une question au mystérieux convive, il ne cherche pas à deviner d'où cette souffrance à l'audition des exploits des héros. La délicatesse de sa pitié comprend toute la magie consolatrice du silence... Il y a une douceur unique à rencontrer de ces traits si tendres dans ce poème d'une si rude simplicité, comme il y a un attrait suprême à s'en aller, le livre fermé, le long des routes et à rencontrer là, verdoyant et lumineux, l'horizon qui se dessine à travers les descriptions de l'antique maître, — ou des rapsodes errants dont un pieux inconnu a ramassé les œuvres éparses.

Quand j'avais ainsi lu un chant de l'*Odyssée*, mon plaisir était de marcher jusqu'à cette pointe, — bien connue des voyageurs qui ont passé seulement quelques heures dans l'île entre deux bateaux, — que l'on appelle la pointe du canon, à cause d'une batterie placée là autrefois. La route contourne des haies dont est enclose la villa du roi, oasis d'eucalyptus, d'orangers, de citronniers et de rosiers, en vue du plus suave paysage de mer. Elle longe une espèce de lac intérieur sur lequel volent des sarcelles. Elle court parmi les oliviers et passe devant plusieurs maisons bâties par des Anglais, dont une me séduisait plus que je ne peux dire, par cette inscription gravée au-dessus de sa porte et si étonnamment britannique : *Alcinoüs lodge.* Des garçonnets et des fillettes, pieds nus, m'offraient des fleurs et des oranges en me jetant le joli souhait par equel ces gracieux mendiants saluent l'étranger : « Puissiez-vous jouir de vos yeux ! » C'est qu'une joie

douce était en effet éparse pour les yeux dans le vaste azur du ciel, dans la clarté chatoyante des eaux, dans la mollesse des collines, dans le pâle feuillage des oliviers et dans les visions d'existence héroïque si naturellement mêlées à ces eaux, à ce ciel, à cette forme des montagnes, à ces beaux et paisibles arbres! J'arrivais ainsi à la pointe où l'on découvre un îlot qui s'appelle « le vaisseau d'Ulysse. » Une légende populaire veut que Neptune ait changé ainsi en une masse immobile la galère phéacienne coupable d'avoir ramené l'exilé dans son Ithaque. Cet îlot est planté de cyprès noirs, une petite chapelle s'y dresse et deux vieux moines le cultivent. La romanesque Impératrice d'Autriche y a passé des heures et des heures pendant l'hiver qu'elle a séjourné à Corfou. Y venait-elle regarder seulement la mer mouvante, la côte lointaine du continent et les pentes boisées de l'île? Ou bien évoquait-elle en pensée la chimère, qui fut pourtant vraie, d'un monde où chaque aspect nouveau de la nature s'animait pour l'homme encore jeune en des symboles d'une grâce idéale?... Toujours est-il que moi, l'amoureux passionné de l'analyse, le maniaque de psychologie, je m'abandonnais avec une ivresse inexprimable à l'intense illusion qui, pour un moment, grâce à la magie de cet horizon et du poème à peine quitté, faisait de l'élève de Stendhal un contemporain de ces songes à jamais dissipés. Je sentais renaître en moi l'âme évanouie, l'âme primitive de ces Hellènes qui pratiquèrent la félicité animale sans grossièreté, la félicité morale sans maladie, les puissances

de l'art sans la manière, celles de la pensée sans l'angoisse; — période unique et si courte de jeunesse heureuse pour la Psyché aujourd'hui blessée qui pleure en chacun de nous! Ile verdoyante et que je ne reverrai peut-être jamais, quand tu ne m'aurais donné que cette volupté de quelques matinées passées de la sorte sur ton rivage, ton nom me resterait sacré pour toujours, et lorsque je me souviens de toi, une phrase du noble et triste Flaubert me chante dans la mémoire : « Même il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a « envie de les serrer contre son cœur ! »





IX

DANS L'ENGADINE

La Maloggia, septembre 1888.

Est-ce de deux mots italiens qui signifieraient « mauvais logis, » est-ce d'un vieux vocable cimrique tel que *Moelang* ou *Moelog*, — lieu riche en collines, — que dérive le nom du hameau d'où je date ces quelques notes sur une excursion d'été ? Toujours est-il que ce terme : la Maloggia ou la Maloja, désigne à la fois ce hameau et un col sauvage à dix-huit cents mètres d'altitude, auquel on accède d'Italie par la merveilleuse vallée de Bregaglia et qui sert d'entrée à cette autre vallée, large d'une demi-lieue, longue de dix-neuf et surplombée de si blanches

montagnes, l'Engadine. La rivière de l'Inn, qui prend sa source dans un lac presque toujours gelé et dont la cascade s'aperçoit dès la Maloggia, — écumeuse et mince le long d'une pente de noirs rochers, — parcourt cette longue vallée, traversant tour à tour le grand lac de Sils, celui de Silvaplana, celui de Camfer, celui de Saint-Moritz, pour s'en aller, grossie d'innombrables torrents échappés des glaciers, — là-bas, vers le Tyrol.

La mode, qui a de ces caprices et qui néglige le merveilleux val d'Ampezzo et Pieve di Cadore, si accessibles et aux portes de l'Italie, a transformé la portion supérieure de cette non moins belle, mais plus difficile Engadine en un rendez-vous des anémies et des oisivetés cosmopolites. De juillet à septembre c'est ici qu'il faut venir, comme à Cannes en hiver, comme à Florence au printemps, comme à Londres pendant la saison, pour avoir son siège dans ce qu'un humoriste de mes amis appelle la table d'hôte Européenne. Il y a de tout dans ces hôtels de l'Engadine, — excepté, je crois bien, des Suisses, — des Anglais d'abord et des Russes, force Autrichiens et force Italiens, des Français en nombre respectable, et des Allemands, sans compter des Américains et des Australiens. — J'ai vu ainsi passer dans un couloir d'hôtel, à Saint-Moritz, trois jeunes filles débarquées de Melbourne directement. C'est une Babel que la salle à manger de chacun de ces hôtels, et pour un romancier de mœurs, si les romanciers parisiens consentaient à courir le vaste monde, ce serait un champ d'observations des plus

curieux. Moi, je ne suis, hélas! qu'une moitié de poète qui s'arrange, comme elle peut, d'être cousue à une moitié de psychologue, et voici au hasard quelques-unes des impressions subies dans cette vallée que je quitterai avec un soupir, — tant j'en aurai aimé la beauté à la fois si gracieuse et si farouche, et aussi, pourquoi ne pas l'avouer? ce côté cosmopolite. Les heurts et les contrastes que présentent ces sociétés mélangées d'éléments très divers auront toujours un irrésistible attrait pour les hommes qui vivent beaucoup de réaction, et c'est peut-être tout l'art de ne pas émousser absolument sa sensibilité que de multiplier ces réactions-là.

Ce fut tout d'abord, cette entrée dans l'Engadine, un paradoxe de sensation vraiment unique, — sensation à laquelle n'échapperont aucun de ceux qui arriveront à Saint-Moritz, comme j'ai fait, par petites étapes. Pendant deux ou trois jours, vous avez roulé en voiture ouverte sur une des routes qui conduisent à cette Cosmopolis en miniature, jetée au milieu des Alpes, — soit de Méran, soit de Landeck, soit de la pittoresque Coire. Vos yeux se sont promenés durant des heures sur des gorges tragiques, comme cette Via-Mala qui enserre le bouillonnement du Rhin entre de sombres murailles de rochers de cinq cents mètres, — comme ce col de l'Albula, défilé de marécages parmi des côtes dénudées, toutes hérissées de rocs et ravinées d'avalanches. Vos oreilles n'ont entendu que la lointaine

rumeur des cascades, la plainte du vent dans le feuillage léger des mélèzes, le tintement des clochettes pendues au cou des vaches qui paissent l'herbe des pentes, les grelots des chevaux de poste et le rauque patois du postillon. Votre esprit, dispersé dans ce paysage inconnu, privé de sa pâture quotidienne de lettres et de journaux, s'est débarrassé durant ce court voyage des mesquins souvenirs que laissent derrière eux des mois d'existence dans la grande ville...

Les quatre chevaux parcourent au galop, — suprême appel au gros pourboire, — le dernier ruban de route; et Saint-Moritz apparaît au bord de son lac paisible, avec ses deux villages, l'un suspendu sur la hauteur, l'autre tapi dans son creux de vallée, — avec les bois de ses premières collines et les neiges de ses dernières hauteurs. C'est ici l'asile pour essayer d'oublier ce Paris qui vous a tant lassé. Et voici que devant l'hôtel où vous avez retenu vos chambres, vous apercevez une femme que vous avez saluée pour la dernière fois dans sa loge à l'Opéra. Vous descendez de voiture, vous vous heurtez à une autre chez laquelle vous dîniez il y a six semaines. Vous sortez, pour dissiper cette première impression; et, devant une des baraques dont la rangée vous bouche la vue du lac, vous vous entendez interpeller par un camarade de cercle que vous avez quitté en train de se faire boutonner par un tireur professionnel, à la salle d'escrime. A deux pas, un autre surgit qui était en face de vous, ce printemps, à une table de *poker*. Et c'est aussitôt, devant le coucher du soleil qui prolonge sa chaude lumière sur les pins

roux et qui allonge sur le lac assombri l'ombre plus grande des montagnes, une causerie digne du Landerneau élégant, que les hommes de club et les femmes du monde emportent partout à la semelle de leurs souliers. C'est des racontars sur celle-ci qui est toujours la plus intime amie de celui-là, sur le mariage prochain d'un autre, le divorce probable d'un troisième ; et puis une discussion commence sur le général que vous devinez, à moins que *l'Immortel* ne soit mis en avant... Vous adorez le talent si aigu et exquis de Daudet. La politique française ne vous laisse pas indifférent. L'homme qui doit divorcer est de vos amis. Vous vous intéressez beaucoup à la dame dont on vous détaille les amours. Mais que toute cette fantasmagorie parisienne vous produit donc un étrange effet au bord de ce lac de plus en plus noir, où les barques des pêcheurs glissent dans un frisson, — et si près des neiges éternelles ! Puis vous éprouvez un certain plaisir à cette ironie des choses qui vous fait rencontrer du regard, à la même seconde, le visage fripé d'un viveur et un fond de paysage de glaciers, une coquette habillée par Morin et les belles lignes des Alpes. Vous vous égayez de cette antithèse au lieu d'en rire, et aussi de vous trouver à table d'hôte entre un Anglais qui vous raconte son voyage de cet hiver en Égypte, et un Russe qui arrive de Berlin, en face d'un marquis Napolitain marié à une Viennoise. C'est Amiel qui parle quelque part de ce qu'il faut d'efforts de civilisation pour produire un fait aussi simple qu'une réunion de gens sur une plage de bains de mer. Qu'aurait-il dit, ce Genevois hamlé-

tique, s'il lui avait été donné de débarquer ici, dans ce caravansérail international — si cher aux Snobs? Car il convient d'ajouter ce trait de comédie aux autres, que nulle part, en Europe, l'occasion n'est plus facile d'être présenté à d'authentiques grandes dames venues des rives de la Néva ou des bords de l'Arno, à de véritables grands seigneurs débarqués de Londres ou de Varsovie. Cela fera des relations brisées, comme les cailloutis de la route, sous le premier tour de roue du landau du départ; mais quelle félicité que de pouvoir dire quand on s'appelle Prudhomme ou Mayeux : « Mon ami le « comte*** me disait à Saint-Moritz... Vous ne le con« naissez pas?... Mais c'est le cousin de la princesse***, « la sœur du marquis***. » Remplacez ces étoiles par tous les noms du *Peerage* ou du *Gotha*, à votre choix. Il y a des manies plus dangereuses.

Le Snob est inguérissable. Il habite le blason des autres et se promène hypnotisé par la couronne brodée dans le coin du mouchoir de sa compagne ou de son compagnon. Mais parmi tous ces hôtes de hasard qu'accueille la sauvage Engadine, il en est qui n'ont pas laissé se faner tout à fait en eux le petit coin vert que nous avions tous dans l'âme en naissant. Et ceux-là, quelle jolie nouvelle un Pierre Loti écrirait sur leur reprise par cette admirable nature, qui n'a pas changé depuis le jour où le Gallus de Virgile soupirait à sa Lycoris, en villégiature dans le Saint-Moritz d'alors avec un amant : « Les neiges des Alpes. Ah! que tu

« m'es dure... et les glaciers — tu les verras sans moi...
« Que les vents froids du moins ne te blessent pas ! —
« Tes pieds sont si tendres. Que la glace aiguë ne les
« déchire point !... » — Dans le Saint-Moritz d'aujourd'hui, il est des femmes qui ont l'âge de beauté que Lycoris avait il y a dix-neuf cents ans, — et que tente aussi l'ascension des grandes cimes et des glaciers lointains. Et parmi les hommes qui sont plus habitués à gravir l'escalier du club que des gradins creusés dans ces glaciers par le piolet des guides, quelques-uns, soit pour suivre ces jeunes femmes, soit seuls et par goût de sport et d'un peu d'aventure, éprouvent la même tentation. Et voilà une partie organisée. La promenade commence par ce rien de blague parisienne qui ne veut pas être dupe même d'une Alpe, fût-ce la Bernina ou le Corvatsch. Il y a d'abord les préparatifs dont on rit en se traitant soi-même, ceux qui ont quarante ans passés de *Perrichon*, les plus jeunes de *Tartarin*. — Vous ne saurez jamais, cher Daudet, ce que vous aurez fait commettre de néfastes plaisanteries chez tous les marchands de lunettes bleues, de toiles vertes, de bâtons ferrés, de souliers cloutés, de bas de laine, de podomètres, tous objets essentiellement tartarinesques. — Vers quatre heures du matin, la caravane, vaguement comique, se met en route, parfois à pied, parfois en voiture, à la suite des guides qui portent en sautoir la longue corde destinée aux passages dangereux. Il y a toutes sortes de variétés parmi ces touristes improvisés : celui qui s'obstine à vanter la terrasse de Saint-Germain et son panorama, celui qui

fait des effets de mollets dans ses *knicker-bockers*, celui que son estomac préoccupe et qui calcule avec effroi le déplacement probable de son heure de déjeuner, celui qui vante ses muscles et défierait volontiers le guide... — Et puis... — Et puis, comme dit quelque part Sully Prudhomme :

On redevient sauvage à l'odeur des forêts...

Au vent des hautes cimes toutes ces prétentions et ces moqueries, ces vantardises et ces soucis d'hygiène se dispersent pour céder la place à une sorte d'émotion dont on ne se croyait plus capable, et que j'appellerais presque religieuse, — si je ne craignais d'être traité moi-même de Tartarin de l'Idéal. Pourtant il en est ainsi, et je ne serai démenti par aucun de ceux ou de celles qui se seront assis sur les derniers rochers du pic Languard, sur le col de la Diavolezza, à la cime du Longhin, à l'extrémité du Pas de Mureto... — Ce sont quelques-unes des excursions que peut accomplir même une débutante en alpinisme. — Les énormes montagnes toutes rapprochées découpent sur le ciel pur leurs crêtes blanches. C'est la Bernina, le Mont-Perdu, l'aiguille de la Disgrazia. Les précipices se creusent dans les plis de ces périlleuses montagnes. Sur leur neige un chamois chemine, léger et tranquille, point mouvant dont la lorgnette détaille les formes sveltes. Un cri déchire l'air. C'est une marmotte qui vient d'apercevoir un aigle, là-haut, en chasse et les ailes déployées. A vos pieds les glaciers développent leur coulée bleuâtre, fendue de crevasses profondes

comme des abîmes, bordée par les pierres et les sables de la moraine. Un nuage se forme dont vous apercevez la lente approche. Il vient, déchiquetant aux dentelures des pics la molle ouate de sa vapeur. Il vous enveloppe et l'horizon disparaît. Vos guides et vos compagnons ne sont plus que des fantômes dans la brume, jusqu'à ce que la masse flottante du brouillard ait passé, et le paysage ressuscite sous la splendeur du soleil qui transforme en rubans d'argent les cascades tordues sur les pentes.

Cet horizon sublime, le ciel tout voisin, l'air si vif qui se respire sur les hauteurs, l'absence de toute trace de la vie humaine, le petit danger possible, puisque c'est partout le bord du gouffre, tout contribue à exalter en vous ce sauvage, endormi dans le civilisé, dont parle le poète des *Solitudes*. La nostalgie de l'existence naturelle, qui entraîne tant d'Anglais, lassés de raffinement, vers les pays des grandes chasses et les vagabondages dans des contrées perdues, s'éveille en vous pour quelques minutes. Pour quelques minutes vous apercevez ce qu'il y a de vérité dans la libre destinée de ceux qui n'auront pas connu la stérile, la diminuante activité des villes. Vous sentez combien c'est peu de chose devant la nature immortelle que nos agitations médiocres, nos ambitions basses, nos plaisirs frelatés... Pour quelques minutes!.. Mais n'ayez pas peur, vous n'en deviendrez pas plus chasseur de chamois pour cela que vous n'êtes devenu marin pour avoir rêvé devant la mer, ou Arabe, pour avoir une fois subi la majesté du désert d'Afrique.

Le soir même, vous serez, vous, Madame, en toilette de bal et en train de tourner dans le grand salon de l'hôtel aux sons d'un orchestre milanais qui vous jouera des valses de Strauss. Vous, Monsieur, vous fumerez des cigarettes russes en *smoking-jacket*, tout en renouvelant le deux cent cinquante au besigue avec la volupté du joueur heureux qui gagne la dépense de son voyage. — Les plus comblés ont des joies de ce genre. — N'importe. Pendant ces quelques minutes vous aurez plus vécu pour votre âme que pendant des semaines et des semaines. Le hâle des joues, pris dans ces vagabondages, s'en ira comme l'air respiré, comme la santé renouvelée. Mais quelquefois vous reverrez en pensée la fière sauvagerie des Alpes, contemplées en face, et cela vous aidera à vous souvenir qu'il y a, de par le vaste monde, autre chose que des dîners en ville et des tasses de thé, que de la politique et des affaires, que des séances au club et des ragots de salon, — de la Beauté! « N'oublions jamais que le « Gange existe…, » écrivait Flaubert à un de nos amis, romancier d'un rare talent, mais trop préoccupé, au gré du maître, du Paris moderne et de ses laideurs.

De tous ces villages de l'Engadine, Saint-Moritz est le plus élégant; Pontresina, dans son cercle de montagnes et avec sa vue du glacier du Roseg, le plus propice aux courses sur les hauteurs. Silvaplana et Camfer m'ont paru les mieux adaptés à une vie mi-mondaine et mi-campagnarde. Avec ses petites maisons tapies à

l'ombre des coteaux qui ferment l'entrée de la vallée de Fex, Sils-Maria est le plus retiré de ces asiles, le plus intime. Je ne conseillerai le séjour de la Maloggia à aucun de mes compatriotes atteints d'anglophobie, car c'est ici un coin d'Angleterre transporté en pleine terre suisse. — Ah! l'invincible race, et comme elle remplit le monde, installant partout une église, un terrain de lawn-tennis et un salon où lire le *Times!*

C'est pourtant de ce col de la Maloggia que se découvre le plus large des paysages de lacs qui soient dans l'Engadine, et c'est de là aussi que l'on peut faire le plus de ces promenades sans grande fatigue, qui sont aux vraies ascensions ce qu'est un tour dans un jardin à une course dans les montagnes. Le lacis des sentiers qui courent sur la colline du château, le chemin qui tourne dans le promontoire du lac de Sils, la route au pied de la Margna qui se dirige vers le lac de Cavloccio, celle qui descend dans le val Bregaglia, jusqu'à la cascade de l'Ordlegna, vaudraient seuls le voyage et ses fatigues. Mais c'est surtout, au cours de ces promenades, la flore admirable de l'Engadine que le voyageur pourra connaître et admirer dans sa richesse. Les œillets rouges, les pensées sauvages, la vanille des Alpes, les daphnés à l'odeur de lilas déploient partout leurs corolles qui s'entremêlent à des myosotis, à des marguerites et à des renoncules d'une espèce plus grande. Les fleurs que leur nuance si fraîche a fait surnommer les roses des Alpes achèvent de donner cette physionomie de jardin sauvage à toutes les allées ménagées autour de

la Maloggia, sous les sapins et parmi les rochers. Au-dessus de vous la neige étincelle et à vos pieds ces bouquets éclosent, si serrés qu'ils éblouissent, eux aussi, le regard... En écoutant les lointaines cascades, en cueillant ces fleurs et en marchant sous les grands arbres, j'ai composé ces quelques strophes par lesquelles je veux terminer ces courtes notes qui paraîtront excessives d'enthousiasme à ceux qui n'ont jamais vu ce divin pays, et toutes sèches, toutes froides à ceux qui en ont senti le charme unique.

QUESTIONS SANS RÉPONSE

Un torrent invisible erre dans ces grands bois.
Sa plainte, tour à tour impérieuse et tendre,
M'arrive au loin comme une voix
Que j'écoute et ne peux comprendre.

Les mélèzes géants tendent comme des bras
Leurs branches où le vent du soir passe et soupire.
Je les contemple et ne sais pas
Ce que leur grand geste veut dire.

Les fleurs sur mon chemin s'ouvrent comme des yeux.
On dirait qu'un esprit d'amour palpite en elles.
Mais il reste mystérieux,
Le pur regard de leurs prunelles!

Qu'il est pensif, le ciel de ce beau soir d'été,
Avec son azur sombre où flotte un rêve immense!
Mais le cœur tremble, épouvanté,
Devant ce gouffre de silence.

O Nature, tes eaux, tes forêts et tes fleurs,
L'azur de tes midis et tes couchants de flamme
Feraient-ils battre ainsi nos cœurs
S'ils n'avaient pas en eux une âme?

Ah! si cette âme existe, ô Nature, pourquoi
N'a-t-elle pas pitié de nos douleurs profondes?
Et pourquoi crions-nous vers toi
Sans que jamais tu nous répondes?...





X

CROQUIS ITALIENS

A Raoul Frary.

LA RUE ET LES PEINTRES

Au coin d'une place, à Bologne, sous une arcade fraîche et par un clair matin de soleil, une femme assise tient sur ses genoux un enfant demi-nu qui sourit à une autre femme, accroupie sur la pierre. La douce clarté, la belle architecture, la vivacité méridionale des physionomies, tout

cela donne à cette simple scène comme un caractère de poésie. Il s'en faut d'un rien que ce ne soit un modèle tout posé pour une madone, une sainte Anne et un enfant Jésus; et, de fait, en se promenant le long des portiques de ces vieilles villes italiennes, on acquiert la conviction que l'art des grands peintres fut ici tout local et réaliste. Ils ont copié ce que la vie mettait sous leurs yeux, sans presque y rien changer, et c'est pourquoi le voyageur retrouve à chaque détour un de leurs tableaux qui marche. Ces Madeleines aux cheveux blonds que Véronèse agenouille aux pieds d'un Sauveur souriant, tandis que le ciel bleuit par delà les hautes colonnes, vous les croiserez sur les ponts de Venise. Dans les ruelles de Milan, étroites et serrées entre les maisons closes, vous rencontrerez sous la mantille les Hérodiades de Luini et de ses élèves, avec le sourire dans les joues, le front large, les yeux aux paupières un peu lourdes, les lèvres sinueuses et le menton fin. A Florence et devant l'étalage des boutiques de perles qui surplombent le jaune Arno, vous verrez s'arrêter des filles pareilles à celles que Botticelli choisissait pour les figures de ses allégories, et le paysage aussi est bien le même. Voici se développer l'horizon de villas, d'oliviers et de cyprès au travers duquel le Ghirlandajo et Benozzo Gozzoli promènent le pèlerinage de leurs rois mages en route vers l'étable sacrée. Pays divin où la beauté fut prodiguée de telle sorte qu'il a suffi à ces artistes de transporter leurs rues et leurs campagnes sur un pan de mur ou sur un coin de toile pour qu'ils présentassent à l'admiration

des siècles un type idéal de l'homme et de la nature! Oui, pays divin, — mais aussi mystère divin que celui de l'art. La même lumière rayonne sur les mêmes visages, dans les mêmes décors de palais et d'églises, et personne n'est plus là pour recueillir et fixer cette poésie réelle qui resplendit pourtant, comme aux jours d'autrefois, quand ces palais et ces églises se peuplaient de chefs-d'œuvre, année par année, presque heure par heure!

II

VILLA FLORENTINE

Des chanteurs napolitains achèvent une gaie et populaire romance de leur pays, ils dansent un pas et s'accompagnent, l'un sur la guitare, l'autre sur le violon, et le troisième sur la mandoline. C'est fête en plein air sur la terrasse d'une villa d'où l'on aperçoit au loin la coupole du dôme de Florence, et la noble cité s'endort sur les deux rives de l'Arno qui se perd, tout bleu, dans la verdure des Cascines, au loin. Les chemins, pour monter à la villa, sont bordés de haies de roses et de touffes d'iris, et les voitures des invités arrivent une par une. La maîtresse de ce coquet palais de

marbre enguirlandé de glycines et paré de statues, est une grande dame russe, qui offre du thé, blond comme ses cheveux, en fumant des cigarettes parfumées dans un bout d'ambre incrusté d'un diamant. Ses doigts fins sont chargés de bagues et les perles de ses oreilles grosses comme des noisettes. Elle parle français avec le doux zézaiement des Slaves, et les trois femmes qui lui répondent, dans la même langue, timbrent leurs mots d'un accent bref qui dit leur origine anglaise. A côté d'elles d'autres Russes, une baronne allemande mariée à un Espagnol, deux Autrichiens, une dame grecque, des Américaines et quelques Français. Il n'y a pas quatre Italiens dans la foule des visiteurs qui se presse, écoute la musique, cause et boit le thé par cette après-midi du printemps toscan. Quoique cette compagnie semble bien fondue par la cordialité des rapports, il ne faudrait pas beaucoup d'observation pour y démêler les différences des races. Cet homme qui raconte avec force gestes une histoire de spiritisme, incroyable et tragique, en s'interrompant pour s'écrier : « Idéal, « mon cher, ravissant..., » a dû grandir à Pétersbourg, comme cette femme qui vient de parler religion avec tant d'âpreté arrive de Londres, comme ce jeune homme qui vient de conter gaiement une histoire trop libre débarque de Paris... C'est vraiment ici la ville que Stendhal a rêvée, la *Cosmopolis* où se serait complu son dilettantisme, et tous ces gens sont riches ou vivent comme tels, vont et viennent; et de la roue de leur victoria, tout à l'heure, en se rendant à la promenade, ils frôleront un passant de pauvre mine qui se rangera

contre un mur de palais, et ce passant portera le nom de quelqu'un des grands seigneurs de Florence pour lequel travaillait Benvenuto Cellini.

III

VILLES MORTES

Il y a une Italie nouvelle, toute vivante, allègre et moderne, qui monte en tramway, use du téléphone, multiplie les journaux, et ressemble à toutes les autres nations de notre Occident par les idées et par les mœurs. Elle a son image, cette Italie contemporaine, — en train de se faire une existence démocratique parmi ses cités anciennes, — dans ces coquets soldats qui passent, musique en tête, au front des vieux édifices et font l'exercice sous les voûtes des cloîtres devenus des casernes. Mais il reste encore, grâces en soit rendues au Dieu des rêveurs, il reste des traces de cette Italie morte dont la grandiose mélancolie fut si chère aux poètes de tous les temps. On peut la goûter, comme jadis, cette mélancolie, sur la place du *Campo santo* à Pise, au pied du dôme, devant ce coin d'horizon, fermé par un mur crénelé, par la clôture sans fenêtres du

cimetière que dépassent quelques cyprès et par une façade de palais. L'herbe pousse entre les pavés, la Tour penchée s'incline comme si elle allait s'affaisser, la cathédrale et le baptistère bombent leur coupole ; pas un bruit n'arrive dans cet endroit fait à souhait pour ceux qui aiment la beauté de la mort. — Mais à ceux-là il faut conseiller surtout le pèlerinage de Ravenne et la promenade dans la plaine immense qui sépare la ville de l'Adriatique lentement retirée... Pas un arbre, sinon les restes d'une noire forêt de pins sur l'horizon. Le sol tout uni est semé de marais où se reflète le ciel à perte de vue. Ravenne, le soir, découpe sur ce ciel, que le couchant fait rose, ses tours toutes rondes et ses dômes. C'est l'heure d'entrer dans une des basiliques byzantines situées hors des murs, quand le soleil tombant frappe à travers les fenêtres ceintrées l'or des mosaïques demeurées intactes. Les vierges aux yeux trop grands, aux gestes gauches, rayonnent alors d'un éclat surnaturel. Les voici telles qu'elles apparurent aux rêves vagues des soldats barbares du ve siècle. Sur les pavés, que l'humidité séculaire a verdis sinistrement, ils s'agenouillaient alors, et les figures ainsi évoquées le long de l'église s'animaient, pour leur cœur troublé, d'une vie fantastique. Rien n'a bougé depuis lors. L'autel est toujours au milieu de cette église, la crypte se creuse au-dessous du chœur. Seulement l'eau a peu à peu envahi cette crypte et le fond même de l'église... Qu'il est puissant sur l'imagination humaine, le charme de ce qui fut, et comme il se comprend que Byron ait aimé cette ville morte où a fini Dante, ce paysage

où se dresse le tombeau de Théodoric, ces basiliques où priaient les derniers empereurs Romains! Rome et Théodoric, Dante et Byron, quelles prodigieuses associations d'idées évoquent ces mots : toute la grandeur antique, toute l'invasion barbare, le songe mystérieux du moyen âge, la sombre tristesse de la négation moderne, quelle autre poussière au monde est glorieuse de cette gloire-là ?

IV

PAGANISME

Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit.
Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

... Quel touriste irrévérencieux avait écrit ces deux vers du moqueur Sainte-Beuve, — l'oncle Beuve, comme l'appelait Baudelaire, — sur le registre de la sacristie de la cathédrale, à Sienne, où se voient les fresques heureuses du Pinturicchio ? Je ne le sais pas, mais à combien de reprises ces vers me sont revenus dans la mémoire, à parcourir cette terre classique d'où les Dieux anciens ne se sont jamais en allés tout à fait? Quand on visite les églises les plus vénérées pour leur

antiquité, il n'est pas rare que le gardien vous dise en frappant de sa main un pilier de marbre : « C'était une « colonne d'un temple de Bacchus... » — ou de Neptune, ou de Jupiter ou de quelqu'un d'autre parmi ces souverains dépossédés de l'Olympe. Dans la pierre ainsi détournée de sa primitive destination, l'esprit de l'Olympien était demeuré tapi, des siècles et des siècles, et lentement voici qu'il s'est dégagé. Ah ! ces divinités d'avant le Christ, sous la forme desquelles s'incarnait le culte de la Joie et de la libre nature, comme elles eurent vite fait de reprendre leur rang !... On les voit reparaître humblement d'abord, puis triomphalement, dans les peintures de la Renaissance. Le maigre, le triste crucifié des primitifs peu à peu enfle ses muscles et se transforme en un athlète qui s'assied au festin de Cana avec des fiertés de prince tranquille. La pure, l'immatérielle Madone devient une jeune femme aux yeux sans pensée. Les saints et les saintes s'épanouissent en un chœur de créatures comblées de force, et les instruments qu'émeuvent les doigts des anges debout sur les nuages sont les mêmes que ceux dont le Giorgione charge le bras de ses seigneurs assis sur l'herbe auprès de leur maîtresse. Que reste-t-il de la légende de douleur immense et de suprême pitié qui fait le fond du Christianisme, dans ces toiles lumineuses où la vigueur des muscles, la splendeur des étoffes, la profusion des pierreries, la volupté des paysages se confondent, comme en une symphonie de bonheur physique, et semblent convier l'homme à la fête enivrée du cœur et des sens ? La faute en est à la grande nature, trop

riche sous cet ardent soleil, trop comblée des magnificences de la vie. La faute en est à ces belles fleurs qui de chaque vallée et de chaque colline font au printemps un jardin de parfums. Elles grandissent, elles foisonnent, et comment penser devant elles à l'âpreté de la vie et à sa tristesse? A Florence, le matin, les marchands les disposent par touffes énormes sur les soubassements du sombre palais Strozzi qui, tout noir et clos, avec ses blocs de pierre, ses anneaux et ses ferrures, semble une citadelle en danger. Mais il y a tant de roses blanches, rosées et rouges, tant d'iris aux teintes violettes, tant de frêles œillets, de nobles lis, de narcisses délicats et de lilas lilas ou pâles, que ce coin sinistre devient un coin charmant et que cette forteresse prend des airs d'oasis. Les Dieux païens ont fait pour les églises chrétiennes de la Renaissance comme ces fleurs pour le noir palais Florentin.

V

IMPRESSION DE CLOITRE

J'ai visité plusieurs des chartreuses de la Lombardie et de la Toscane, et presque partout rencontré sous les voûtes vides les mêmes moines laissés là par la tolé-

rance de la loi, pour achever d'y mourir. Ils marchent dans leurs robes blanches, sans que leur face paisible traduise une mélancolie de se voir ainsi dépossédés. De leurs yeux clairs ils regardent le paysages, les champs d'oliviers et les vignes, qui furent à eux. Les mains croisées, ils vont de leur cellule à la chapelle sous les arceaux pleins d'ombres, tandis que le midi brûlant allume de couleurs vives l'herbe drue, les fleurs épanouies, les plantes potagères qui poussent dans l'espace laissé libre au milieu du cloître. Ces moines de la dernière heure sont-ils pareils à ceux d'autrefois, qui habitaient ces mêmes logis et auxquels on apportait de quoi manger par la fenêtre basse qui se voit encore? Oui, sans doute, et on comprend qu'ici du moins la vie des couvents avait un caractère profondément rustique et simple. Des paysans plus pieux, plus instruits et qui cultivaient leur coin de terre sans avidité terrestre, dans le repos d'une destinée réglée à l'avance, minute par minute, tels furent durant des siècles les hôtes de ces retraites perdues parmi les montagnes. Aussi les artistes qui ont décoré de fresques les murailles de ces cloîtres ont-ils rarement cherché la subtilité, ils y ont peint tout uniment des scènes de la Bible interprétées de façon campagnarde. — C'est un Noé qui fait la vendange parmi ses troupeaux et ses enfants; et les pampres laissent tomber leurs raisins lourds dans les paniers tendus à deux mains. C'est une nativité de la Vierge, dans laquelle une femme essaie avec ses doigts l'eau du baquet où elle va plonger l'enfant, et l'intérieur est

disposé comme devait l'être celui des maisons où avaient grandi les moines. Précisément cette rusticité du cloître devait faire le charme reposant de la vie conventuelle pour ceux qui avaient fatigué leur âme parmi les desséchantes ardeurs des passions. On s'explique aussi les nouvelles des vieux conteurs italiens où le religieux est montré sous un jour de belle humeur et de robuste gaieté. Encore aujourd'hui cette gaieté a survécu, et dans la pharmacie du couvent ruiné, le frère qui vend des liqueurs et des fioles de parfums sourit du large sourire d'un commerçant de campagne ; et c'est d'existence heureuse que se trouvent parler ces murs, construits cependant par la plus sombre des dévotions, — celle du scrupule chrétien et de la Mort !

VI

AUTRE IMPRESSION DE CLOITRE

Oui, les moines qui cheminent le long des corridors, la culture des petits jardinets attenants aux cellules, l'encadrement d'une nature utilisée, donnent le plus souvent aux cloîtres d'Italie comme une physio-

nomie de ferme Chrétienne... Mais parfois aussi la profonde puissance de symbolisme cachée dans toutes les créations de l'Église Catholique est la plus forte. L'architecture sacrée impose son prestige. Les inscriptions d'une mélancolique austérité que les yeux épellent au fronton des cellules pénètrent la pensée de recueillement, et la poésie du cloître reparaît tout entière. La rêverie trouve alors un aliment indéfinissable dans chaque détail de cet asile où tant de vies innocentes se sont écoulées. Une involontaire comparaison s'établit entre la paix conventuelle et le trouble de nos stériles activités. Et puis, le cloître n'est-il pas l'image de bien des choses intimes de notre cœur? Chacun de nous n'a-t-il pas en soi-même un coin sacré, où il a ramassé le trésor de ses meilleurs, de ses plus religieux souvenirs, — coin mystérieux où il se retire à de certaines heures, comme d'autres se retiraient dans le couvent, afin de prier et de songer? Et le Temps, qui n'épargne pas plus les richesses spirituelles que les autres, n'accomplit-il pas aussi sur ce coin sacré son triste travail de destruction ?...

Comme sur les vieux murs des cloîtres d'autrefois
Où les moines erraient le chapelet aux doigts
S'effacent lentement les fresques appâlies,
— Dans le cloître pieux de nos mélancolies,
Nous aussi, nous voyons s'effacer lentement
L'image du passé douloureux ou charmant,
Et s'abolir les traits des figures aimées!...
Mais du moins, étendus dans leurs tombes fermées,
Ceux qui furent jadis les heureux habitants
Du cloître, n'ont pas vu les doigts cruels du Temps

Décolorer l'or pur des beaux cheveux des Saintes,
Et le regard mourir aux prunelles éteintes
Qui leur furent un clair, un bleu miroir du ciel!
Au lieu que nous, avec un désespoir mortel,
Nous revenons errer dans notre âme déserte,
Et de nos chers trésors nous mesurons la perte,
Jour par jour, souvenir, hélas! par souvenir,
Jusqu'à l'heure où le Temps n'a plus rien à ternir
Sur les murs décrépits de notre intime cloître; —
Et l'herbe de l'oubli, morne et grise, y peut croître!

VII

ANGLOMANIE

J'ouvris la fenêtre de ma chambre, dans cet hôtel d'une des petites villes d'hiver de la côte de Gênes. Je vis le ciel pur, la Méditerranée toute bleue avec les taches claires des voiles blanches, et, tout en bas, verdoyait le jardin semé d'orangers. Sur la pelouse rayée de lignes blanches un filet se trouvait tendu, et des jeunes gens, en costume de flanelle, jouaient paisiblement au *lawn-tennis*. C'étaient des Anglais en voyage, traînant avec eux, comme ils font toujours, le détail de leurs habitudes anglaises. Qu'ils habitent Oxford ou San Remo, Londres ou Florence, vous les retrou-

verez menant la même vie, vêtus des mêmes étoffes, lisant les mêmes journaux, buvant le *claret-cup* ou le champagne à leurs repas, fréquentant un *club* monté à leur usage sur le pied de ceux de *Pall mall*, et à peine brunis par le soleil, au feu duquel ils pratiquent infatigablement leurs *sports* favoris. Et ils sont des milliers ainsi, les uns tout seuls, les autres en famille, dépensant d'installation en installation de grosses sommes d'argent qui permettent de mesurer une fois de plus l'incalculable richesse de cette classe moyenne Anglaise, la bourgeoisie la plus comblée qui soit au monde. De Douvres jusqu'aux Indes, en passant par notre Bretagne, notre Provence et toute l'Italie, c'est comme un cordon de petites colonies fondées et entretenues par ces voyageurs qui fuient les brouillard de l'île natale, sans perdre aucun des goûts acquis parmi ces brouillards et afin de résister au dur climat. Pour retrouver la trace évidente de cette continuelle émigration vers le soleil, il suffit d'étudier un peu leur littérature ; on voit alors qu'il y a dans leur poésie toute une portion méridionale et italienne qui commence aux drames de Shakespeare et finit aux sonnets du peintre-poète Dante-Gabriel Rossetti... Mais est-il une ville d'Italie où un dévot des lettres Anglaises n'ait quelque pèlerinage à faire ? C'est près de la Spezzia qu'est mort Shelley, roulé par les vagues sur le sable stérile de cette côte. C'est à Florence et près du palais Pitt qu'a fini de vivre Elisabeth Browning. C'est à Rome que John Keats agonisait, veillé par son ami le peintre Severn. Le quai de l'Arno a vu Byron se promener

dans les derniers mois qui ont précédé son départ pour la Grèce, devant ce palais Toscanelli, à Pise, qu'on prétend construit sur les plans de Michel-Ange. Les Anglais, qui sont partout ici dans le milieu de leur langue et de leurs manies, y retrouvent à chaque pas le souvenir de leur glorieuse histoire littéraire, — étrange race et si évidemment faite pour l'envahissement du monde, par ce double besoin de fuir toujours la patrie et de se créer partout une existence pareille à celle de la patrie quittée !

VIII

AU THÉATRE

« Ne tirez pas sur le pianiste. Il fait tout ce qu'il « peut... » Un de mes amis a vu cette inscription fantastique dans un café-concert situé à l'extrême fond de l'Amérique, dangereux bouge dont les habitués jouaient du revolver à la moindre querelle... Ils faisaient, eux aussi, tout ce qu'ils pouvaient, les acteurs du théâtre de petite ville où j'étais entré, pour entendre une fois de plus le *Mefistofele* de Boïto. Le théâtre était élégant, car la moindre cité italienne de douze mille âmes a la coquetterie de sa scène ; et la troupe

était bonne, car les compagnies errantes qui vont de la Sicile au Piémont et de Naples à Venise sont composées d'acteurs de choix ; et le public suivait la partition avec enthousiasme, faisant recommencer les meilleurs morceaux et applaudissant d'une façon frénétique. Dans les loges séparées les unes des autres par des cloisons pleines et non pas découvertes comme chez nous, on imaginait quelques-unes de ces douces intrigues d'amour, dont Beyle s'enchantait, intrigues dont le caractère simple, presque bourgeois, étonnera toujours un Français. Prendre un amant, pour une Italienne, c'est prendre un second mari, et alors l'opinion le lui pardonne presque. Et les acteurs jouaient avec un si évident plaisir, et la foule écoutait avec une si évidente complaisance, qu'on saisissait à plein ce que la musique a toujours été pour ces gens-là : une volupté de plus à joindre aux voluptés de la belle nuit fraîche, de l'amour heureux et de la vie aisée. C'est à cause de cela même que l'œuvre savante de Boïto foisonne de mélodies faciles qui caressent l'âme en amusant l'oreille. C'est pour cela que les maîtres de la première moitié du siècle seront toujours populaires ici ; et, par contraste, je me ressouvenais de ce théâtre de Bayreuth, temple de l'art germanique tout fait d'effort et de douloureuses pensées. L'Allemand écoute de la musique afin de rêver, et, pour lui, rêver, c'est réfléchir. L'Italien semble l'écouter pour en jouir, comme de la glace qu'il prend à la terrasse d'un café le soir, comme de l'ombre fraîche qu'il goûte après les feux du jour. « Est-ce que cette musique te plait ? » deman-

dait un Vénitien à son voisin d'orchestre en écoutant du Wagner. — « *Come la morte*, » répondait l'autre, naïvement... Qui a raison des deux arts? Qui a raison des deux races? Deux sensations ne devraient jamais discuter, car chacune d'elles est dans son droit si elle est sincère, et ceux qui s'endolorissent le cœur à suivre la phrase douloureuse d'Amfortas dans *Parsifal* sont aussi *vrais* que ceux qui s'enivrent de Cimarosa ou de Bellini. Que celui-là est un artiste heureux et rare qui peut, comme l'auteur de *Mefistofele*, plaire aux premiers et ravir les autres!...

IX

TURIN

De toutes les villes d'Italie, celle-là, qui n'est qu'à trois heures de la France, semble aussi la moins Italienne, si l'on regarde à la rareté des œuvres d'art et des monuments anciens, et si l'on se souvient de Gênes et de Florence, de Venise et de Rome. Est-il possible, cependant, de parcourir ces rues coupées à angles droits et garnies de hautes arcades, la jolie rive de ce fleuve qui glisse entre des collines vertes, ces promenades à l'extrémité desquelles on aperçoit les Alpes

neigeuses sans être ému intimement, pourvu que l'on ait gardé son âme ouverte à la beauté de ce sentiment sublime : la foi en la patrie. Elle est pleine des témoignages de cette foi héroïque, la vieille cité piémontaise. A chacune de ses places une statue, presque à chacune de ses rues quelque inscription rappelle que cette ville de Cavour fut le séminaire sacré d'où sortirent les hommes de la résurrection Italienne. Cette capitale d'un petit royaume, au rude climat, aux tenaces habitants, a réalisé le rêve séculaire qui avait hanté tous les grands cœurs de ce pays malheureux, depuis les jours du Dante jusqu'à ceux de Michel-Ange et jusqu'aux nôtres ! Et puis elle a eu, la vaillante cité, le sort des bons soldats, elle est rentrée dans le rang après la victoire. Elle a triomphé pour d'autres, elle a fait l'unité de l'Italie et elle n'est pas la première ville de cette Italie redevenue une... N'importe ! L'histoire des années de lutte est écrite partout sur ses murs, et cela suffit pour que l'étranger ne la visite pas sans émotion, surtout s'il est Français et s'il se souvient qu'au souvenir du roi Victor-Emmanuel et de Cavour est mêlé le souvenir d'une gloire Française. Est-ce que cette eau du fleuve qui coule sous les ponts n'a pas étanché la soif de nos chevaux quand nos régiments allaient se battre, pas bien loin d'ici, pour la liberté d'un autre peuple ?... O chère, ô noble France !

Turin, Mai 1885.





TABLE

III. ÉTUDES ANGLAISES

IV. FANTAISIES






139
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

